UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01587037 1

This volume has been purchased from the
fund bequeathed by
Mrs. Catherine Renwick Hamilton,
and applied to this purpose by her husband,
Dr. Alexander Hamilton M.A. (Tor.),
in memory of their only son
Alexander Edwin Hamilton,
B.A. (Tor.),
who was Lecturer in French in University
College during the year 1910-1911, and
who died on the 26th of March, 1912,
in his thirty-fourth year.

GENS

DE

LA VIEILLE FRANCE

OUVRAGES DE G. LENOTRE

ACADÉMIE FRANÇAISE, *Prix Berger, 1902*

LA GUILLOTINE pendant la Révolution. 18e édition.
LE VRAI CHEVALIER DE MAISON-ROUGE. 17e édition.
LE BARON DE BATZ, 19e édition.
PARIS RÉVOLUTIONNAIRE. 32e édition.
VIEILLES MAISONS, VIEUX PAPIERS, 1re série. 56e édition.
VIEILLES MAISONS, VIEUX PAPIERS, 2e série. 47e édition.
VIEILLES MAISONS, VIEUX PAPIERS, 3e série. 40e édition.
VIEILLES MAISONS, VIEUX PAPIERS, 4e série. 29e édition.
LA CAPTIVITÉ ET LA MORT DE MARIE-ANTOINETTE. 26e édition.
LE MARQUIS DE LA ROUËRIE et la Conjuration bretonne. 19e édition.
TOURNEBUT ; la Chouannerie normande au temps de l'Empire. 1804-1809. 20e édition.
LE DRAME DE VARENNES. Juin 1791. 30e édition.
BLEUS, BLANCS ET ROUGES. Récits d'histoire révolutionnaire, d'après des documents inédits, 16e édition.

13 volumes in-8° écu à **5** francs le volume, broché.
Reliés amateur avec fers, le volume . . . . . 11 fr. »

Mémoires et Souvenirs sur la Révolution et l'Empire publiés avec des documents inédits, par G. LENOTRE :

LES MASSACRES DE SEPTEMBRE (1792). 26e édition.
LES FILS DE PHILIPPE-ÉGALITÉ PENDANT LA TERREUR (1790-1796). 18e édition.
LA FILLE DE LOUIS XVI. Marie-Thérèse, Charlotte de France, Duchesse d'Angoulême (1794-1799). 23e édition.
LE TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE (1793-1795). 27e édition.
LES NOYADES DE NANTES (1793). 21e édition.

Cinq volumes in-16 jésus à **3** fr. **50** le vol. broché.
Reliés amateur avec fers, le volume . . . . . 8 fr. »

PRUSSIENS D'HIER ET DE TOUJOURS, 1re série. 10e édition. 1 volume in-16 . . . . . 3 fr. 50
PRUSSIENS D'HIER ET DE TOUJOURS, 2e série. 5e édition. 1 vol. in-16 . . . . . 3 fr. 50

Chaque volume relié. . . . . 7 fr. 50

G. LENOTRE

GENS
DE
LA VIEILLE FRANCE

Rêveries pour le temps présent
sur des thèmes anciens

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1919

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

IL A ÉTÉ IMPRIMÉ DE CET OUVRAGE

Trente exemplaires numérotés sur papier vergé à la forme d'Arches.

DC
33
.4
G66

Copyright by Perrin et Cie, 1918.

A

Maître MAURICE BERNARD

Pour témoigner de quarante-cinq ans de constante et fidèle amitié.

G. L.

GENS
DE
LA VIEILLE FRANCE

I

AU PRINTEMPS DE NOS BISAÏEULES

Les sages, qui jamais ne furent plus nombreux, à en juger par la quantité de gens aujourd'hui occupés à disserter de l'état social à venir, les sages annoncent que des modifications radicales s'opéreront après la guerre dans les façons d'être et de penser des Français ; ils prévoient un renouvellement des mœurs et un bouleversement de la société comparable à celui dont fut la cause cette succession d'événements justement désignée sous le terme synthétique de « grande révolution ».

Il se peut bien que les sages ne s'abusent pas ; mais leur pronostic est contesté par d'autres, joyeux sociologues, atteints d'une sorte de nostalgie de la frivolité, lesquels prédisent que rien ne sera changé quand le monde aura retrouvé son assiette après la formidable commotion ; ils assurent que l'arrière, aussi bien que le front, est d'autant plus

désireux de plaisirs qu'il en aura été sevré durant plusieurs années pleines, et que Paris, à peine éveillé du cauchemar, reprendra, avec le même entrain qu'auparavant, son rôle jalousé de conducteur des mondiales farandoles.

Ainsi divergent les prophètes : un seul point sur lequel tous s'accordent, car on le discerne dès maintenant : c'est que, graves ou gais, il nous faudra, de toute nécessité, restreindre notre ardeur dépensière d'antan ; nous ne serons pas pauvres : on n'est jamais pauvre en France où, écrivait un historien de Paris, « le peuple sait être riche même quand on lui prend son épargne » ; mais nous aurons à solder le prix de la victoire ; nul, bien certainement, n'estimera qu'on la paie trop cher, encore que certains considèrent déjà avec amertume l'amoindrissement de revenus, naguère jugés à peine suffisants, et que vont rogner sensiblement la majoration des impôts, la « lourdeur » des cours, le rapide et progressif renchérissement des denrées. On n'avait pas tout à fait assez pour vivre selon ses prétentions ; — de tout temps, les plus fortunés ont possédé « un peu moins qu'assez » ; — on devra se réduire et l'on s'effare. Déjà quelques-uns crient misère ; d'autres tirent gloriole de la pénurie menaçante ; car nous allons voir indubitablement renaître une mode qui semblait abolie depuis le Directoire : le suprême bon ton, en ce temps-là, consistait à être complètement ruiné : on regrettait fort de n'avoir pas été un peu guillotiné

sous le règne de Robespierre ; mais on devait monter à l'échafaud le lendemain du 9 thermidor, et, sauf la vie, on se vantait d'avoir tout perdu, terres, rentes, pensions, emplois, voulant ainsi se distinguer des « nouveaux riches », expression qui n'est pas nouvelle et qu'on rencontre à satiété chez les chroniqueurs des premières années du XIXe siècle. A une belle quêteuse qui sollicitait son aumône, l'auteur du *Génie du Christianisme* répondait, d'un ton navré, mais non sans orgueil : « Je n'ai pas un écu vaillant ; je vis pêle-mêle avec les pauvres de Mme de Chateaubriand !... » C'était l'époque où le cours de la Bourse était si bas que le cinq pour cent se cotait à six francs : — vous entendez bien : — un capital une fois versé de six francs, assurait à perpétuité une inscription au Grand Livre pour cinq francs de rente annuelle : et personne ne risquait son argent, soit qu'on n'en eût pas, soit qu'on redoutât ce nouveau genre d'agiotage.

Les gens d'autrefois professaient, en général, un beau dédain de la spéculation et de l'argent dont la source n'était pas limpide. Ceux de la classe moyenne vivaient du revenu d'un bien de campagne qu'ils faisaient valoir, d'une modeste charge héritée ou acquise et, comme leur existence était suffisamment occupée, sans surmenage, par ces paisibles devoirs, ils avaient résolu le problème, — que nous aurions profit à étudier, — d'être riches avec peu de ressources. Sauf exceptions de comédie, dont M. Jourdain demeure le personnage

type, l'envie ne leur venait jamais de prendre part aux amusements perpétuels, aux sarabandes mondaines, de ce qu'on appelait alors « les personnes de qualité ».

C'est que, dans ces intérieurs de jadis, chacun avait sa tâche et s'y plaisait : de toutes les causes de dissipation l'oisiveté étant la plus exigeante, on la redoutait à l'égal d'un fléau et on se garait d'elle comme d'un mal insidieux. Il y a peu de maisons bourgeoises où ne soit conservé quelque portrait de trisaïeule, mi-citadine, mi-campagnarde, montrant une belle figure épanouie, un peu rougeaude, mais réjouissante de santé, de calme et de satisfaction. La bonne dame a fait toilette pour poser devant le portraitiste de passage, soucieuse de se présenter dans ses plus beaux atours aux regards respectueux de sa postérité : trois coques de cheveux bouffent sur chacune de ses joues ; le plus magnifique bonnet de son trousseau nimbe sa tête d'une auréole de jolie dentelle ; un châle brodé est épinglé sur ses épaules, et ses deux mains, croisées sur sa poitrine, exhibent à leurs doigts toutes les bagues de la maison. Aimables Françaises d'aujourd'hui qui, peut-être, vous épouvantez des restrictions dont est menacé votre budget, et qui bornez pour le moment vos projets de réforme à des lamentations et à des « Comment va-t-on faire ? » interrogez cette image de grand'mère, si, toutefois, vous ne l'avez pas reléguée au grenier pour la remplacer, sur les murs de votre salon, par

quelque portrait d'ancêtre plus flatteur, mais moins authentique ; elle vous répondra et vous recevrez d'elle leçon autrement profitable que du plus expérimenté des économistes. La bonne dame au bonnet et au châle était levée, tous les matins, avec l'aube ; attentive à tout, elle allait du potager à l'étable et de l'office au poulailler ; elle excellait aux confitures et présidait à la lessive : elle régnait sur le fruitier, embaumé de la persistante odeur des pommes, et sur l'armoire au linge qui sentait bon la lavande et le vétiver. A la campagne, elle tenait compte des gerbes engrangées, s'occupait des semailles et percevait les fermages ; elle connaissait d'admirables recettes, et si quelque visiteur la surprenait dans sa cuisine, les bras enfarinés, en train de battre la pâte d'une tarte, elle n'en avait point de gêne, et bavardait sans quitter sa besogne. Il faisait bon dîner chez elle, ce qui n'avait lieu, d'ailleurs, qu'aux anniversaires solennels, aux baptêmes, aux premières communions. Jamais on ne la trouvait oisive, étant persuadée que toutes les heures du jour sont à peine suffisantes au bon gouvernement du ménage. Et si quelque devin, dans le miroir magique des contes sur le cristal duquel on entrevoyait l'avenir, lui eût montré ce qu'est la journée d'une de ses arrière-petites-filles d'aujourd'hui, — courses dans les magasins, thés, visites, vernissages, premières, la hâte, la trépidation, les papotages, le désir irraisonné d'être partout où vont les autres, de voir les

mêmes choses, de rester chez soi le moins possible, de lire son nom dans les journaux mondains, joie suprême, — la bonne aïeule en serait tombée d'incompréhension, d'effroi et de fatigue.

On n'entreprend point ici l'éloge suranné du « bon vieux temps » ; mais puisqu'il est urgent de nous accommoder de certaines réformes à nos mœurs d'avant-guerre ; puisqu'un obligatoire changement s'impose à l'optique universelle et que l'effort de ceux qui n'ont pas eu à combattre va commencer dès que sera terminée la tâche glorieuse de nos défenseurs : puisque, enfin, le but unanime est de restituer à notre France sa souveraineté jadis incontestée, il n'est pas tout à fait oiseux de démêler de quels éléments se composait le charme qui lui avait valu la royauté des nations et de rechercher en quoi consistait cette « douceur de vivre » exaltée par un mot fameux qu'on a cité jusqu'à l'abus, sans nous mettre en mesure d'en apprécier la valeur et d'en comprendre pleinement la justesse. Joubert disait : « Il ne peut y avoir de bon temps à venir que celui qui ressemblera aux bons temps passés », et, pour rendre à notre pays sa bonne vieille renommée et tout son prestige, il n'est pas besoin de chercher des modèles et des leçons ailleurs que chez nos pères.

Ce par quoi nous séduit la lecture des mémorialistes et des chroniqueurs de la société d'autrefois,

c'est, d'abord, l'absence de toute prétention, de toute emphase, la simplicité des habitudes décrites, le ton familier des gens, exempt de morgue, d'affectation ou, comme nous dirions, « d'esbrouffe ». L'ancienne France était simple, ce qui n'est pas l'indice de peu d'esprit.

On objectera Versailles, manifestement créé pour la magnificence et dont nous n'imaginons pas facilement les habitants autrement qu'en parade et en perpétuelle représentation. Est-ce bien sûr ? Ce qui reste du château de Louis XIV est le somptueux décor de la monarchie, et certes on peut penser que les merveilles d'un tel logis influaient sur les allures de ses occupants ; mais, en dehors des cérémonies pompeuses contées par les Saint-Simon, les Dangeau, les Luynes, on s'aperçoit, quand on furette dans les détails dédaignés par la grande histoire, que les acteurs de ces galas, une fois leur rôle déposé, avaient hâte de se mettre en pantoufles et vivaient « à la bonne franquette », selon une expression qui leur était chère et qui reste plaisante parce qu'elle est bien de chez nous. L'étiquette, si sévère et respectée fût-elle, n'entamait pas chez eux l'atavique gaminerie de la race : lors du sacre de Louis XVI, les chevaliers du Saint-Esprit, réunis à l'archevêché de Reims en chapitre solennel, virent, sans en être choqués, ni même étonnés, le jeune roi, jusqu'alors si recueilli au cours des longues cérémonies, gambader d'aise en présence de la noble assistance, dès qu'on l'eut

désaffublé de l'écrasant manteau qui lui pesait aux épaules[1].

Il n'y a sans doute, dans aucun palais du monde, salle plus superbe que la chambre à coucher du Roi, à Versailles : c'est, à proprement parler, une sorte de temple, un sanctuaire, où tout est noble, riche, imposant, évocateur de défilés réglés comme des ballets et majestueux comme des offices. Se représente-t-on Louis XV, qui coucha dans cette pièce jusqu'en 1738, sortant de son lit de bon matin pour allumer lui-même son feu[2] ? Voit-on bien le roi de France, les jambes nues sous sa belle robe de chambre en soie blanche, accroupi devant la cheminée, échafaudant des bûches, déliant des cotrets et soufflant sur les braises, pour ne pas déranger ses domestiques ? « Il faut laisser dormir ces pauvres gens, disait-il, je les en empêche assez souvent. » Un bourgeois, en notre temps de démocratie, n'eût-il qu'un valet de chambre, ou même une bonne à tout faire, refuserait de s'astreindre à une corvée si humble et si réfrigérante.

Même simplicité de façon à l'heure du « coucher du Roi ». Ceux qui ont l'honneur d'y assister égaient autant qu'ils le peuvent, — à l'époque de Louis XVI, du moins, — cette obligation du cérémonial. Près de cette belle porte à vantaux dorés qui, de l'Œil-de-bœuf, donne accès dans la chambre

1. *Mémoires du duc de Croy*, p. 328.

2. *Mémoires du duc de Luynes*, 26 novembre 1737. Cité par Nolhac, *Le Château de Versailles sous Louis XV*.

royale, un gros suisse « quarré et colossal » est de garde, jour et nuit. Il vit là et n'en sort point ; mieux chauffé que le Roi, à côté d'un énorme poêle, il boit, il mange, il digère : un simple paravent dissimule son petit ménage, sa cuisine et son lit qu'il pousse, le soir, dans la Galerie des Glaces où il dormira. C'est un personnage : douze mots composent tout son vocabulaire : « Passez, messieurs, passez ! Messieurs, le Roi ! Retirez-vous. On n'entre pas, monseigneur... » Et monseigneur file sans rien dire[1]. Ce cerbère franchi, les gentilshommes admis à saluer le Roi avant son sommeil, pénètrent dans la chambre et, à heure fixe, la cérémonie commence, toujours très joyeuse. On ôte au Roi son habit, sa veste et sa chemise ; il reste nu jusqu'à la ceinture, « se grattant, se frottant, comme s'il était seul, en présence de toute la Cour et souvent de beaucoup d'étrangers de distinction ». Le plus qualifié des assistants présente la chemise de nuit : Louis XVI fait « de petites niches pour la mettre, l'évite, passe à côté, se fait poursuivre » ; il rit si fort qu'on l'entend de l'Œil-de-bœuf. La chemise enfin passée, trois valets de chambre défont à la fois la ceinture et la culotte qui tombe jusqu'aux mollets : et c'est dans ce costume, trébuchant dans ces entraves, traînant les pieds, que le Roi commence la tournée du cercle. Puis il se laisse choir dans un fauteuil, en levant les jambes

1. Mercier, *Tableau de Paris*, 1782. Tome IV, p. 253, et Comte de France d'Hézecques, *Souvenirs d'un page*, 163.

dont deux pages s'emparent pour déboucler les souliers et tirer les bas. C'est l'instant des gais propos, des plaisanteries ; parfois on s'amuse à chatouiller un vieux valet de chambre si sensible que la peur le fait fuir et se cacher jusque dans l'alcôve royale[1]. Ou bien le Roi exécute des tours de force, « lève à bras tendu une très lourde pelle de fer qui se trouve à l'Œil-de-bœuf, en mettant encore sur cette pelle un petit page »[2]...

La vie journalière du château est ainsi : chacun y prend ses aises sans prétention à l'apparat. A la chapelle même, dans cette tribune royale que notre imagination peuple de figures hautaines et compassées, le Roi reste bonhomme et ne pense pas à jouer un rôle. Quand, les jours de grande fête, on lui présente le pain bénit sous la forme d'une brioche de forte taille, Louis XVI fouille dans sa poche, tire son couteau, l'ouvre et se coupe une tranche du gâteau, — à moins qu'il ne prenne pas tant de peines et qu'il morde à même la brioche. Tous les soirs, à neuf heures, il y a pique-nique à Versailles : le Roi et la Reine font porter chez Monsieur leur dîner qu'on réchauffe, tant bien que mal, sur un fourneau de fortune. Madame a rapporté, de sa maison de Montreuil, des petits oiseaux pris par elle au filet ; elle en compose une soupe dont elle détient la recette et qui se prépare sous

1. *Mémoires de la comtesse de Boigne*, I, 56. *Souvenirs d'un page, loc. cit.*

2. *Souvenirs d'un page.*

ses yeux, non point dans la cuisine, mais dans son appartement[1].

Et, d'un bout à l'autre du vaste palais, c'est, à l'exemple des maîtres, le train de vie bourgeoise. Rien qui ressemble à ce que nous imaginons d'après les belles estampes que nous a laissées le XVIIIe siècle : jusqu'au milieu du jour, il y a, dans la galerie, défilé de frotteurs, de porteurs d'eau et de monteurs de bois ; même on y rencontre des bestiaux, car vaches, brebis, ânesses sont conduites, pour y donner leur lait, jusque dans l'appartement des princesses[2].

Ce qui paraît plus singulier encore, et, à vrai dire, inexplicable, c'est le livre tenu par le Roi des comptes de ses « petits appartements », avec la minutie que n'a point certainement de nos jours la plus honnête et la plus scrupuleuse servante d'un ménage d'employé. Est-ce à dire que nous ignorons tout de ce qu'était la vie de la famille royale, à Versailles, au temps des splendeurs? Connaissant, par les états du personnel, la foule de serviteurs de tous rangs dont est entourée la personne du Roi, comment admettre que Louis XVI ait été même informé des menues dépenses qu'il mentionne dans ce journal? Car il marque soigneusement les œufs frais achetés pendant le mois, les pourboires du porteur d'eau, le prix des ports

1. *Mémoires de Mme Campan.*

2. *Consigne des appartements du château de Versailles,* publiée par Nolhac, *Le Château de Versailles sous Louis XV.*

de lettres, le linge remis à la blanchisseuse, — 49 nappes et 438 serviettes en juin 1775. — Il note les carafes cassées, — et on en casse ! — 249 en ce même mois de juin, 545 en juillet ! — Voici, en septembre, « *deux harengs frais* » cotés 3 livres, ce qui est un bon prix ; — « *une corde pour le tournebroche de Fontainebleau,* 1 livre 4 sols. » — Lisons au hasard : « *Six paniers de grosses cerises* (évidemment c'est le jour des confitures) ; » — « *abricots pour de la marmelade ;* » — « *des brosses à vaisselle et une livre de savon ;* » — « *deux livres, pour avoir serré des fagots ;* » — « *deux livres* encore, *pour le raccommodage d'une fourchette et d'un pot à bouillon.* » Une indication qui revient fréquemment est celle-ci : « *Pour des pieds de mouton et du gras-double,* 4 *livres* 12 *sols* ». A quoi lui servaient donc, à ce maître de maison si « regardant », tant de panetiers, de cuisiniers, de maîtres d'hôtel, de sommeliers, de coureurs de vins, et les quarante-huit fourriers, et les garde-vaisselle, et les pourvoyeurs, et les hâteurs qu'on trouve à l'énoncé de sa Maison, s'il payait, de sa bourse, « 12 *sols une bouteille de vin rouge pour une matelote ;* » et comprend-on ce Roi de Trianon, de Marly, de Choisy, de Saint-Hubert, avec des parcs grands comme des provinces, ce Roi qui avait pour jardiniers Jussieu, Richard et Buffon, comprend-on qu'il eût recours à la fleuriste quand il avait besoin d'un bouquet pour la Reine, et qu'il consignât sur son livre de comptes des mentions

telles que celles-ci : « *Pour les fleurs naturelles des soupers du mois*, 48 livres ? » Ceci, en moyenne, portait la décoration de la table royale à trente-deux sous par jour[1] ! Ce qui n'étonne pas moins, c'est que la comptabilité du règne de ce prince, si parcimonieux, se solda par un déficit de centaines de millions ; tandis qu'il vérifiait les additions de sa blanchisseuse, se creusait dans la caisse de l'État le gouffre où la monarchie allait s'engloutir.

Un économiste éloquent tirerait, sans nul doute, grands effets de ces oppositions ; il importe seulement ici de constater que les plus grands de ce temps-là, et aussi les plus riches, se plaisaient à la familiarité et professaient pour la solennité un dédain d'essence toute française. Ce n'était point caprice de mode, encore moins bravade à la tyrannique étiquette, mais bien goût inné du sans-façon, si naturel à la vieille France que les survivants de la noble société d'avant la Révolution, ne s'étant point départis de ces habitudes de simplicité, les pratiquèrent, sans vergogne, durant tout le premier tiers du XIXe siècle, alors que, par contraste, les bourgeois triomphants rivalisaient entre eux de gros luxe et d'embarras.

Rien ne surprenait davantage les enrichis du nouveau régime, roulant carrosse avec piqueurs

1. *Comptes de Louis XVI*, publiés par M. le compte de Beauchamp, d'après le manuscrit autographe du Roi, conservé aux Archives nationales, 1909.

et valets de pied, que de voir Mme de Vintimille ou Mme de Fezensac descendre de la diligence d'Arpajon ou d'apprendre que la comtesse de Lubersac, au château de Saint-Maurice, écumait le pot-au-feu, tournait la broche et donnait, tous les dimanches, 24 sols à son mari pour jouer à la bouillotte. On rencontrait, dans le faubourg Saint-Denis, Mme Molé voyageant, de Champlâtreux à Paris, dans une carriole qu'elle empruntait et dont aurait rougi un notaire de chef-lieu de canton[1]; et, des fenêtres du faubourg Saint-Honoré, on apercevait M. de Boissy, « en pet-en-l'air, faisant, dans le jardin de son hôtel, des fagots destinés à sa cuisine ». Même quand vint la Restauration et qu'on reprit de l'importance, alors qu'on pouvait croire au renouveau de l'ancien monde, on continua de vivre à sa guise, sans souci d'éblouir, ni d'accroître, en se guindant, son bon renom, préoccupation de parvenu qui ne vaut que par son argent. Les jeunes mondains de cette époque-là riaient entre eux de M. le baron de Damas, qui, ministre de la Guerre sous Louis XVIII, ne sortait jamais de chez lui le soir et se couchait invariablement à neuf heures[2]. Les visiteurs surprenaient M. le vicomte de Martignac, président du Conseil, arrosant, habit bas, le jardin de son hôtel[3], et, tous les jours, depuis

1. *Souvenirs* du baron de Frenilly, p. 264, 251, 270.

2. *Journal du comte Rodolphe Apponyi*, publié par M. Ernest Daudet, I, 27.

3. Dr Fournier de la Sibourie, *Souvenirs d'un médecin de Paris*, publiés par Mmes A. Branche et L. Dagoury, ses filles, p. 197.

l'automne de 1815 jusqu'à la fin de 1818, on rencontrait, vers une heure de l'après-midi, M. le duc de Richelieu, autre président du Conseil, sortant de l'hôtel de la Chancellerie pour fumer sa pipe au pied de la colonne Vendôme et dans la rue de la Paix. Il gagnait ainsi le boulevard et poussait jusqu'à la Madeleine, sans quitter sa bouffarde d'écume qu'il rebourrait et allumait tout en marchant, ce qui attirait d'autant plus l'attention que l'usage du tabac n'était point alors répandu comme il le fut plus tard. Arrivé à la rue Royale, le duc de Richelieu, toujours fumant, revenait sur ses pas, et il ne changeait jamais de parcours parce que, s'il parvenait au ministère une dépêche importante, l'huissier, qui avait la consigne, venait prévenir l'Excellence [1].

Mœurs patriarcales dont l'exemple est donné par les hôtes augustes des Tuileries. Ainsi que son bisaïeul Louis XV, avec lequel il avait, pour le reste, peu de ressemblance, Mgr le duc d'Angoulême, levé à cinq heures, allume lui-même son feu [2]. Il faut le dire, à l'excuse de sa livrée : les appartements royaux n'étaient pas chauffés avant le 1er novembre ; qu'un habitant du château se permît d'avoir froid avant que l'étiquette ne l'y autorisât, ç'eût été d'une inconvenance dont personne, fût-ce une Altesse royale, n'eût osé se rendre cou-

1. Armand Marquiset, *A travers ma vie*, p. 98.

2. Comte Alex. de Puymaigre, *Souvenirs sur l'émigration, l'Empire et la Restauration*, p. 288.

pable ; on devait souffler dans ses doigts et battre la semelle [1], ou se servir soi-même, comme faisait le duc d'Angoulême.

A l'Élysée qu'habitaient le duc et la duchesse de Berry, le train de vie, encore que somptueux aux jours de réception, n'en était pas moins, à l'ordinaire, familial et dénué de toute prétention : par les beaux jours d'été, Leurs Altesses portaient une petite table sur une pelouse et dînaient en tête à tête, à l'ombre des arbres, comme des boutiquiers retirés à la campagne. Le soir, Monsieur, — le futur Charles X, — le duc d'Angoulême et la fille de Louis XVI venaient très souvent des Tuileries, et l'on entamait, entre parents, une partie de loto, amusement que la jeune duchesse jugeait, à la longue, « un peu sérieux » [2]. Le cérémonial était même si dédaigné que, les jours de grands dîners aux Tuileries, le duc et la duchesse de Berry allaient, à pied, de leur palais à celui du Roi ; c'était à l'époque où, sur le point d'être mère, la princesse redoutait les courses en voiture ; elle avait dû renoncer, non sans grand regret, à prendre, pour se promener dans Paris, le populaire omnibus qui lui plaisait tant [3]. Alors les deux époux, en dépit de la pluie et de la boue, enjambant les flaques, se garant des bousculades, suivaient, parmi

1. *Mémoires du général comte de Saint-Chamans*, p. 468.

2. *Mémoires de Mme la duchesse de Gontaut, gouvernante des Enfants de France*, p. 191.

3. *Souvenirs d'un médecin de Paris*, p. 194.

la foule, toute la rue Saint-Honoré, et revenaient la nuit chez eux, bras dessus, bras dessous, à l'égal de bourgeois rentrant du spectacle[1]. Plus tard exilée, mère de Roi, la duchesse de Berry se souciait tout aussi peu du décorum : sir Richard Acton, chargé pour elle d'un message des souverains de Naples, racontait combien il avait eu de peine à découvrir la demeure de la princesse dans la petite ville de Massa. Il faisait nuit. Quelqu'un pourtant lui indique la maison ; il frappe à plusieurs reprises, entend enfin des pas qui s'approchent, le verrou qu'on tire : c'est Madame elle-même qui vient ouvrir sa porte, un chandelier à la main...[2].

Au Palais-Royal, chez le duc d'Orléans, sauf en quelques circonstances exceptionnelles, la vie de famille est de règle. Même aux soirs de réception, les princesses se tiennent dans la galerie de Valois autour d'une table ronde où chacune d'elles a son tiroir avec un « ouvrage » auquel elle travaille, tout en accueillant les visiteurs qu'introduit un chambellan. Après 1830, quand Louis-Philippe a monté en grade et occupe les Tuileries, la reine Amélie, ses filles et sa belle-sœur ne perdront pas ces habitudes laborieuses : les ambassadeurs et les ministres, venus pour leur rendre hommage, les trouvent toujours assises autour de leur table, au milieu de laquelle est un grand candélabre, avec un petit bougeoir devant chacune des dames qui,

1. *Mémoires de Mme la duchesse de Gontaut.*
2. *Journal du comte Rodolphe Apponyi.*

toutes, ont une tapisserie à la main[1]. Le Roi n'est pas plus cérémonieux : on le rencontre dans l'avenue des Champs-Élysées, revenant à pied de Neuilly jusqu'aux Tuileries, — et il y a du chemin ! — Un jeune freluquet de diplomate autrichien, grand conducteur de cotillons, qui l'aperçoit, certain jour, en cet équipage, note dans son journal : « Vieil habit, vieux chapeau, parapluie passé sous le bras, sale et crotté jusqu'à l'échine, le Roi, accompagné d'un de ses commensaux, saluait pour se faire remarquer des passants, entendant les moqueries sur cette ridicule parade et ayant tout à fait manqué ce bel acte de popularité. » L'Autrichien se trompait : Louis-Philippe gardait les habitudes bonasses du temps de sa jeunesse où « l'étalage » n'était pas de bon goût. En quoi, d'ailleurs, il retardait. Car c'est un phénomène déconcertant autant qu'inexplicable : plus Paris se démocratise, au cours du XIXe siècle, plus il exige de ses maîtres éphémères le faste et la représentation. Depuis qu'il les paie, il en veut pour son argent. Aussi tournait-il en dérision le parapluie du Roi-citoyen, la tapissière où, pour les promenades au Raincy, celui-ci entassait toute sa famille ; et les bouzingots considéraient ce sans-façon royal comme un manque d'égards à leur adresse.

Si l'on cherchait l'origine de l'épidémique prurit de « paraître » qui a envahi la société française,

1. Apponyi, I, p. 2, ch. II, p. 252.

entraînant, pour bien des gens, l'obligation de mener un train contraire à leurs goûts et supérieur à leurs moyens et à leur fortune, on la trouverait, je pense, dans une conception de Bonaparte recréant le monde à son idée. En dotant richement ses maréchaux, ses sénateurs, ses ministres, ses chambellans, il entendait qu'ils fissent de la dépense et jugeait mauvais qu'on ne paradât point en proportion des richesses qu'on lui devait ; mécontentement qu'il ne dissimulait pas et qu'il marqua, un jour, d'une manière assez piquante, an sénateur comte Lemercier. S'étant aperçu que celui-ci continuait à se rendre en fiacre aux Tuileries, quoique pourvu de 36.000 francs de revenus à raison de son titre et de la sénatorerie d'Angers qui lui en produisait tout autant, Bonaparte fit conduire un carrosse neuf, attelé de deux beaux chevaux, le tout « venant de sa part », à la porte du sénateur économe : celui-ci ne manqua pas d'user de la voiture pour aller aussitôt remercier l'Empereur, lequel se contenta de répondre « qu'il était charmé qu'elle fût de son goût ». Les illusions du comte Lemercier durèrent peu, car, quelques jours plus tard, le carrossier se présenta avec le mémoire qu'il fallut payer[1]. La leçon ne fut pas perdue, et chacun s'ingénia pour ne point s'en attirer une semblable. On se trouvait gratifié d'une dotation considérable ; on se voyait propriétaire d'un vaste

1. *Souvenirs d'un nonagénaire.* Mémoires de François-Yves Besnard, publiés par Célestin Port.

domaine situé en Pologne, en Hanovre, en Westphalie, mais dont les fermages étaient irréguliers. Cependant, « le désir de plaire au maître, une confiance imprudente dans l'avenir faisaient qu'on attendait. Les dettes s'accumulaient ; la gène se glissait au milieu de cette prétendue opulence... Le maréchal Ney acheta une maison où il dépensa plus d'un million, et souvent il exprima les plaintes de la gène qu'il éprouvait après une pareille dépense. Il en fut de même du maréchal Davout. A tous était imposée l'acquisition d'un hôtel entraînant les frais du plus magnifique établissement. Ce luxe plaisait à Napoléon, réjouissait les marchands, éblouissait tout le monde, mais tirait chacun de sa sphère et les prétentions devenaient extrêmes [1] ».

« Les changements de fortune, a dit un penseur, ont un grand inconvénient : les enrichis n'ont pas appris à être riches et les ruinés à être pauvres. » De ces accroissements inopinés de situation, succédant, sans transition, à une pénurie quasi générale, résultait un désarroi social dont on retrouve l'écho chez tous les mémorialistes. Un Prussien, qui connaissait bien Paris pour y avoir séjourné plusieurs fois au temps de Louis XVI, ne le reconnaissait plus quand il le revit sous le Consulat : « Le monde parisien actuel a peu d'attraits, note-t-il en son journal. Dans les réunions où la haute société essaie de se reformer, à l'aide de dîners fas-

1. *Mémoires de Mme de Rémusat*, III, 275.

tueux et d'assemblées qui sont des cohues, ce n'est pas la culture intellectuelle, mais l'argent des « nouveaux riches » et l'appoint des étrangers qui servent de moyen de rapprochement. Les conversations de ces tables opulentes, roulant toujours sur les mêmes sujets, deviennent vite fastidieuses... Le théâtre, les discussions sur les qualités ou les défauts des pièces nouvelles, qui occupaient autrefois, paraissent n'avoir plus d'intérêt. La Cour de Versailles fournissait aussi une ample matière à la médisance, les anecdoctes foisonnaient : on est très réservé sur la Cour de Saint-Cloud ; l'étranger qui se hasarde à en parler ne trouve pas d'écho ; les Parisiens coupent court par quelques mots brefs : « C'est ça ; c'est égal[1] !... » Et le même touriste qui regrette l'ancien ton se lamente : « Il y a incontestablement des troubles et un manque d'équilibre dans les esprits. Plus de la moitié des gens que l'on rencontre ont l'air absorbé ; ils bâillent à se démancher la mâchoire quand on leur parle, parce qu'ils ont pris l'habitude des nuits blanches ; ils répondent à peine lorsqu'on leur pose une question. Si, par hasard, vous demandez votre chemin à un passant, il dira d'un air distrait, sans même vous regarder : *Première à droite*. Insistez-vous en faisant le geste indicateur, il réplique : *C'est-à-dire, à gauche !* Revenez-vous à la charge, il répond : *Je veux dire la seconde, la troisième*,

1. *Un hiver à Paris sous le Consulat*, 1802-1803, d'après les lettres de J.-F. Reichardt, par A. Laquiante.

un enfant vous dira ça !... » Même pour les Parisiens le contraste est sensible entre l'autrefois et le présent : on ne sait plus causer, ou, du moins, on n'y prend plus de plaisir : « La société, dit tristement Rœderer, a fait à la Révolution une perte immense, peut-être irréparable... elle a perdu la conversation, » et Ségur ne retrouve plus à Paris « cette douceur, cet atticisme, cette urbanité qui en avaient fait si longtemps le charme et la grâce ; chacun parle haut et écoute peu [1]. »

A la Cour impériale, plus rien de l'aimable liberté, plus rien des familiarités et des gamineries de Versailles : un ennui superbe pèse sur les Tuileries ; tout y est somptueux et écrasant de magnificence, empreint de grandiose et de solennité ; mais comme on redoute d'y entrer, et comme on a hâte d'en sortir ! Les grands bals y ressemblent a des revues : les invités sont parqués selon la couleur de leur billet, avec défense de circuler. L'Empereur et l'Impératrice entrent en scène, suivis de leur cortège, prennent place sur une estrade d'où l'Empereur descend seul pour faire le tour de la galerie, ne parlant qu'aux femmes et seulement pour demander leur nom, — et quelquefois leur âge [2]. A neuf heures, Leurs Majestés se retirent ; les consignes sont levées, on peut s'en aller : ouf !

1. V. du Bled, *La Société française du XVI*e *au XX*e *siècle*, VII*e* série.

2. *Mémoires de la comtesse de Boigne*, I, 274.

L'intimité de la Cour est plus morne encore. Mme de Rémusat[1] nous a laissé d'un séjour à Fontainebleau un tableau consternant. Ceux qui ont les *entrées* peuvent se présenter, le soir, dans la galerie où se tient le cercle des souverains : on frappe à la porte ; le chambellan de service annonce ; l'Empereur ordonne : *qu'il entre !* Le nouveau venu se glisse dans le salon et demeure debout contre la muraille à la suite des personnes introduites avant lui : les femmes, elles, exécutent dès la porte leurs trois révérences et s'assoient sans mot dire. Napoléon se promène de long en large, le plus souvent silencieusement, rêvant, sans se soucier de ce qui l'entoure. Il ne sait ou ne veut mettre personne à l'aise et s'étonne qu'on n'ait pas l'air de s'amuser, — « C'est chose singulière, dit-il, j'ai rassemblé à Fontainebleau beaucoup de monde ; j'ai réglé tous les plaisirs, et les visages sont allongés ; chacun a l'air bien fatigué et triste. — C'est, lui répond M. de Talleyrand, que le plaisir ne se mène pas au tambour et qu'ici, comme à l'armée, vous avez toujours l'air de commander : en avant, marche ! »

D'ailleurs l'Empereur tenait à ce que sa cour fût aussi grave qu'imposante. Une Française qui avait vu Versailles et qui, revenant d'émigration, pénétra aux Tuileries impériales, écrivait : « Cela avait grande façon dans un autre genre. »

1. *Mémoires*, III, 233.

Cet « autre genre » fut lancé par les « nouveaux riches, » — le terme, on l'a vu, est consacré dès 1802. — On les persifle, on les raille, on les parodie sur les théâtres populaires ; — *Madame Angot*, poissarde millionnaire, vêtue de soie, couverte de point de Bruxelles, trônant sur de riches sofas et parlant argot, fait le maximum à la Porte-Saint-Martin ; — mais on va chez eux, on s'y bouscule, on s'y piétine. Ah ! ce n'est plus de ces intérieurs d'autrefois, meublés vaille que vaille mais dont l'arrangement, — ou le désordre, — reflétait les goûts, l'originalité et jusqu'aux manies de la maîtresse du logis, comme cette vaste salle de Chenonceaux dont la vieille Mme Dupin avait fait son salon, sa salle à manger, son boudoir et sa chambre à coucher, où elle vivait, entourée de jeunes paysannes, sans heure fixe ni pour manger ni pour dormir [1] ; — ni comme le grand cabinet du magnifique hôtel de la duchesse de Châtillon, rue du Bac, où cette ex-très jolie femme avait groupé huit à dix pendules qui toutes marquaient une heure différente, accroché au plafond, en manière de lustre, une grande cage dorée remplie d'oiseaux qui tout le long du jour, chantaient à plein bec, et encadré sa glace des portraits de tous les hommes que, au cours de sa galante jeunesse, la dame avait *distingués* [2] ; — c'était encore moins la patriarcale maison du brave Thouin, l'acolyte et le successeur

1. Frenilly, 178.
2. De Boigne, I, 216.

de Buffon au Jardin des Plantes, qui, durant vingt ans, reçut, tous les dimanches, dans sa cuisine enfumée, la plus haute et la plus célèbre société de Paris, et où l'on voyait M. de Malesherbes, alors qu'il était garde des Sceaux, prenant place sur la huche à pain où il restait des heures entières[1]. — Chez les « nouveaux riches, » le tapissier en vogue a tout le mérite ; mais que c'est beau ! « Une multitude de réverbères éclaire la cour ; » tapis turcs et arbustes rares sur le perron et dans le vestibule ; tout l'appartement illuminé *a giorno*, est ouvert aux invités, y compris le boudoir et la salle de bains. A chaque arrivant la maîtresse de maison dit : « Voulez-vous voir ma chambre ? » Et on passe en foule dans le sanctuaire : contre une glace immense est placé, sur une estrade, le lit entouré de candélabres à huit bougies, de vases antiques et de cassolettes. Une fine mousseline l'abrite, relevée sur une tenture en damas de soie violet que couronne un lambrequin de satin vieil or. Dans le salon, Vestris danse aux sons d'un orchestre conduit par un violoniste mulâtre « qu'on se dispute à prix d'or ». Trois soupers chauds se succèdent, gibiers rares, poissons invraisemblables, fruits merveilleux, vins enchanteurs, sucreries inédites... Et voilà une soirée à la Chaussée-d'Antin, chez Mme Récamier[2].

A l'autre extrémité de Paris, rue de Babylone,

1. *Mémoires de la Réveillère-Lépeaux*, I, 75.
2. *Lettres de Reichardt*, 96 et suiv.

réception chez Mme Tallien. Les Anglais sont en majorité ; ils sont curieux de voir la divorcée du fameux conventionnel. Là aussi on exhibe le lit, tout en ébène décoré de bronzes ; un dais très ample et très élevé est soutenu par un grand pélican doré ; les rideaux de satin blanc et cramoisi, frangés d'or, retombent en plis opulents, jusqu'au parquet. En robe de satin blanc recouverte de rares dentelles, l'ex-Notre-Dame-de-Thermidor fait seule les honneurs de sa maison. Ses magnifiques cheveux noirs sont roulés en tresses et entrelacés de cordons de perles fines. On chante des romances espagnoles avec accompagnement de guitare ; sur le tapis des tables de jeu les louis roulent, s'entassent et disparaissent. Pourtant la soirée paraît longue ; on ne s'amuse guère : quant à la « Nymphe » qui reçoit cette foule de visiteurs d'occasion, elle se donne beaucoup de peine, accueille, présente, circule, s'exclame, remercie, implore les artistes de se faire entendre, réclame le silence, excite les applaudissements, retient les gens pressés qui voudraient être chez eux, reconduit jusqu'au perron ceux qui réussissent à quitter la place, et, le dernier invité disparu, elle tombe sur un fauteuil, défaillante, presque évanouie, soupirant : « Je n'en puis plus ! Je suis morte ! » La corvée est terminée. Mais certains qui se fourvoient dans ces assemblées de hasard, en comparent déjà, non sans regret, la banalité au charme de ces petits cercles que formaient entre eux les Parisiens d'antan. Nous les

connaissons par les tableaux attendris que nous en ont tracés Thiébault, Frenilly, Dufort de Cheverny, Beugnot, Norvins et bien d'autres. Là ne se rencontraient que gens du même monde, venus pour se trouver ensemble, sûrs de plaire et de pouvoir, sans bourde ni esclandre, parler en toute expansion ; réunions d'une folie charmante, intarissable en badinages, en plaisanteries de toute nature, tempérées par le sens exquis des convenances et qui, « par l'esprit et l'urbanité, étaient la capitale de Paris et faisaient de Paris la capitale du monde[1] ».

La société de la province tenait à ces vieilles habitudes et s'en trouvait bien. Plus réfractaires, et pour cause, à l'intoxication de l'argent et à la ridicule émulation de dépenses dont il est la cause, elle vécut, jusqu'en 1830, sur le vieux fonds des amusements ancestraux, sans avoir l'idée d'innover en cette matière où tout changement est périlleux. Et c'était délicieux, à en croire les souvenirs un peu négligemment rédigés mais très sincèrement évoqués par une femme de la société poitevine, la vicomtesse de Poilouë de Saint-Mars, née Gabrielle de Cisternes, qui devint auteur, et auteur prolixe, sous le pseudonyme de Dash, emprunté à son bien-aimé king's Charles.

Ah ! la bonne ville qu'était Poitiers au temps de l'Empire et de la Restauration ! Ce n'étaient que

1. Frénilly, 334.

bourgeois exquis, douairières éblouissantes, prélats indulgents, galants militaires, gentilshommes irrésistibles et magistrats incomparables. Les belles dames y étaient d'une vertu insoupçonnable et les jeunes filles n'avaient jamais feuilleté ni roman ni livre futile ; les plus hardies et les plus avancées se vantaient, — en cachette, — d'avoir lu Florian. Tout de même, l'existence s'écoulait en réjouissances perpétuelles : à personne ne serait venue l'ambition mesquine et grotesque de s'obérer pour paraître aussi bien renté que le voisin, et le plaisir semblait à tous d'autant meilleur qu'il était moins coûteux. La cérémonie était bannie comme un trouble-fête : on se rejoignait, par les beaux soirs, à Blossac, — Blossac est une promenade publique dont les habitants de Poitiers sont justement orgueilleux ; — on faisait cercle, on jabotait de tout ; quand la nuit tombait, l'une des dames présentes proposait de rentrer chez elle : c'était à tour de rôle ; on soupait d'un morceau de jambon ou d'un reste de veau froid découvert dans le garde-manger ; on buvait frais le vin du pays que « les messieurs » allaient tirer au tonneau ; on faisait des chansons ou on dansait au ronron d'un simple violon raclé par un homme de « la coterie ».

L'été, on s'invitait à la campagne et l'on menait « la vie de château ». Actuellement, rien que ce mot nous épouvante, au souvenir de certaines villégiatures aussi guindées qu'assommantes... Non ! Ce n'était pas ce que vous croyez : les amis arri-

vaient à cheval et quelquefois à deux ou trois sur la même monture; ceux qui avaient voiture ne tiraient point vanité de leur équipage : un « tapecu » était aussi bien accueilli qu'une calèche ; tout le bagage des plus élégantes consistait en une robe de mousseline; la toilette du matin était celle du soir. Était-elle ternie ? on allait au lavoir, et c'était encore une occasion de gaieté et de divertissement. On déjeunait toute la matinée dans la cuisine, on pêchait des écrevisses, et on dansait dans la cour *le Rond de Renchin* ou *le Grand-Père*, autour du crincrin du village qui annonçait en tapant du pied et en criant, du haut de la chaise sur laquelle il était juché : « En avant, les quat'z'autres ! » Il ne faut pas omettre que le décor s'harmonisait avec le costume et le ton des acteurs : un château, en ce temps-là, ne ressemblait en rien à ce que nous nommons ainsi à présent, ni même à une villa, encore moins à un cottage. Un vieil homme qui en avait beaucoup vu racontait : « Le luxe n'avait pas fait grands progrès; dans les châteaux, les glaces, les parquets, les plafonds, les meubles d'acajou, les grands rideaux de croisées étaient inconnus ; les cheminées de marbre, les tentures, même en papier, étaient encore rares; quant aux tapis de pied, ainsi que les descentes de lit, on ne les connaissait nulle part en 1820[1]. » On se passait de tout cela, et, au dire des contemporains, on ne

1. *Souvenirs d'un nonagénaire*, II, 281.

souffrait pas de cette rusticité, au contraire. La comtesse Dash, écrivant en 1860, comparant avec mélancolie la jeunesse qu'elle voyait alors avec celle dont elle avait été quarante ans auparavant, disait : « La génération actuelle ne peut pas se faire une idée de cela ! On ne pourrait jamais croire que c'est le même pays et que ce sont les mêmes gens[1]. »

*
* *

Car cet heureux âge devait finir. A mesure que vieillissait le XIXe siècle et que, de plus en plus, les chemins de fer étendaient sur le pays leurs antennes, de placides provinciaux, jusqu'alors sédentaires, s'offrirent le voyage de Paris : ils en revenaient métamorphosés, affectant, comme Mercier l'avait déjà remarqué, « de tourner en ridicule tout ce qui s'écarte des usages de la capitale, parlant de la Cour comme s'ils la connaissaient, des hommes de lettres comme s'ils étaient leurs amis, des sociétés comme s'ils y avaient donné le ton[2] ». Ces explorateurs avertis, écoutés comme diseurs d'évangile, dénigraient les joies départementales, assuraient que l'air de la province était étouffant et prenaient l'attitude blasée de visionnaires retombés sur la terre après une excursion dans le Paradis. Ils prononçaient des oracles : « cela se fait à Paris »

1. *Mémoires des autres*, I, *passim*.
2. *Tableau de Paris*, 1782, I, 87.

ou « cela ne se fait pas à Paris ». Souvenez-vous : c'est l'argument au moyen duquel, dans le roman de Flaubert, le beau clerc amoureux triomphe des scrupules chancelants d'Emma Bovary.

Comment ! Ça ne se fait pas à Paris, de recevoir ses amis sans dilapider en embarras superflus son revenu d'une année ? De se plaire, non à ce qui est de mode, mais à ce qui divertit ? On ne s'y amuse pas sans toilettes, sans rivalités, sans bijoux, sans intrigues, sans faste et sans « manières » ? C'est dommage. Mais on ne le fera plus : il faut bien suivre « les arrêts de la Capitale ». C'est précisément vers la même époque que certains Parisiens, soucieux d'inédites élégances, s'inquiétaient de savoir ce qui se faisait ou ce qui ne se faisait pas à Londres. Il fut de bon ton d'aller là passer la *season* et d'en rapporter l'air gourmé et de prétentieuses dispositions au spleen. Et tandis que nos provinciaux se guindaient à singer les façons du beau monde, celui-ci apportait tous ses soins à se guinder bien davantage afin de copier les Anglais, chacun se démenant dans son petit coin et s'efforçant de « chasser le naturel », dont on s'était si bien trouvé jusqu'alors.

Ces ricochets de pastiches ne passèrent pas inaperçus des moralistes : ils connurent les honneurs de la scène : *Maison Neuve, la Famille Benoiton*, de Victorien Sardou, *les Lionnes pauvres* d'Emile Augier, *la Poudre aux yeux* d'Eugène Labiche, sont des documents dont les historiens futurs ne

devront pas négliger l'étude, car ils peignent au vif, et dans des tons différents, une étape de notre vie sociale. Par malheur, si le but de la comédie est de « châtier les mauvaises mœurs », son effet indubitable est surtout de les propager et les succès retentissants de ces œuvres d'actualité, — dont la seconde, principalement, fut jouée sur tous les théâtres de France, — promulgua jusque dans les cantons les plus innocents l'extravagance des toilettes et le bouleversement des habitudes parisiennes. Cette fois encore, on se soumit « aux arrêts de la capitale »; ce fut le temps où les paysannes commencèrent à porter chapeau, où les bourgeoises se risquèrent rue de la Paix et où les élégants se firent habiller à Londres; le temps encore où se créèrent, un peu partout, d'immenses bazars, dont les alléchants prospectus, imprimés à des millions d'exemplaires, allaient ébranler jusque dans les campagnes les fragiles sagesses féminines, par la reproduction, en séduisantes images, de falbalas mirobolants cotés moins cher qu'un tablier de cretonne ou un bonnet d'organdi; le temps aussi, hélas! où notre pays perdit, par ces causes, une part de ce qui faisait son pittoresque, sa grâce et son originalité.

Le fléau n'était pas de ceux qu'on endigue. Dans les vingt années qui précédèrent la guerre, il opéra des ravages. Comme si l'on eût ignoré « qu'il n'y a pas de place au sommet pour tout le monde », nul ne consentait à être « moindre ». On se pous-

sait dans « le beau monde » ; on voulait recevoir aussi luxueusement qu'on était reçu, sans souci ni lassitude de l'affreuse banalité qu'occasionnaient cette égalité de niveau et cette similitude de prétentions. Ce délire de parité a produit ce phénomène architectural que tous les appartements de toutes les maisons, bâties depuis quelques années, sont établis sur le même modèle. Les archéologues de l'avenir s'effareront devant ces immeubles aux proportions cyclopéennes, divisés en compartiments dont la distribution varie, il est vrai, suivant la disposition du terrain, mais dont la décoration est partout pareille : ils ne s'expliqueront pas que, dans ce pays, réputé naguère pour son ingéniosité, une époque fut où aucun habitant, de quelque prix qu'il payât son loyer, ne supportait de n'avoir point, comme son voisin d'au-dessus, d'en face, d'au-dessous, d'à côté, des moulures à la grosse, des portes à petites vitres, des lambris de plâtre simulant la boiserie de façon à n'illusionner personne. De modestes rentiers, dans un appartement de 3.000 francs, vous ont une galerie, — une galerie ! — moins vaste que l'armoire à linge de leur grand' mère : cela s'appelle *confort moderne* et cela joue la richesse, sans aucune des qualités du rôle. « Un logis qui ment depuis les bourrelets de la porte jusqu'aux cendres du foyer ; partout la singerie de l'opulence et du luxe, nulle part, le vrai beau qui est le simple. Du stuc qui imite le marbre, du papier qui imite l'ébène, Frottez, ça s'efface ;

frappez, ça s'écaille... », disait déjà, il y a cinquante ans, le « raisonneur » de *Maison Neuve.* » Quelle serait aujourd'hui son indignation devant nos maisons en béton aggloméré qui prétendent ressusciter Trianon à tous les étages, mais où, la nuit, on ne peut tousser, sans réveiller, tant sont frêles les cloisons, tous les locataires de l'immeuble.

Et, tandis que nous nous entassons dans ces fallacieuses demeures, le vieux Paris de nos pères est là, tout proche, avec ses honnêtes et solides maisons aux façades nobles, aux murs robustes, aux pièces vastes, aux plafonds élevés, aux larges escaliers de vraie pierre le long desquels se déroulent de belles rampes en vrai fer forgé. Elles ont la mine renfrognée et sombre, — mais c'est parce que nous les avons abandonnées ; l'arrêt qui les condamne est bref et sans appel : « quartiers impossibles ! » Soit ! Tout de même, lorsqu'on feuillette un *Almanach Royal* pour quelqu'une des années qui précédèrent la Révolution, le regard rencontre des mentions de ce genre : *Monsieur l'abbé de Lattaignant, commandeur ecclésiastique des ordres royaux militaires et hospitaliers de Saint-Lazare de Jérusalem et de Notre-Dame du Mont-Carmel, rue Saint-Sébastien, près du Pont-aux-choux*, ou *Messire Louis François de Paule Lefebvre d'Ormesson de Noyseau, président à mortier de la Grand'Chambre du Parlement, rue de l'Égout Saint-Paul* ; en dépit de l'inélégance des adresses

qu'un commis de magasin ne voudrait pas aujourd'hui imprimer sur sa carte, on se prend à rêver de beaux logis aristocratiques, d'antichambres sévères et recueillies, de grands salons silencieux avec de larges cheminées où brûlent des troncs d'arbres, de doubles portes de chêne épaisses de quatre doigts, et l'on songe à la gêne qu'éprouveraient ceux qui habitaient ces vieilles rues « impossibles », s'il leur fallait vivre, ne fût-ce qu'une semaine, dans la sonore camelote où, par vaniteuse recherche des apparences, nous nous plaisons à grouiller.

Il ne faut point voir en ceci un essai de réquisitoire contre le luxe, féconde expression de la richesse, mais contre l'ostentation « qui n'en est que la grimace ». Après tout, chacun se loge comme il lui convient, et le confort moderne a des partisans respectables. Là où on ne saurait trop le combattre, c'est quand il exerce ses ravages au détriment des monuments du passé. Le cas est fréquent dans nos provinces où des municipalités ignorantes, sinon hostiles par principe à tout ce qui vient de nos pères, prises, d'ailleurs, de cette frénésie moutonnière de calquer ce que font les villes riches, dilapident les finances de la commune à édifier des bâtisses aussi prétentieuses que ridicules, sous le prétexte d'améliorer. Le chef-lieu du département s'est endetté pour se mettre « à l'instar de Paris » ; il a voulu de « grandes artères », un lycée de filles, une bourse du travail et un hôtel

terminus. Il a fallu, pour cela, renverser des vieux quartiers qui avaient vu l'histoire ; l'effet, du reste, n'est pas ce qu'on attendait ; les indigènes sont flattés, mais déroutés de leurs habitudes et les touristes qui, jadis, affluaient, passent maintenant sans séjourner, ayant vu ailleurs, et en mieux, des hôtels terminus, des lycées de filles et des « grandes artères ». La sous-préfecture se ruinera, mais elle se mettra « à l'instar » du chef-lieu, et le résultat est déplorable. Je sais, entre autres, une petite ville ancienne qui serait charmante encore avec ses rues tortueuses, ses toits roux, ses maisons vieillottes et ses fontaines rococo, si, afin de montrer qu'on n'est pas arriéré, on n'avait rasé jusqu'au fond des cryptes une chapelle du xve siècle, seul vestige intéressant qui subsistât du passé de la cité, pour élever à sa place un hôtel des postes *modern-style*, si blanc, si cru, si laid, si baroque, si contourné, si insolent, si exotique et si « contresens, » qu'il a l'air d'avoir été transplanté là, tout bâti, des nouveaux quartiers de Leipzig ou de Francfort. Encore trois ou quatre « embellissements » de ce genre et la petite ville aura perdu tout attrait, toute la physionomie propre qui la distinguait de ses voisines. Fassent le ciel et les « urbanistes » que la reconstruction des localités détruites par la mitraille allemande soit confiée à des architectes soucieux de ne pas donner à ces ressuscitées figure de parvenues, et de leur épargner « la peine de porter à jamais le deuil de leur caractère et de leur

beauté[1] ». C'est là une question qui n'est pas sans préoccuper ceux qui professent l'amour du pittoresque et le respect de la tradition : elle nous entraînerait trop loin de cette « douceur de vivre » que se vantaient d'avoir connue nos aïeux et dont nous essaierons d'isoler et d'analyser, en quelque sorte, les divers éléments.

1. *Pour relever les ruines*, par M. Joseph Dassonville, *Les Études*, janvier 1917.

II

LA DOUCEUR DE VIVRE

Au nombre des éléments dont se constituait l'agrément de la vie d'autrefois, outre la simplicité, comptait assurément la politesse ; non point celle qui consiste en la connaissance et la pratique des usages mondains et qui n'est point du tout méprisable, puisqu'un philosophe considérait cette science des « belles manières » comme « indispensable au bonheur et à la vertu des hommes ». Nos pères la possédaient à fond, et nous n'avons rien à leur envier sur ce point, encore qu'ils fussent plus ombrageux que nous et y apportassent des raffinements qui nous paraîtraient aujourd'hui excessifs. Dans les salons les plus libres de la fin du XVIIIe siècle, tels que celui du château de Hautefontaine dont Mme de la Tour du Pin et Mme de Boigne nous font un si étonnant tableau, le dérèglement des mœurs se dissimulait sous une apparence de suprême réserve ; jamais, par exemple, un homme ne se serait assis sur un même sofa à côté d'une personne de l'autre sexe, fût-elle sa mère ou sa sœur, et celui

« qui aurait posé sa main sur le dossier d'un fauteuil occupé par une femme aurait paru grossièrement insolent »[1]. On n'est plus, de nos jours, discrédité pour si peu, et ce sont là délicatesses abolies.

Mais, en dehors de ces bonnes façons qui s'apprennent vite dans les fréquentations élégantes, on trouvait, jadis, répandue par tout le pays et dans toutes les classes, une politesse bien autrement précieuse en ce qu'elle venait du cœur et marquait, outre un désir de plaire poussé jusqu'à la coquetterie, une sorte de besoin inné de dévouement, un altruisme, un don de soi-même joyeusement offert et spontanément exprimé. Tous les Français étaient affables, et cela si naturellement qu'ils ne s'en doutaient pas, tant cette délicieuse qualité s'harmonisait alors avec leur caractère et résultait, pour ainsi dire, de l'équilibre de la nation. Aussi n'est-ce que dans les relations des voyageurs venus de l'étranger qu'on peut rencontrer mention de cette courtoisie charmante qui nous distinguait, et bien à notre insu, de tous les autres peuples. Il en est une, écrite par un Allemand, accouru chez nous dès les premiers troubles de la Révolution, dans sa hâte de juger les coups et de respirer l'air enivrant de la liberté. C'est un certain Campe, originaire, je crois, de Brunswick ; dès son entrée sur notre territoire, il est dans l'extase ; les postil-

1. De Boigne, I. 44.

lons sont prévenants, de belle humeur, honnêtes, polis et probes ; jamais la moindre plainte, la plus légère dispute. Aux relais, Campe ne voit que des gens rieurs, courtois et empressés ; à la poste de Cuvilly, entre Roye et Senlis, il est hébergé dans une maison « semblable à un petit palais » par une famille « aimable et distinguée ». Il lui advient même là une petite aventure dont il demeure quelque temps penaud : le cabriolet est resté, dételé, sur la route ; personne ne le surveille, et Campe s'inquiète de laisser son portemanteau dans cette voiture abandonnée. L'aubergiste auquel il confie ses craintes le prie d'examiner les portes de sa maison et de sa cour ; pas une clef, pas une serrure ; de simples loquets. — « Est-ce qu'on vole donc en Allemagne ? » demande le brave hôtelier. Campe avoue qu'il ne put s'empêcher de rougir et qu'il détourna la conversation.

Le voici à Paris depuis plusieurs jours : « J'en suis encore à chercher, écrit-il, un exemple de grossièreté ; je n'ai jamais assisté à une querelle, même dans les endroits où la foule était compacte, où on ne pouvait faire dix pas sans bousculer quelqu'un. Celui qui, par mégarde, est heurté, a aussi vite fait de dire : *excusez-moi*, que l'autre : *pardonnez-moi ;* tous deux se font des compliments et l'affaire est réglée. » Les factionnaires sont d'une urbanité exquise : « Ayez la bonté, monsieur, de faire un peu de place. — Je vous prie monsieur, de ne pas vous mettre devant ce canon. » Telle est

leur manière. A la porte de la Comédie-Française, un garde, d'un ton de regret et d'excuse, murmure : « Il faut que je vous prie, monsieur, d'ôter vos éperons. »

Il y a grand office à Saint-Sulpice, et l'Allemand veut assister à la cérémonie : l'église est comble à n'y pas pénétrer : quelqu'un, voyant sa déception, crie : « De grâce, laissez passer un étranger ! » Aussitôt la foule s'écarte, se presse, livre passage, et Campe parvient sans peine jusqu'à la grille du chœur... d'où il ne voit rien que le dos d'un grenadier posté là en sentinelle. Campe, tenace, essaie de forcer cet obstacle et de pousser plus avant ; mais le soldat navré lui expose « qu'il se ferait un plaisir de l'y autoriser, si ce n'était contre la consigne. » Un autre grenadier survient, prend sur lui de déroger aux ordres donnés, installe l'étranger dans le chœur même, devant le pupitre de l'Évangile, afin qu'il ne soit gêné par rien : si bien que l'officiant, pour ne pas déranger cet intrus, « dut se contenter d'un espace si étroit qu'il ne savait où poser les pieds »[1].

Les cochers, — c'est à croire que ce Teuton exagère, — les cochers font, en toute circonstance, preuve d'une éducation accomplie : si, dans l'incessant mouvement des rues, deux fiacres se heurtent et s'immobilisent, « le conducteur de la voiture accrochée dit à l'autre : « Monsieur, vous m'em-

1. *La Révolution française*, janvier 1910.

barrassez beaucoup », ou, plus familièrement : « Camarade, vous venez très mal à propos. » Puis ils se concertent tranquillement pour savoir comment ils se tireront d'affaire. » Ce qui porterait à penser que ce sont là des choses vues, en dépit de certains témoignages moins flatteurs, c'est la remarque faite, quelques années plus tard, par un autre Allemand, — Autrichien, celui-ci, — qui, prenant un cabriolet de place, s'assied sur un vieux volume oublié dans la voiture : « C'est à vous, cocher, ce livre? — Oui, bourgeois. » Le « bourgeois » entr'ouvre les pages : *Théâtre de Pierre Corneille*. Quel pays ! quel peuple ! Les cochers lisent les classiques[1] !

Les commis, dans les bureaux, sont prévenants et empressés : « Il y règne, écrit Reichard, beaucoup d'ordre et d'exactitude et l'on y trouve une politesse bien rare en Allemagne[2]. » Les douaniers sont obligeants, pleins d'attentions ; les employés aux passeports se montrent d'une galanterie parfaite : comme un scribe lève, à la frontière, le signalement de Mme de Boigne, le chef intervient et, du ton de la plus parfaite discrétion, dit à son subordonné : « Mettez *jolie comme un ange ;* ce sera plus court et ne fatiguera pas tant madame. » Les hommes de peine mêmes sont désintéressés et délicats : la même voyageuse, ravie de l'accueil de

1. *Journal du comte Charles de Clary et Aldringen*, publié par M. le baron de Mitis et M. le comte de Pimodan, p. [illegible].

2. *Un Prussien en France en 1792*, p. 316.

tous ces braves gens, glisse deux louis dans la main de l'un d'eux ; il reparaît un instant après et, avec la plus grande politesse : « Madame, voici deux louis que vous avez laissé tomber par mégarde[1]. » Ainsi les étrangers, charmés par ces préliminaires enchanteurs, pénètrent-ils en France comme s'ils entraient dans le Paradis : il est bien rare de ne point trouver dans leurs récits trace de l'émotion, du recueillement qu'ils éprouvent à se hasarder dans ce pays de toutes les élégances, de toutes les séductions : il y a, chez quelques-uns, un peu de l'appréhension et de l'embarras d'un rustre qui, conscient de son manque d'usage, s'introduirait dans un salon. Qu'on se rappelle le mot de Gœthe, pris d'une sorte de honte de sa nationalité, alors que, dans un magasin de Longwy, intimidé par l'affabilité de la boutiquière, « il se garde bien de marchander et cherche, dit-il, à se montrer aussi poli que peut l'être un Allemand sans tournure ».

Les barrières franchies, c'est bien autre chose ! Un volume ne suffirait pas s'il fallait énumérer seulement les dithyrambiques éloges que notre pays inspira à ses visiteurs. Il est vrai que les Français du vieux temps pratiquaient à miracle l'art d'accueillir et apportaient à l'hospitalité des grâces particulières. Sir John Dean Paul qui a passé le détroit, bien bourré de préjugés contre la France,

1. De Boigne, I, 209.

reste confondu dès le premier soir : comme il est entré au théâtre de Calais et qu'il n'y trouve pas de place, « deux messieurs, le voyant avec des dames, quittent aussitôt leur loge et insistent pour la lui laisser ; et cela, note-t-il, avec un tel naturel et une obstination si polie qu'il nous fut impossible de refuser[1]. » L'une des compatriotes de Dean Paul, Mme Cradock, se trouvant à Paris, avec son mari, en 1784, conte que, un jour de juin, ils entrèrent pour se rafraîchir dans un café pourvu d'un excellent orchestre : « On n'eut pas plutôt deviné que nous étions Anglais que les musiciens attaquèrent le *God save the King*. » Quelques jours plus tard, à la foire Saint-Laurent, même hommage leur fut rendu, et toute l'assistance, « composée de petits bourgeois et de grands seigneurs », approuva par ses applaudissements cette attention.

Il faut reconnaître qu'il était bien autrement facile et intéressant de visiter Paris à cette époque-là que de nos jours. Sans parler, bien entendu, des restrictions imposées par la période de guerre, nous nous heurtons, en temps ordinaire, à tant de consignes, de défenses, de portes systématiquement closes, d'autorisations à solliciter, que les Parisiens eux-mêmes se sont résignés et passent journellement à côté de merveilles qui leur appartiennent, sans même en soupçonner l'existence.

1. *Journal d'un Voyage à Paris*, traduit et annoté par P. Lacombe.

Combien peu connaissent, par exemple, le superbe escalier d'honneur et certains salons du Palais-Royal ; combien savent que, à la Banque de France, se trouve une galerie qui est, peut-être, le chef-d'œuvre de notre art décoratif ? Et imaginez-vous la façon dont serait reçu un touriste qui sonnerait au portail d'un des beaux hôtels des quartiers neufs en se disant désireux de visiter l'immeuble, ou qui se présenterait, sans lettre d'introduction, au palais de l'Élysée pour en parcourir, en curieux, les salons et voir les œuvres d'art dont ils sont ornés ? Une telle extravagance conduirait son auteur, sinon à Charenton, du moins au poste de police, et, de là, au dépôt de la Préfecture, monument beaucoup plus libéralement accessible que les habitations des riches collectionneurs, encore qu'il n'offre pas le même genre d'intérêt.

Dans le Paris d'avant 1789 tout était au large ouvert. Les grands seigneurs, les savants, possesseurs de galeries de tableaux ou de cabinets de curiosités, en permettaient l'accès à tous les curieux d'art et de science. Il existe un *Guide des amateurs et des étrangers voyageurs à Paris*[1], imprimé en 1787, où sont mentionnés, sans restriction d'autorisation à solliciter ou de titres à faire valoir, nombre d'hôtels particuliers avec l'indication des toiles renommées ou des beaux meubles qu'on y

1 Par Thiery, 2 vol. in-16.

peut admirer : collections de tableaux de M. le Maréchal de Noailles, de M. de Calonne, de M. Dufresnoy, notaire, de M. le marquis de Sabran, etc., etc. Cabinets d'histoire naturelle de MM. de Saint-James, de Vergennes, de M. Petit, médecin, de M. le duc de Montmorency ; la liste est longue. Que d'estampes, de dessins, de toiles fameuses, de portraits, de bustes et de statues dont beaucoup doivent exister encore, que nous n'avons jamais vus, que nous ne verrons jamais, jalousement celés aujourd'hui chez des détenteurs peu empressés, pour bien des raisons, d'ébruiter leurs richesses. Au temps fortuné de « la douceur de vivre », un favorisé de la fortune ne pensait pas que, pour avoir acquis une œuvre d'art, il avait acheté en même temps le droit de l'enfouir et de la dissimuler à tous les regards ; les belles choses étaient réputées patrimoine de la collectivité ; on se glorifiait d'en faire à tous partager la jouissance, moyen le plus sûr d'abolir à la fois la méfiance de l'heureux possesseur et l'envie de l'humble passant.

On pénétrait avec autant de facilité dans les demeures particulières réputées pour la belle ordonnance de leurs appartements ou l'originalité de leurs décorations ; dans les jardins pittoresques, nombreux alors dans la capitale, aussi bien celui de M. le duc de Chartres, à Monceau, que celui de M. Beaujon, au faubourg Saint-Honoré et de la folie Saint-James, à Neuilly. Les manufacturiers eux-

mêmes ouvrent à tout venant leurs fabriques, sans crainte, tant la confiance est absolue et, peut-être, exagérément candide, qu'on copie leurs procédés ou qu'on surprenne leurs secrets. Un étranger ne quitte point Paris sans avoir vu la fabrique de savon de la petite rue d'Enfer ou la filature de coton du sieur Chardemon, au faubourg Saint-Antoine. En 1784, Mme Cradock visite la manufacture de papiers peints d'Arthur : Mme Arthur fait très aimablement les honneurs des ateliers, et Arthur lui-même, — qui depuis !... Mais alors il était galant !... — offre, par la main de son fils, à l'étrangère un joli écran du dernier modèle[1].

Les exemples de cette accueillante et générale affabilité sont si nombreux qu'on n'est embarrassé que du choix des citations : l'un des plus frappants est celui de trois étudiants de Nancy qui, venus à pied, en mai 1787, de la Lorraine à Paris où ils n'ont aucune relation, pénètrent avec une facilité, — bien étonnante pour nous, — dans les palais des princes, aussi bien que dans les prisons d'État : une gardienne de la Salpêtrière, après leur avoir montré tous les quartiers de l'immense hospice, les conduit, moyennant un supplément de pourboire, à la cellule où est détenue Mme de la Motte, l'héroïne de l'affaire du Collier ; ils s'y attardent et causent avec elle, tandis qu'elle « parfile », — tout en songeant, bien certainement, à l'évasion qu'elle

1. *Journal inédit de Mme Cradock*, traduit de l'anglais par Mme O. Delphin-Balleyguier, page 73.

réalisera quelques jours plus tard. Les jeunes Nancéiens vont ainsi, en toute liberté, chez Mme Dubarry, à Louveciennes, chez le comte d'Artois, à Bagatelle, où on les introduit jusque dans la chambre à coucher, au Palais-Bourbon qu'habite le prince de Condé et comme, après qu'ils en ont parcouru toutes les galeries, le concierge qui les pilote leur conseille d'écrire à Son Altesse pour obtenir l'entrée des petits appartements privés, ils ne s'en font pointe faute et reçoivent à leur adresse un mot du prince qui accorde l'autorisation. A Chantilly, on les promène partout, dans le château, à la ménagerie, aux écuries, à l'Ile d'Amour, au hameau, aux étangs, à l'orangerie, au pavillon chinois ; quand ils sont sur le point de quitter ce lieu de délices, un officier de Son Altesse leur propose « avec beaucoup d'honnêteté » de profiter d'une des voitures du prince, lequel part à l'instant pour Paris ; et les touristes voyagent, au retour, en compagnie de deux dames de la Cour, dans un carrosse à la livrée de Condé [1].

A Versailles, nos étudiants assistent à la procession des Cordons bleus et à la messe du Roi. On circule dans le château comme au marché ; tout est ouvert au premier venu, sous la seule condition de se munir d'une épée : on la loue, pour quelques sous, chez un concierge ; encore est-il avec cette consigne des accommodements, témoin ce clergyman qui, après avoir flâné dans les appartements

1. *La Vie parisienne sous Louis XVI*, d'après le manuscrit de François Cognel, *passim*.

et dans la galerie, après avoir croisé le Roi, la Reine, les princes, se met en tête, malgré le négligé de son costume, de ne point quitter la place sans voir le dîner de Sa Majesté. Un maître des cérémonies survient et lui objecte son gilet à revers; — l'Anglais boutonne son habit : — « Cela même ne suffira pas, monsieur, fait le gentilhomme, vous avez un chapeau rond ; » — l'Anglais aplatit son feutre et le place sous son bras. — « Monsieur, reprend le maître des cérémonies, vous êtes si ingénieux pour métamorphoser votre toilette que je ne vous ferai plus d'objection. » Et le clergyman assiste au dîner royal [1].

Rien n'établit mieux, au reste, l'extrême liberté du va-et-vient populaire de Versailles que l'anecdote contée par Mme Du Hausset, laquelle nous montre Louis XV, entrant, certain jour, dans sa chambre et y trouvant « un monsieur » qui, après avoir erré à l'aventure dans le dédale du château, a poussé une porte au hasard et est arrivé là sans rencontrer un seul huissier pour le remettre en bon chemin. Le Roi était au moins surpris : le « monsieur » tout éperdu; il exigea d'être fouillé; un garçon du château étant survenu, reconnut en lui un cuisinier de ses amis, « le premier homme du monde pour le bœuf à l'écarlate ». Sur quoi Louis XV donna à ce pauvre diable cinquante louis destinés à calmer ses alarmes [2].

1. *Revue rétrospective*, nouvelle série. Tome X. *Un Anglais à Paris.*
2. *Mémoires de Mme Du Hausset*, 1824, p. 174.

Ces faits, si minimes que beaucoup, sans doute, les jugeront dénués d'intérêt, sont en contradiction flagrante avec ce qu'enseignent les manuels, à savoir que les puissants de l'ancien régime, les nobles, les seigneurs, se montraient invariablement pleins de morgue, d'arrogance, de prétention et de vanité, durs aux humbles courbés « sur la glèbe » et soumis à tous les caprices de maîtres impitoyables. Pourquoi avoir ainsi falsifié notre belle histoire ? Si, comme on l'a dit, la Révolution est un bloc dont on ne doit rien distraire et tout admirer, ne serait-il pas juste que la vieille France bénéficiât du même fétichisme ? Notre bon renom ne date pas d'hier : il est contemporain de nos origines, et on l'amoindrit en lui faisant tort de plusieurs siècles d'existence. On ne voit pas bien même, à vrai dire, en quoi il a gagné depuis un siècle ; et il n'est pas surprenant, d'ailleurs, que, sans rien perdre de ses qualités natives, un peuple comme le nôtre éprouve une sorte de gêne à les laisser voir. Il a été si souvent berné, dupé, déçu et exploité ; on lui a tant de fois présenté comme définitives des institutions qui devaient assurer son bonheur et qui étaient déclarées odieuses et tyranniques quelques mois plus tard ; on a réclamé son admiration et son amour pour tant d'hommes qu'il entendait, peu après, traiter de vendus et de criminels ! Il est crédule, on lui prêche le scepticisme ; il est confiant, des fourbes le trompent ; il est accueillant, les espions pullulent ; il aime parler,

on lui crie : tais-toi ! Doit-on s'étonner que, aux ronces de si rudes désillusions et de si dures contraintes, il ait laissé des lambeaux de sa candeur, de sa sociabilité et de ses vertus hospitalières, qu'il poussait jusqu'au désintéressement avant qu'il n'eût appris, au contact d'étrangers insolents et chicaneurs, à se garder de sa bonté naturelle.

Car c'est une constatation unanime que partout, en France, au temps d'avant nos grands bouleversements, on était reçu « de bon cœur ». Il y a aujourd'hui, chez nous comme ailleurs, des hôtels, voire des *Palaces*, où les égards sont gradués, ainsi que le menu, suivant le prix de la pension. — Autrefois on trouvait l'*Auberge :* c'est-à-dire, non seulement le couvert et le vivre, mais de l'empressement, de l'intérêt, de l'affection, du dévouement. Ah ! les aubergistes de notre pays, qui, jamais, les célébrera dignement ! Nous parlerons d'eux avec quelque détail ; qu'il suffise ici de signaler leur accueillante — et parfois héroïque — affabilité. Une aubergiste de Calais, Mme Grandsire, risque sa liberté, peut-être sa vie, pour sauver une émigrée, d'elle inconnue, revenant d'Angleterre sous un faux nom et que le hasard seul a conduite chez elle[1]. — A La Flèche, il y a Mme Richard qui règne au *Lion-d'Or*, chez qui l'on paie en proportion inverse de ce qu'on mange : trente sols par tête pour deux services en volaille, gibier et pois-

1. *Mémoires de la duchesse de Gontaut*, p. 50 et suiv.

son, et bon feu dans la chambre ; six francs pour une simple omelette ; car Mme Richard ne supporte pas qu'on dédaigne sa cuisine. Elle tutoie ses hôtes de distinction, officiers, prêtres, nobles, et même l'évêque d'Angers, Mgr de Grasse, que réjouit cette familiarité [1]. Il serait téméraire d'avancer que le fils de Mme Richard dut à quelque aristocratique estomac, reconnaissant des ripailles du *Lion-d'Or*, de voir fléchir la loi en sa faveur ; mais il est certain que, ancien conventionnel ayant voté la mort du Roi, il fut l'un des préfets de la Restauration, qui l'excepta de la proscription des régicides. — A Loches, il y a l'hôtel du sieur Nicolin, ancien cuisinier d'archevêque, chez qui l'on vient de loin et on séjourne longtemps en raison de ses « ailes de perdreau en papillotes sur un hachis de truffes »... son triomphe. A Pont-Saint-Esprit, un Anglais, sa femme, son médecin, sa berline et ses gens, pour quatre chambres à feu, un déjeuner, un souper copieux avec filet d'ours, truffes, etc., dessert, punch, vins rares et café, paient, en novembre 1784, une somme si minime qu'une discussion s'engage entre les voyageurs et l'hôtelier, lequel proteste qu'il n'acceptera pas un denier de plus ; bien au contraire, avant le départ, il offre une bouteille de liqueur, que les maîtres, confus, refusent et que se partagent leurs domestiques [2].

On ne peut parler des auberges de cette époque

1. *Souvenirs d'un nonagénaire*, I, p. 343.
2. *Journal de Mme Cradock*.

sans mentionner au moins l'hôtel Dessin, à Calais : une véritable cité avec cuisines vastes comme des cathédrales, écuries somptueuses, caves opulentes, magasins de tous genres, rues, jardins, allées, places, théâtre, etc. Dessin traitait ses hôtes avec autant de splendeur que de désintéressement ; si bien qu'il s'y ruina ; mais le trésor royal, comprenant l'importance de conserver dans la ville où débarquaient le plus d'étrangers une institution symbolisant, en quelque sorte, l'accueil de la France, prêta, sans intérêts, à l'aubergiste, une somme considérable afin de rétablir sa situation. On dit même qu'une pairesse d'Angleterre, la duchesse de Kingston, avisée de sa gêne, lui fit don de 50.000 francs[1]. Partout, les hôteliers, dussent-ils aller à la banqueroute comme leur célèbre collègue, s'ingénient à faire bonne chère aux hôtes d'un jour qu'ils ne reverront plus. Le docteur Rigby, malgré ses préventions, se résigne à reconnaître, dès les premiers jours de son voyage, que « la cuisine d'auberge est admirable » ; des « fricassées à faire les délices d'un alderman de Norwich »[2]. Dans les restaurants de Paris, même délicatesse, mêmes attentions avec, en plus, une singulière recherche d'élégance. Que chez Méot, maison fameuse, on ne servît que dans des assiettes

1. *Voyage d'un Anglais à Paris*, 1788, *Revue rétrospective* 1889. Tome X, et Reichard, *Guide du voyageur en France*.

2. *Lettres*, traduites de l'anglais par M. Caillet, introduction par le baron de Maricourt.

d'argent[1], il n'y a rien là de très extraordinaire ; mais le même luxe se retrouvait dans les restaurants à bas prix et même aux tables d'hôte fréquentées par les étudiants : chez Trianon, rue des Boucheries-Saint-Germain, et chez un autre traiteur, rue du passage des Petits-Pères, « on était servi en vaisselle d'argent pour la modique somme de 24 à 30 sols »[2], et, en 1775, chez un petit gargotier de la rue de Harlay, on a, « pour 12 sols, la soupe, le bouilli, une entrée, une pomme et un morceau de fromage, le tout servi en vaisselle plate »[3].

L'ordonnance et le « cérémonial » des repas sont peut-être, entre tous les usages familiers, ceux qui ont, en France, subi, depuis un siècle, le plus de modifications. Aujourd'hui la correction impose aux maîtres de maison l'obligation de se désintéresser, du moins en apparence, de ce qui se passe autour de leur table. Il est de règle qu'ils affectent « l'air de ne pas être chez soi » et qu'ils fassent mine d'ignorer même la composition du dîner qu'ils offrent à leurs invités. Ce « bon genre » est passé des tables opulentes aux tables bourgeoises. Jadis il en était autrement et quand « on priait » quelqu'un, c'était une affaire. Chez les paysans riches,

1. *Souvenirs inédits de Delécluze*, *Revue rétrospective*. Tome X, p. 272.

2. *Vie publique des Français*, I, 355.

3. *Souvenirs d'un nonagénaire*, I, 207.

et même chez beaucoup de citadins de la classe moyenne, fussent-ils très fortunés, la maîtresse de maison ne s'asseyait pas à table ; elle ne consentait à y paraître, sur les instances de toute l'assemblée, qu'après le premier service et pour quelques instants seulement ; elle s'éclipsait de nouveau et revenait au dessert occuper sa place jusque-là vacante et se mêler à la conversation. Il n'est pas besoin d'être centenaire pour garder souvenir de cette singulière coutume encore observée en Lorraine il y a quarante ans. Je pourrais citer tel parisien accompli, — lorrain d'origine, — resté fidèle aux saines traditions : dans la claire salle à manger de sa bastide de l'Estérel, en face de la mer indigo et des rochers pourpres, quand il « traite » un ami, il ne s'assied pas avant d'avoir lui-même « chambré » le vin, rafraîchi l'eau, installé son hôte à commode portée du couvert, coupé le pain, servi la soupe fumante et acquis la certitude que le convive, déjà favorablement impressionné par ces préliminaires, est disposé à faire honneur aux mets choisis avec une attendrissante sollicitude. Telle était l'ancienne mode, et elle était sage. La raison en était peut-être cette idée généralement admise que, lorsqu'on héberge quelqu'un, il convient qu'on se donne avec plaisir de la peine pour le recevoir : il n'était pas de bon accueil s'il n'occasionnait un dérangement ou un sacrifice et s'il n'imposait quelque abnégation. C'est dans ce sentiment qu'il faut chercher l'ori-

gine des corvées qu'ont si longtemps volontairement assumées les amphitryons de toutes classes, depuis le villageois traitant ses métayers, jusqu'au souverain recevant les ambassadeurs des puissances étrangères accrédités auprès de son auguste personne. Il leur fallait découper à table les viandes et les volailles et servir chacun des convives avec une phrase aimable. Je crois que l'Empereur ne se soumit jamais à cette obligation de savoir-vivre ; mais il fut le seul : la façon dont M. de Talleyrand offrait « du bœuf » à ses invités est restée légendaire ; Cambacérès s'acquittait de ce devoir avec l'onction d'un gourmet émérite [1] ; Masséna avec une maladresse et un emportement tout militaires. Un jour, à son château de Rueil, il attaque un canard qui résiste ; il appelle son cuisinier pour le prendre à témoin de la dureté du rôti ; le maître-queux paraît, son bonnet de coton à la main ; le maréchal empoigne à pleines mains la volaille et la lui jette à la tête ; mais comme l'homme, voyant venir le projectile, a fait le plongeon, le canard va crever un tableau et ricoche sur un domestique qui s'écroule avec le panier de cristaux dont il est porteur. Masséna, jusque-là maussade, montra une humeur charmante durant tout le reste du repas [2].

Louis XVIII, malgré la goutte, « taillait les viandes » avec une rare dextérité, en homme qui, dès sa jeunesse, « s'est exercé à porter la grâce

1. *Un hiver à Paris sous le Consulat*, 222.
2. *Mémoires du général Bigarré*, 131.

jusque dans les moindres détails » ; à chaque service « il offrait à la ronde du plat qui se trouvait devant lui et trouvait là l'occasion de distribuer en même temps son coup d'œil aimable et quelques mots bienveillants »[1]. Mais c'est sur les gestes de Louis-Philippe faisant les honneurs de sa table que nous sommes le mieux renseignés. Toute la famille royale, tout le corps diplomatique dînent au Palais-Royal, en octobre 1830. Cinquante convives. L'un d'eux, le comte Rodolphe Apponyi, contemple la bonne figure de la maréchale Maison placée en face de lui. La maréchale lève les yeux au ciel, en disant : — « Que c'est beau de voir le Roi découper ! »

Le Roi, en effet, découpe une grosse poularde truffée ; il met à cette besogne une grâce « que peu de chefs de cuisine auraient pu atteindre », et demande à chacun quel est son morceau de prédilection : — « Comte Rodolphe, désirez-vous une aile, une cuisse ou du blanc ? » Il faut répondre sans gaucherie et voici quelle est la formule employée par Apponyi, qui sait son monde : — « Si Votre Majesté veut bien m'honorer d'une aile, je m'empresserai de mettre mes remerciements aux pieds de Votre Majesté. — Pour le comte Rodolphe Apponyi, » dit le Roi, en déposant sur une assiette un morceau de la poularde. Pendant ce temps, la Reine distribue des écrevisses[2].

1. *Mémoires de Beugnot*, 1868, II, 289.
2. *Journal du comte Apponyi*, I, 360.

Ce récit singulier nécessiterait quelques commentaires ; tel qu'il nous est transmis, il ne permet pas de reconstituer la scène. Pour cinquante personnes, cinq volailles, au moins, sont nécessaires, encore est-il indispensable que tous ne réclament pas « une aile » ; d'où pour chacun l'obligation d'être très attentif à ce qu'auront sollicité et reçu les convives déjà servis. Le Roi, bien certainement, partage ces cinq poulardes : en a-t-il fait autant des pièces de viande du premier service ? En ce cas, il aura passé à ce labeur tout le temps du repas. Porte-t-il sur son uniforme brodé, sur ses grands cordons, pour cette rude et périlleuse besogne, un tablier, des serviettes montées jusqu'au col ? Et puis, quelle que soit son habileté, la question posée cinquante fois, l'attente de la réponse, le choix du morceau, exigent, au minimum, une minute. C'est presque une heure écoulée avant que toute la table soit servie. Que le temps doit paraître long à celui qui a été, le premier, honoré de l'offre du Roi, et comme le dernier doit se hâter pour ne point retarder le service suivant ! Que d'autres points d'interrogation encore ! On ne saurait trop mettre en garde ceux qui écrivent leurs *Mémoires*, contre l'imprécision dans les menus détails. On sera toujours suffisamment renseigné sur les constitutions, les débats parlementaires et les grands événements de l'histoire ; mais ces petits tableaux de la vie intime et journalière, qui semblent insignifiants aux contem-

porains, deviennent d'insolubles rébus pour la génération suivante, tant les usages sont sujets au changement et condamnés à l'oubli. Croirait-on que, à une époque qui n'est pas bien éloignée de nous, — sous la Régence, — une élégante n'employait que ses jolies mains pour garnir les assiettes de ses hôtes de marque? A la fin du XVIIIe siècle, Mme Dupin, nonagénaire et toujours jeune, conservait cette coutume du temps de ses vingt ans et « servait tout ce qui était devant elle, même l'omelette, avec ses petits doigts[1] ». Beaucoup plus près de nous encore, et jusque sous le second Empire, il était du meilleur ton, en certaines de nos provinces, lorsqu'on offrait un grand dîner, de présenter le saladier à l'invitée qu'on désirait particulièrement distinguer, pour qu'elle « retournât » la salade : la dame remerciait, confuse de tant d'honneur, retirait ses bracelets et ses bagues et plongeait ses bras blancs dans la verdure huileuse qu'elle triturait délicatement.

Voilà, sans doute, des raffinements de politesse qui ne seront pas regrettés. Certains, même, pourront s'en offusquer : mais, puisque nos aïeux y attachaient du prix, c'est que ce petit cérémonial avait pour eux son importance. Le comte Beugnot, qui n'était ni un rustre, ni un sot, prenait, il y a plus de quatre-vingts ans, la défense de ces traditionnelles obligations dont il prévoyait la désué-

1. Frénilly, 178.

tude. « Peut-être, écrivait-il, n'est-ce pas un si mince mérite pour un maître de maison, même pour un roi, que de savoir faire les honneurs de sa table. Si le maître est d'une condition très supérieure à celle de ses convives, les attentions qu'il leur porte deviennent des faveurs dont ils sont intérieurement plus touchés que des mets qu'on leur offre. Si la condition des uns et des autres est la même, le maître de maison prend sur ses égaux la supériorité de la politesse et des soins. Aujourd'hui, on s'est mis fort à l'aise sur ce chapitre comme sur tant d'autres : le dîner n'est plus que ce que la nature l'a fait, une nécessité qui n'est déguisée par rien de ce que la gaîté, la cordialité, le savoir-vivre de nos pères y avaient introduit. »

Ce que Beugnot déplorait, c'était la fin d'un art difficile et délicat ; il était nécessaire, jadis, pour traiter ses amis, de posséder bien des talents : le maître de maison qui eût affecté de se désintéresser des plats et de la façon dont était servi chacun de ses convives, eût passé pour un « malappris » : il devait avoir l'œil à tout et à tous, se montrer causeur avenant, proposer galamment les mets, varier les formules, nuancer ses attentions, tout en remplissant, le sourire aux lèvres, le rude office d'écuyer tranchant. Combien il y fallait d'esprit, d'entrain, d'amabilité, d'adresse, de tact, et, encore une fois, d'abnégation ! Le rôle est, de nos jours, singulièrement écourté : l'amphitryon s'assied, en

étranger, lui vingtième, à son dîner qui se distingue seulement par le luxe de celui d'une table d'hôte de ville d'eaux. Pour bien recevoir, il suffit aujourd'hui d'être riche : c'est un amoindrissement.

Il n'est pas surprenant que, flânant autour des festins royaux ou dans les salles à manger de la plus élégante société parisienne, nous ayons encore retrouvé là cette « douceur de vivre » tant prônée par nos ancêtres : c'est dans ces endroits qu'elle naquit ; mais la province, objectera-t-on, la lointaine et sinistre province, sur laquelle Paris ne rayonnait pas, d'où l'on ne pouvait sortir, où l'on était cloîtré pour la vie, sans même le réconfort du journal qui, actuellement, apporte, chaque jour, à cette exilée, l'écho joyeux de la capitale ?... Quel tableau désolant de monotonie, si l'on se risquait à peindre l'existence morose et somnolente, à proprement parler végétative, qu'y devaient mener nos trisaïeuls dans les années qui précédèrent le branle-bas de la Révolution !

C'est juger de ce temps-là par aujourd'hui ; et c'est précisément le contraire que nous apprennent les correspondances et les souvenirs laissés par les « ruraux » d'autrefois. Il en ressort cette constatation singulière que le grand mouvement imprimé à tout le pays par nos successives secousses politiques a engourdi la vie de province, l'a presque supprimée. Elle était étonnamment

intense à l'époque de Louis XVI; actuellement, si l'on excepte quelques capitales, ou même, — soyons larges, — la plupart des chefs-lieux de départements, elle s'est anémiée et agonise presque partout, et les causes de cette néfaste déchéance sont multiples : l'émulation de maussade uniformité a détruit la variété pittoresque des usages et des traditions; — la rapidité de l'information moderne a suscité, d'un bout à l'autre du pays, les mêmes préoccupations et les mêmes curiosités; — Paris attire à soi tous les talents et toutes les fortunes par l'agrément qu'il offre à celles-ci et à ceux-là de se dépenser; — la politique locale, féconde en rancunes, a rompu les liens séculaires qui unissaient entre elles les anciennes familles de la région. On ne fréquente plus chez qui l'on aime, de crainte d'être suspect au comité électoral qui siège en permanence au *Café de la Place;* on reste chez soi pour n'être point *mal noté;* on s'observe, on se surveille, on s'espionne; les fonctionnaires nouveaux venus sont reçus avec une froideur guindée, et il advient le plus souvent que si M. le sous-préfet lui-même, — fût-il homme d'esprit et du monde, ce qui arrive, — risque une tournée de visites, il trouve toutes les portes closes et se voit condamné, — Gaspard Hauser de la politique, — à dépérir d'ennui, d'oisiveté et d'isolement. Ainsi, des gens qui se coudoient quotidiennement parviennent à vivre plus distants que si des abîmes les séparaient, et ceux qui ont

habité quelque temps la province reconnaissent qu'il faudrait posséder le dédain superbe d'un philosophe ou le hiératique renoncement d'un trappiste pour résister à une telle disette d'intimité, de bonne grâce et d'aménité. Le mal, pour peu qu'il s'aggrave, sera irrémédiable, et c'est contre cette acrimonie envahissante qu'il est urgent de réagir, si, dans l'élan d'union et de solidarité qui nous emporte aujourd'hui, nous voulons sincèrement que la vieille France rajeunie récupère son charme légendaire et ne se juge pas méconnaissable quand la fantaisie lui viendra de se regarder dans le miroir de son passé.

Oui, quelque paradoxale que puisse paraître cette affirmation, la vie provinciale, à la fin du XVIIIe siècle, était amusante et gaie : même dans les régions les plus « perdues » et considérées comme les moins accessibles, existait une société distinguée ; les simples bourgades recélaient « un cercle » mondain, brillamment composé ; il semble que, plus la pénurie de distractions était à redouter, plus chacun s'évertuait à créer du plaisir.

On a publié, il y a peu d'années, les lettres écrites à sa femme par un conseiller au Parlement de Toulouse, M. de Belbèze, en mission dans le Gévaudan, le Vivarais et les Cévennes, contrées dont les habitants sont peu réputés, je crois, pour leur joyeuseté et leur élégance. Millau, Marvejols, Mende, Florac, Alais, Anduze, la vallée du Rhône, tel est, à peu près, l'itinéraire du magistrat. Par-

tout, il trouve les villes en liesse : on s'en donne à cœur joie de fêter son passage, et ses récits intimes nous enseignent qu'on rencontrait, en ces contrées reculées, des ressources et des raffinements inconnus aux plus riches cités de notre époque de « progrès » : à Saint-Chely, il est reçu « avec éclat » ; la bourgade est illuminée ; réception, cavalcades, feux de joie ; au Puy, M. de Belbèze trouve la milice bourgeoise, — plus de quinze cents hommes, — sous les armes ; le souper, chez M. de Riddeberg, est « le plus splendide qu'il ait vu » : cinquante convives, servis en porcelaine de Sèvres ; — à Annonay, il est escorté par cinquante jeunes gens de la ville, en uniforme ventre de biche avec parements et revers rouges, vestes et culottes blanches ; on le loge dans un couvent où on lui attribue un appartement charmant : antichambre, salon de compagnie, chambre à coucher, cabinet à livres, cabinet de toilette, le tout ouvrant sur une vaste terrasse plantée d'orangers et autres arbres fruitiers en fleurs ; — à Langogne, « la compagnie » est aimable et nombreuse, les femmes sont délicieuses, leurs parures du goût le plus exquis et leurs chapeaux « ravissants » ; — à Villeneuve-de-Berg, les honneurs sont rendus par cinquante cavaliers en vestes écarlates, magnifiquement montés sur des chevaux couverts de housses « à la houzarde, » bleues, galonnées d'argent ; — à Mende, on joue la comédie : le théâtre n'est qu'une écurie où la crèche forme les

loges ; mais le programme est de choix : *Zaïre* et *la Pupille,* de Fagan; — à Bourg-Saint-Andéol. plus de quatre-vingts jolies femmes assistent au bal offert par les officiers ; — et trouverait-on de nos jours à Alais, ainsi qu'il advint au magistrat toulousain, quatre-vingts négociants du lieu, formant un cortège « superbement habillé et bien monté, éclairé par cent torches que portent des gens à pied », un souper de soixante-quatre couverts, la comédie, le bal, où paraissent en foule « des dames de la parure la plus recherchée » et toutes « virtuoses de premier ordre pour la danse » à la mode[1] ?

Ces choses témoignent d'une abondance, d'un entrain, d'une insouciance, d'une naïveté même depuis longtemps abolis : c'est que ces gens-là, semblables à ce gentilhomme dont parle Mme de Genlis, « n'avaient, de leur vie, réfléchi sur les diverses sortes de gouvernements et sur la politique » ; ils ne se croyaient pas en exil dans leur petite capitale, qui ne comptait qu'un parti, celui des bons vivants, et l'ambition ne les portait pas à chercher ailleurs des égaux ou des supérieurs : « chacun avait ses racines de terres, de vassaux, de rang, de charges, de devoirs, de plaisirs, de famille, d'amis, de fortune[2] » ; on se plaisait dans

1. Auguste Puis, *Une famille de parlementaires toulousains à la fin de l'ancien régime.* Correspondance du conseiller et de la comtesse d'Albis de Belbèze, 1783-85.

2. Frénilly, 163.

sa paroisse natale ; on y vivait et on y voulait mourir, sans éprouver le besoin de recevoir « des coups de coude à Paris ou des dédains à Versailles ». De là cette facilité, cette aisance de ton qui rendait la société de province si parfaitement agréable que tous ceux qui, l'ayant connue, l'ont vue disparaître ont pleuré amèrement sa fin.

Chez les bourgeois campagnards, davantage isolés, l'existence est, il est vrai, plus austère et moins mouvementée, mais si remplie, si régulière, si « harmonieuse », qu'elle reste attrayante en dépit de sa sévérité. Notre témoin, ici, est du Périgord : devenu vieux, — et Parisien, — il se souvenait avec attendrissement de la grande demeure paternelle, située à Saint-Germain-du-Salembre, en pleine campagne, à cinq bonnes lieues de Périgueux. C'est une sorte de manoir, commode et confortable : les salles sont vastes, meublées d'armoires énormes, aussi vieilles que les murs de la maison et dont les lourds panneaux sont ornés de personnages ou d'emblèmes sculptés à même le chêne ou le noyer. Les lits, drapés d'amples rideaux de serge, portent, sur quatre colonnes robustes, un dais capitonné de soie ; trois ou quatre dormeurs peuvent, dans chacun d'eux, tenir à l'aise ; et ces proportions se justifient par le nombre des enfants, les familles les moins pourvues en comptant six ou huit. Les murs des chambres à coucher sont tendus de perse ou d'indienne, ou simplement blanchis à la chaux. La

cuisine est la pièce principale : une haute et profonde cheminée où pend, au bout de la crémaillère, une grosse marmite sur un feu de troncs d'arbres ; de chaque côté de l'âtre, un banc pour les serviteurs ; un morceau de vieux tapis, près du foyer, pour le chien du tourne-broche ; au-dessus de la tablette, sur laquelle s'alignent les pots à épices, sont accrochés les fusils, les hallebardes, tout l'arsenal de la maison. Un vaisselier, surmonté d'un dressoir, expose des pots et des plats d'étain, brillants comme l'orfèvrerie des châteaux. Deux grandes tables : l'une pour les repas des maîtres, l'autre pour ceux des domestiques, métayers et journaliers ; on mange en même temps, patrons et gens de service, et « Monsieur » ne manque jamais d'envoyer un morceau de choix, un verre de vin à quelque serviteur qu'il désire honorer ; il trinque cordialement avec tous. La veillée se passe en commun : les maîtres lisent, ou mettent leurs comptes au courant ; les domestiques « pèlent » les châtaignes pour le lendemain ; les servantes, le relavage terminé, prennent leurs quenouilles et filent la laine ou le chanvre ; à dix heures, au plus tard, l'un des enfants dit, à haute voix, la prière ; on couvre le feu ; on distribue les chandelles et l'on va se coucher.

Le jour suivant sera pareil : jamais une heure d'oisiveté ; partant, point d'ennui ; nulle place pour les rêveries troublantes d'une vie plus agitée et plus indépendante. Tout ce qui se consomme,

tout ce qui sert à l'usage de la famille et de son entourage est l'œuvre de la maison. Les vêtements même sont faits sur place, d'étoffes fabriquées avec la laine des moutons de la bergerie, par des tisserands de louage et cousues par un tailleur qu'on nourrit et qu'on paie six à huit sols à la journée. Le lin et le chanvre, récoltés dans la propriété, filés par les servantes, fournissent le linge ; comme on n'arrête pas d'en mettre sur le métier, comme il est inusable, il s'entasse en piles imposantes dans les énormes bahuts que nous venons d'apercevoir. Une famille de fortune médiocre a souvent des draps, des nappes et des serviettes par centaines, et le reste à l'avenant[1]. Le linge est le grand luxe de nos pères : on a retrouvé l'inventaire d'un ancien commerçant de Marseille, petit bourgeois, de condition très modeste : il possède six chemises de batiste, quatre en batiste plus fine, sept garnies de mousseline brodée, neuf plus ordinaires, quatorze en mangarline pour l'hiver, quarante-quatre mouchoirs de divers tissus, trente paires de bas, vingt et un bonnets de coton, quarante-huit coiffes de toile, etc.[2].

Quittons vite ces armoires au linge où nous risquerions de nous attarder, tant la contemplation

1. Dr Poumiès de la Siboutie. *Souvenirs d'un médecin de Paris*, p. 8.

2. Octave Teissier, *La maison d'un bourgeois de Marseille au XVIIIe siècle*, cité par M. H. de Gallier, *Les mœurs et la vie privée d'autrefois*.

en est révélatrice, pour revenir à notre campagnard périgourdin, dont bon nombre de nos contemporains n'envient point, sans doute, l'existence, à leur idée trop paisible et trop réglée. Les distractions ne lui font pas défaut, pourtant : il lit, nous l'avons vu; mais que lit-il? N'avez-vous jamais exploré l'un de ces grands greniers ménagés sous la toiture des anciennes maisons provinciales? C'est dans ce « fourre-tout » que chacune des générations qui se sont succédé au vieil immeuble familial a relégué les épaves de celle qui l'y a précédée. Voilà le coin des livres : bouquins à tranches rouges, à reliures de « veau marbré », voire de maroquin déchiré et terni : c'est la bibliothèque de l'arrière-grand-père qui fut juge à l'échevinage, ou procureur, ou notaire, ou rien, que propriétaire et agriculteur : — quelques livres de droit, recueils de « coutumes » souvent feuilletés; des almanachs royaux, des récits de voyage, les *Fables* de La Fontaine, un Gresset; pas un roman, mais des auteurs latins, beaucoup d'auteurs latins; un Martial, un Ovide, un Lucain, un Horace surtout; Horace était la passion de nos aïeux... Nous ne trouverons là rien à notre goût; rien qui puisse nous aider à nous désennuyer une heure. Eh quoi! Ils aimaient ça, ces vieux? Quand ils avaient, tout le jour, arpenté leurs champs ou leurs vignes, compté avec les fermiers, reçu les clients, surveillé la grange et le pressoir, ils ne se réservaient, pour la soirée, d'autre amusement que de repasser leurs

classiques? Eh! oui. C'était leur marotte à tous : ils étaient férus du bien dire et de l'antiquité, et c'est ce qui nous valut, lors de la Révolution, quand ces bourgeois lettrés se transformèrent en législateurs, tant de Brutus et de Cassius, tant de harangues imitées de Tite-Live, tant de traits copiés des anciens, si bien que l'un d'eux, frais émoulu du collège, projetait d'appliquer les lois de Minos comme constitution à l'usage des Français régénérés. Travers regrettable, sans doute, dans lequel nous ne risquons pas de tomber : nos engouements se portent à des objets moins austères et nous ferons bien de veiller à ce qu'on ne dépose au grenier, ni notre vieux linge, ni les résidus de nos bibliothèques : nos chemises, réduites en loques par la brosse et les acides, inspireraient aux âges futurs une triste idée de la conscience de nos blanchisseuses, et nos livres, peut-être, une piètre idée de nos préférences littéraires et du sérieux de nos délassements.

Ces campagnards solitaires du XVIIIe siècle connaissaient, d'ailleurs, d'autres plaisirs que la lecture des auteurs anciens : en Périgord, le moindre événement leur était prétexte à réjouissance : au manoir bourgeois de Saint-Germain-du-Salembre, on recevait les voisins plusieurs fois par an; comme ils invitaient à leur tour, il s'ensuivait deux ou trois réunions par mois. On mettait en réquisition les cuisines et les cuisinières du voisinage :

les dîners étaient formidables et les appétits homériques; on trouvait là, surtout, une occasion de danser. Il y en avait d'autres : on dansait au Carnaval, aux fêtes votives; on dansait à la fauchaison, aux semailles, aux vendanges; en novembre, on se groupait pour « énoiser », et on dansait encore : dames de châteaux, « demoiselles », messieurs, paysans, paysannes, maîtres, domestiques, tous dansaient ensemble, sans distinction de rang ni de naissance [1]. Quand on ne pouvait plus danser, on chantait, et il en était ainsi du Nord au Midi, de la Saintonge à la Franche-Comté. La gaîté du Français, quoique proverbiale, demeurait pour les étrangers un sujet d'admiratif ébahissement. Il semble que ce soit là un don particulier, une sorte de monopole, tant notre peuple se distingue par cette exubérance joyeuse de toutes les autres nations de la terre. Sur ce point les témoignages, — sauf deux exceptions : celui de Young et celui de l'Allemand Storch, — sont d'accord; phénomène quasi unique ou, pour le moins, extrêmement rare. — « Heureux peuple! » s'écrie Sterne. — « Les villageois sont pleins de vie et de gaîté », nous dit Stevens qui visite la Provence. — « Tous les gens paraissent heureux », note Rigby en traversant la Flandre [2]. Celui-ci est particulièrement intéressant à suivre, car, avant d'aborder le continent, il se figurait les Français « frivoles et nuls,

1. *Souvenirs d'un médecin de Paris*, 10.
2. *Voyage d'un Anglais en France.*

d'un extérieur chétif, et vivant dans une misérable condition causée par l'oppression de leurs maîtres ». Quelle surprise! Les premiers indigènes qu'il aperçoit, au moment du débarquement, sont les matelots du bateau-pilote sorti du port de Calais : ils sont « énergiques et joyeux ». En ville, le premier soir, il s'étonne de la quantité de promeneurs, « tous gais et expansifs ». Après un jour de route, il s'extasie : « les femmes sont robustes et bien faites; de petits groupes d'amis sont assis sur le devant des portes; quelques hommes fument, d'autres jouent aux cartes »... A Lille, les soldats, grands, bien découplés, qu'on rencontre dans les rues « sont d'une gaîté et d'une politesse particulièrement agréables ». Les habitants jouissent de leur dimanche « d'une façon joyeuse et animée ». A Cambrai, même constatation : « tout ce que nous voyons porte la marque d'un travail industrieux et d'un joyeux entrain ». Les femmes de Roye émerveillent le voyageur : « elles sont d'une beauté vraiment remarquable et presque toutes pourraient être des objets d'admiration. Leur vêtement est d'une simplicité charmante : elles sont bien coiffées et elles ont le sourire aux lèvres ». *Heureux*, *gaîté*, *joyeux*, *bonheur*, ces mots reviennent à chaque pas. Déjà, cinquante ans auparavant, lady Montague avait écrit : « Les villages sont peuplés de paysans forts et joufflus, vêtus de bons habits et de linge propre : on ne peut imaginer quel air d'abondance et de contentement est répandu dans tout le royaume. »

Le paysan de l'ancienne France était-il donc heureux? C'est une question à laquelle on répond, d'ordinaire, par le mot si souvent cité de La Bruyère qui n'a vu, lui, en nos villageois, que « des animaux farouches mâles et femelles répandus par la campagne ». Outre que l'auteur des *Caractères* vivait à une époque qui n'est point celle que nous explorons, il est permis de penser que très casanier, assure-t-on, il aura quelque jour aperçu des gens qui cueillaient des pissenlits, — c'est, comme nul ne l'ignore, le nom de la plus estimée des salades; — et, de la nouveauté de ce spectacle, il aura conclu, témérairement, que tous les ruraux vivaient d'herbes et cherchaient leur pâture à la manière des bêtes : simple bévue de citadin qui sort trop rarement de la ville. On allègue aussi, afin de noircir le tableau, les « cahiers de doléances » que toutes les paroisses de France furent, en 1789, autorisées à rédiger pour exposer leurs besoins et formuler leurs vœux de réformes. De cet imposant amas de paperasses qu'on se plaît à exhumer aujourd'hui pour nous faire mieux apprécier les beautés de l'état actuel, s'exhalent, en effet, des cris de détresse, des lamentations à tirer les larmes aux yeux des plus endurcis. Ce sont là des documents irréfutables, dont les originaux sont conservés dans nos archives et portent les signatures des notables qui en sont les auteurs : c'est, en deux mots, de l'*histoire officielle*.

Certes, nul ne songe à nier l'authenticité de ces cahiers fameux ; mais il n'est point interdit de contester leur véridicité. Le seul, peut-être, dont il soit possible de contrôler nettement, après tant d'années, les assertions, ne doit être pris ni au tragique, ni même au sérieux. C'est celui de la paroisse de Nouans. Il fut rédigé par François-Yves Besnard, curé du village, bien placé pour connaître la misère de ses ouailles, et il la décrit, sans emphase comme sans ménagement : la peinture est navrante : « Nouans, expose le Cahier, contient environ 150 feux, *dont la moitié est inscrite sur l'état des pauvres, ou ne se procure qu'avec peine les plus étroits moyens de subsistance;* le reste, si l'on excepte trois ou quatre chefs de famille dont la propriété et l'aisance n'ont rien de remarquable, se soutient par son travail et son économie. » Suivent les récriminations contre la milice, les impôts, le prix trop élevé du tabac, les corvées, etc., charges écrasantes pour des villageois si dénués de ressources.

Le même François-Yves Besnard, brave homme à la vérité, très épris des idées nouvelles, devait, quelques mois plus tard, renoncer au sacerdoce et renvoyer ses lettres de prêtrise. Il ne peut donc être suspect d'indulgence exagérée pour l'ancien régime. Or, dans les *Souvenirs* de sa longue vie, qu'il écrivit pour sa propre satisfaction, il nous présente, de sa paroisse, un tableau tout différent de celui naguère adressé à Messieurs des États

généraux : il nous conte comment, en arrivant à Nouans, il remarqua « avec admiration » que le sol était parfaitement cultivé : vergers d'arbres fruitiers, jardins potagers, champs de blé, de chanvre, de haricots, de trèfle; bœufs et chevaux pâturaient « ayant de l'herbe jusqu'au ventre ». Pas une parcelle de terrain nu. Les maisons n'étaient guère confortables; mais les basses-cours étaient bien peuplées et il n'y avait pas de petite ferme de quarante arpents qui ne comptât ordinairement six bœufs de travail, six vaches laitières, six génisses, six taureaux, deux juments poulinières, soixante à soixante-dix moutons, quatre à cinq porcs... etc. Quant à la nourriture des paysans, même des moins aisés, elle était « substantielle et abondante ». Le pain fort bon, le cidre ne manquait à personne. Le potage, au dîner et au souper, suivi d'un plat de viande ou d'œufs ou de légumes; au déjeuner et à la collation, toujours deux plats, beurre et fromage, puis, souvent, des fruits crus ou cuits. Les tables étaient couvertes de nappes : chacun des convives, muni d'une assiette, d'une fourchette et d'une cuiller, se servait « suivant son idée ». Les vêtements des plus pauvres, « propres et cossus, » ne différaient en rien de ceux des « richards » : un simple jardinier était habillé comme son patron. Tout ce monde, hommes et femmes, se réunissait aux cabarets qui « ne désemplissaient pas les jours de dimanches et fêtes », et où l'on buvait du vin

d'Anjou[1]. Et voilà quelle est la vie d'une population qui, lorsque le Roi demande à ses sujets de lui faire entendre leurs motifs de plaintes, est représentée, dans son Cahier, comme étant *pour la moitié inscrite sur l'état des pauvres, ou ne se procurant qu'avec peine les plus étroits moyens de subsistance!* Si, pourvus d'un si plantureux régime, les paysans d'autrefois se jugeaient dignes de pitié, c'est donc que la France de ce temps-là jouissait d'une prospérité dont nous ne pouvons nous faire une idée. Si, au contraire, ils se lamentaient sans raison, il nous faut considérer leurs doléances comme une mystification. Le dilemme me paraît inattaquable. Et croyez donc à l' « histoire officielle ».

Il serait inadmissible, d'ailleurs, que tant de voyageurs qui parcoururent alors la France et tinrent journal de leurs impressions se fussent unanimement trompés sur l'état de richesse du pays ou qu'ils eussent été leurrés par de simples apparences. Ce qu'ils éprouvent peut se résumer en cette phrase du docteur Rigby : « Quel pays que celui-ci ! Quel sol fertile ! Que les habitants sont industrieux ! » Ils ne sont point rares ceux qui, après avoir traversé nos provinces, sont atteints du spleen, dès qu'ils ont repassé la frontière ; ils finiront leurs jours dans la mélancolie pour avoir quitté la France après l'avoir entrevue. L'opinion de ces étrangers est particulièrement intéressante

1. *Souvenirs d'un nonagénaire.*

parce qu'elle repose implicitement sur une comparaison : chez nous, on ne comparait l'état social des paysans qu'avec un idéal inaccessible, et qui sait si la plupart de nos déceptions ne sont pas venues de cette utopie? Peut-être, en rêvant le mieux, a-t-on compromis le bien; peut-être que tout ce que les hommes ont imaginé depuis cent trente ans pour rendre la vie meilleure et plus facile, en a, au contraire, compliqué les rouages et détraqué le mécanisme, naguère si parfaitement simple. On étonnerait fort nos contemporains, — et plus encore par ce temps de *vie chère*, — en mentionnant le prix des denrées à la fin de l'ancien régime. En ce qui concerne la seule alimentation, Yves Besnard note que, en Anjou, vers 1780, le saumon, la lamproie, — poissons rares, — valent 10 sols la livre ; le poisson de mer, qui vient de Caen, est également à bon marché; pour 10 ou 15 sous on a une couple de poulets; deux canards pour 18 sous : quant au beurre, on le paie 5 à 6 sols la livre; la douzaine d'œufs se vend 3 sols. Ceci n'était point particulier à la région, car à l'autre extrémité de la France, on vivait largement à vil prix : Mme de Belbèze, en écrivant à son mari, le tient au courant des comptes de la maison : dans son hôtel de Toulouse, ayant cuisinier, fille de cuisine, valet de chambre et bonne d'enfants, on ne dépense pas plus de 4 livres par jour[1]. Encore

1. *Une famille de parlementaires toulousains*, p. 187.

à l'aurore du Consulat, le baron de Frenilly, dont le revenu ne dépasse point « 10 à 12.000 livres », possède vaste domaine à la campagne nécessitant régisseur et gardes-chasses, deux appartements à Paris, dont l'un au faubourg Saint-Honoré, sept domestiques et un coupé « fait à Londres et charmant, à cela près qu'il était passé de mode et nous donnait, avoue-t-il, l'air de personnes distinguées de Brive-la-Gaillarde ».

Comment cet âge d'or a-t-il pris fin ? Par quelles séries de complications, par l'ingérence de combien d'intermédiaires, et de statisticiens, et de fonctionnaires occupés à faciliter les transactions, à encourager l'élevage, à stimuler l'émulation des Comices agricoles, à multiplier les moyens de transport, le poulet qui valait cinq sous arrive-t-il à nous coûter quinze francs ? C'est là un de ces mystères dont les économistes détiennent, bien certainement, l'explication ; mais, pour un profane, l'énigme paraît indéchiffrable.

Outre ces avantages matériels, non méprisables, nos ancêtres en avaient sur nous un autre que nous ne leur envions pas, faute d'être en état d'apprécier et sa douceur et son importance : ils aimaient leurs rois qu'ils considéraient, avec un respect mitigé de beaucoup de familiarité, à l'égal d'un chef de famille. Après tant et de si tragiques révolutions, cette assertion paraîtra téméraire ; elle s'appuie cependant sur des constatations qu'on ne

peut infirmer : à ce point de vue comme à bien d'autres, notre histoire a été tellement maquillée par les partis successivement triomphants, qu'à l'étudier autrement que dans leurs récits intéressés, on croirait lire la chronique d'une autre nation très lointaine et très dissemblable de nous. Il est certain que, dans les dix premières années du règne de Louis XVI, époque où ce sentiment atteignit son apogée, le peuple de France se sentait uni à ses maîtres par une longue succession de luttes, de gloires, d'efforts, de traditions, d'intérêts communs ; le lien paraissait indissoluble. Certes, depuis longtemps, des théoriciens novateurs entrevoyaient et « préparaient » l'ouragan ; ceci n'est point de notre sujet ; le peuple, lui, n'entendait pas gronder au loin l'orage ; il fut le dernier à s'apercevoir que le ciel se couvrait de nuages. Il était, de 1775 à 1785, enivré de joie de voir, comme l'a dit Michelet, « un honnête jeune Roi avec sa jeune épouse s'asseoir sur le trône purifié de Louis XV ». Quels espoirs ! Quelle détente universelle ! Quel libéralisme émanant de la couronne ! « Un noble enthousiasme animait tous les esprits », écrivait Malesherbes : il semblait que le bonheur du pays était à toujours assuré. Même ceux qui avaient à se plaindre de quelque agent du pouvoir ne rendaient pas le souverain responsable de cette oppression subalterne : — « Ah ! si le Roi le savait ! » disaient les pauvres gens tracassés par le fisc. Et les femmes de

Paris appelaient Louis XVI « notre bon papa ».

Que ce sentiment contînt une part de factice, on l'accorde. On y aurait trouvé aussi, à l'analyse, l'amour-propre satisfait : le peuple se trouvait inconsciemment flatté d'obéir à des maîtres en comparaison desquels tous les monarques de l'Europe et de l'Asie n'étaient que « des rois de province ». Il s'enorgueillissait du prestige incontesté de l'auguste famille à laquelle étaient liées ses destinées. Il n'était pas peu fier que la Cour de France fût somptueuse, que le palais de Versailles fût le plus admiré du monde : les robes de bergère que portait la reine à Trianon et ses courses en fiacre dans Paris ont plus ébranlé la monarchie que ne l'avaient fait les coupables gaspillages de Louis XV.

« La splendeur est indispensable à une Cour française ; ce n'est pas la vanité des princes, c'est la vanité du peuple qui détermine cette nécessité [1]. » Sébastien Mercier a finement noté ce trait de notre caractère : « Un bourgeois de Paris dit très sérieusement à un Anglais : Qu'est-ce que votre Roi ? Il est mal logé, cela fait pitié... Voyez le nôtre... Est-ce là un château superbe ? En avez-vous un pareil à citer ? Quelle grandeur, quel éclat ! Nos princes du sang ont une Cour plus brillante que celle de votre roi d'Angleterre [2]. » Ainsi les « petites gens » tirent-ils gloire de cette magnificence : bien loin de la jalouser ou d'en critiquer la dépense, le

1. Xavier Aubryet. *Les représailles du sens commun*, 195.
2. *Tableau de Paris*, 1782, IV, 256.

peuple en use avec un contentement manifeste et s'y considère comme chez soi. — C'est Mercier, encore, observateur pénétrant, qui nous révèle cette bonhomie, pure de toute malice : « Les Parisiens prennent la galiote jusqu'à Sèvres et, de là, courent à pied à Versailles pour y voir les princes, la procession des cordons bleus, le parc, puis la ménagerie. On leur ouvre le grand appartement... Ils se pressent, à midi, dans la galerie pour contempler le Roi qui va à la messe, et la Reine, et Monsieur, et Madame, et Monsieur Comte d'Artois, et Madame Comtesse d'Artois ; puis ils se disent l'un à l'autre : *As-tu vu le Roi ? — Oui, il a ri. — C'est vrai, il a ri. — Il paraît content. — Dame ! c'est qu'il y a de quoi !* — Au grand couvert, ils remarquent que le Roi a mangé de bon appétit, que la Reine n'a bu qu'un verre d'eau... Voilà qui fournira à l'entretien pendant quinze jours, et les servantes allongeront le col pour mieux écouter ces nouvelles[1]. »

On compterait, de nos jours, en France, un nombre très considérable d'électeurs, et non des plus ignares, obstinément persuadés que, sans la Révolution, tout ce qui ne porte pas une particule passerait actuellement son temps à battre l'eau des étangs pour imposer silence aux grenouilles, afin que les nobles pussent reposer en paix. C'est ce qu'on a appelé *l'argument ad bestiam*. En temps de période électorale, il est décisif et triomphal.

1. *Tableau de Paris*, 1782, IV, 250.

Jamais plus on ne convaincra notre pays que, — contrairement à ce que lui enseigne l'école, — sur la fin des « dix-huit siècles d'oppression », — autre cliché d'un effet sûr, — paysans, nobles et bourgeois, grands seigneurs et « vilains », vivaient dans une sorte de camaraderie, et que la division entre les diverses classes de la société était infiniment moins accentuée qu'aujourd'hui. Un exemple entre cent tout aussi probants : le duc de Croy a été convié à la noce de S. A. S. le prince de Condé : noce très gaie. Certain matin, après avoir dansé toute la nuit, les mariés et leurs intimes, — treize ou quatorze personnes, — s'empilent dans une tapissière, — on disait une « gondole » alors, — quittent le Palais-Bourbon à l'aube levante, font le tour par le Pont-Neuf et vont jusqu'à la place Vendôme réveiller un ami qui habite là et qu'on veut emmener à Vanves où on a résolu de passer la journée. La nouvelle épouse, — Charlotte-Godrefride-Élisabeth de Rohan-Soubise, — reste dans la voiture, tandis que ses compagnons secouent le dormeur : il consent enfin à se laisser entraîner, et voilà toute la bande en route pour la banlieue. A Vanves, on patauge durant deux heures ; — on est en février ; — on « court la bague », on joue « au rat », et on se promène dans le village où l'on rencontre une noce de paysans se dirigeant vers l'église. Charmante aubaine ! Les deux noces n'en feront qu'une : villageois et altesses se mêlent ; on entre ensemble à la paroisse : le curé impro-

vise un petit compliment et reconduit toute cette jeunesse jusqu'à la maison des mariés où est dressée une table de quarante couverts chargée de volailles et de pâtés. « Nous en emportâmes un et fûmes nous réjouir avec les gens de la noce », relate simplement le duc de Croy, qui ne juge nullement déplacée cette escapade[1] ; notre intelligence de l'histoire est à ce point faussée que, mise au théâtre, fût-ce dans une opérette, une telle anecdote nous paraîtrait d'une extravagante invraisemblance.

A lire les vieux récits laissés par les contemporains, nous croyons comprendre, — à peu près, — que cette tendresse du peuple pour ses maîtres s'accroissait d'une confiance réciproque : on se la témoignait, de part et d'autre, en toute occasion : les souverains ne redoutaient pas de se mêler à la foule ; ils la recherchaient au contraire, certains de la trouver toujours, — miracle de l'amour ! — pleine de tact, de respect discret et de convenance. Quoi de plus révélateur sur ce point que l'aventure d'un étudiant tourangeau récemment débarqué de sa province et qui, curieux de visiter Versailles, est venu y passer une journée en compagnie d'une jeune femme, sa compatriote, dont l'allure nonchalante et la taille arrondie ne laissent aucun doute sur de prochaines espérances de maternité. Ils ont vu les appartements, la famille royale se rendant

1. *Mémoires du duc de Croy*, 138, 139.

à la chapelle, les jardins, Trianon... Vers le soir, les deux provinciaux flânent sur la terrasse du château, parmi une grande affluence composée de gens de tous les mondes : il y a même des bateleurs et des faiseurs de tours. Mais la promeneuse est excédée de fatigue : où se reposer ? Tous les bancs de marbre sont occupés. Enfin le jeune homme en avise un sur lequel deux femmes seulement sont assises : il s'élance, et va s'emparer de l'espace resté libre à côté d'elles : il en prend, sans cérémonie, possession, fait signe à sa compagne, jette un regard sur sa voisine... C'est la Reine ! Le voilà aussitôt debout, saluant, s'excusant, exposant les motifs de son intrusion : et Marie-Antoinette insiste pour qu'il aille au plus vite chercher celle à qui est destinée la place si vaillamment conquise. Au moment où la dame, fort troublée, va s'asseoir, la Reine fait signe à un heiduque qui passe, lui ordonne de courir aux appartements et d'en rapporter un coussin qu'elle dispose elle-même sur le banc disant : « Ce marbre est trop froid pour vous en ce moment, madame ; votre état exige les plus grands soins... » Et la promeneuse enfin installée, la conversation s'engage, aussi simple qu'entre campagnards qui prennent le frais devant leur porte[1].

Quelques années plus tard, le provincial revit la Reine, au théâtre, cette fois. Devenu auteur dramatique, il avait écrit un livret d'opéra-comique,

1. J.-N. Bouilly. *Mes récapitulations*, I, 191.

Pierre le Grand, dont Grétry composa la musique. Marie-Antoinette assista à l'une des représentations, et voici ce que Bouilly raconte : dès qu'elle parut dans sa loge, tous les spectateurs, debout, acclamèrent ses trois révérences ; à peine assise, elle promena ses regards sur la salle et découvrit, dans une baignoire, la fille de Grétry, Antoinette, dont elle était la marraine. Alors, quittant son gant, la Reine déposa sur le bout de ses doigts un baiser qu'elle fit voler d'un souffle vers sa filleule. Cette infraction charmante à l'étiquette, ce gentil geste de grâce et de gaminerie, déchaîna une tempête de bravos, de pleurs, qui interrompit, durant près d'un quart d'heure, l'orchestre et les chanteurs[1].

Car ce qui plaisait le plus aux bons Parisiens, c'était de surprendre ces petites manifestations affectueuses qui les mêlaient à l'intimité de leurs souverains ; la persuasion que ceux-ci les prenaient, en quelque sorte, pour confidents et témoins de leurs sentiments les flattait et les attendrissait jusqu'aux larmes. Au Bois de Boulogne, un jour, Marie-Antoinette, montée sur un cheval qu'elle menait « supérieurement », rencontra le Roi qui, ayant renvoyé sa garde, se promenait suivi d'un important groupe de badauds. La Reine sauta à bas de sa monture : Louis XVI courut à elle et l'embrassa sur le front. La foule applaudit, très émue déjà. Alors le Roi appliqua un gros baiser sur cha-

1. Bouilly, *Mes récapitulations*, I, 285.

cune des joues roses de sa femme, et le peuple, autour d'eux, cria d'enthousiasme, pleura de bonheur ; « tout le bois retentit d'acclamations ». On juge d'après cela quelle importance prenaient pour ce bon peuple, si sensible, les « événements de famille », tels que la naissance d'un dauphin. Notre époque ne peut imaginer quelle était l'angoisse dans la France entière, dès les prémices de la nouvelle : lorsqu'elle était connue enfin, « toutes les têtes tournaient » de folie ; l'allégresse se manifestait en transports aussi sincères que bruyants, dans les cafés, dans les spectacles, dans les faubourgs populeux, chez les plus pauvres. On s'abordait dans la rue entre inconnus, on se jetait dans les bras du premier venu ; ceux qui étaient admis au bonheur de contempler l'enfant royal tremblaient d'émotion et sanglotaient de joie. En 1781, le duc de Croy consigne dans son Journal : « On me conduisit chez le Dauphin qui me fit de jolies mines ; les larmes m'en vinrent aux yeux ; l'ancienne gouvernante que j'avais vue, celle du grand-père, m'en sauta au col. La scène fut fort touchante. » Telle était la note. Et il n'y avait pas seulement des ducs à la faire entendre. Tout Paris défila à Versailles ; les corps de métiers vinrent tous rendre hommage au nouveau-né ; le cortège fut d'une ingéniosité touchante : les ramoneurs « aussi bien vêtus que ceux qui paraissent sur le théâtre », traînaient une cheminée en haut de laquelle était juché un de leurs plus petits compa-

gnons ; les porteurs de chaises en avaient une très dorée où se voyait une plantureuse nourrice et un gros poupon ; les serruriers, frappant sur une enclume, forgeaient une couronne ; les cordonniers achevaient une petite paire de bottes pour le dauphin au berceau ; les tailleurs mettaient la dernière main à un minuscule uniforme aux couleurs de son régiment. Les fossoyeurs eux-mêmes... Mais on s'aperçut à temps de leur présence et on les dirigea vers les communs du palais, tandis que les autres corporations défilaient sur la terrasse. Les dames de la Halle, elles, vêtues de robe de soie noire et, pour le plus grand nombre, parées de diamants, furent reçues selon le cérémonial accordé à leur classe ; elles dînèrent dans les appartements royaux ; on les introduisit dans la chambre de la Reine, où se trouvait Louis XVI, à qui l'une d'elles chanta des couplets :

Ne craignez pas, cher papa,
D'voir augmenter votre famille,
Le bon Dieu z'y pourvoira.
Fait's-en tant qu'Versailles en fourmille !... etc. [1].

C'était sans façon ; mais, encore une fois, ça se passait en famille !... Ces choses, dites de bon cœur et acceptées de même, n'étonnaient alors personne et réjouissaient nos bons aïeux ; quant à l'impression qu'elles suscitaient chez les étrangers, elle fut résumée par un mot de l'empereur Joseph II qui,

1. *Mémoires de Mme Campan*, 1823, I, 272.

se trouvant, un soir, à l'Opéra, avec Marie-Antoinette, fut si frappé de l'enthousiaste et affectueux accueil fait par le public à la souveraine, qu'il s'écria : « *Quelle charmante nation!* » Sur quoi, le Comte d'Artois lui sauta au cou en disant : « Voyez comme nous aimons nos maîtres ! » Tout ce qui était à portée, écrit un témoin, « fondit en larmes de joie »[1].

*
* *

A pousser davantage le tableau, on risquerait de faire rire : ce peuple et ces souverains qui pleurent, dès qu'ils se rencontrent, tant ils s'aiment, paraîtront exagérément sensibles ; mais, à coup sûr, cette sentimentalité comptait pour beaucoup dans l'irrésistible charme de l'autrefois et l'on ne pouvait s'abstenir de lui donner une place dans un essai d'exégèse du mot de Talleyrand évoquant avec mélancolie l'attrait aboli du temps de sa jeunesse. La société dont il déplorait la disparition était, nous avons tenté de le montrer, simple, polie, accueillante, cordiale, confiante, gaie et affectueuse ; et voilà bien des agréments qui justifieraient, en effet, beaucoup de regrets, s'ils étaient perdus pour toujours. Mais il n'en est rien : la France les possède encore, ces vertus de nos pères, et on ne les lui prendra pas plus qu'on ne peut lui ravir son sol merveilleux, son climat enchanteur,

1. *Mémoires du duc de Croy,* 361.

son admirable situation géographique, tous les éléments de prospérité et de grandeur qu'elle a reçus du ciel. Seulement, comme nous n'aimons pas à passer pour naïfs et que nous nous sommes, à la longue, avisés que nous étions souvent les victimes de notre bonhomie constitutionnelle, nous avions mis un masque sur nos qualités héréditaires : un masque de scepticisme, de méfiance, d'ironie, d'indifférence et d'égoïsme. On saura plus tard quelle part eut à cette néfaste métamorphose l'instinctive mise en garde contre la pénétration des intrus d'outre-Rhin, qui s'installaient partout à nos côtés, voire à nos places, et ramenaient peu à peu le ton de notre insouciante délicatesse au diapason de leur audacieuse grossièreté.

C'est de cet insensible bouleversement qu'est né le snobisme, un travers si peu de chez nous qu'il a fallu, pour le désigner, enrichir notre langue d'un terme étranger, lequel exprime, au dire d'un philosophe, « la béatitude éprouvée par certaines gens en se sentant transplantés de leur milieu naturel dans un milieu plus en évidence ». C'étaient là amusements mesquins d'avant-guerre : nous avons mieux à faire, désormais ; et puisque nous devons, d'un même cœur, travailler à rendre au plus vite à notre pays son antique auréole de grâce et de séduction, et contribuer à acquitter le montant de la victoire, nous n'avons qu'à méditer ce mot du sage Franklin : « Les impôts que lève l'État sont toujours supportables ; mais les taxes

de la mode et de la vanité sont exorbitantes » ; sur quoi nous redeviendrons nous-mêmes et connaîtrons, à notre tour, « la douceur de vivre ». Qu'on ne cherche point, surtout, dans cette rêverie d'un oisif, vaine et inutile comme toutes les rêveries, — à peine excusable en ce temps d'action, — la moindre velléité de dénigrer la France moderne : se plaire, aux heures de loisir, à la fréquentation de celle de jadis n'exclut pas l'admiration qui est due à celle d'aujourd'hui. Et comment pourrait-on ne pas vénérer et chérir une mère dont les enfants étonnent le monde par leur abnégation filiale, leur sublime endurance, leur héroïsme, et qui, depuis quatre ans, tracent, chaque jour, de leur sang, les pages d'une épopée qui fera l'émerveillement de l'histoire ?

III

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS

Sollicité à la flânerie, j'ouvre un vieux livre, de ceux qu'on ne consulte guère, mais que l'on garde pourtant par l'habitude invétérée de voir leur dos terni toujours à la même place de la bibliothèque. Le volume date de 1816, l'époque où les titres longs et consciencieux étaient en faveur ; celui-ci est un modèle de scrupule et de prolixité : il est ainsi libellé : *Biographie moderne ou galerie historique, civile, militaire, politique, littéraire et judiciaire, contenant les portraits politiques des Français de l'un et l'autre sexe, morts ou vivants, qui se sont rendus plus ou moins célèbres, depuis le commencement de la Révolution jusqu'à nos jours, par leurs talents, leurs emplois, leurs malheurs, leur courage, leurs vertus ou leurs crimes.* L'appât est alléchant ; par malheur, soit que les auteurs de ce dictionnaire biographique fussent sincèrement d'ardents royalistes, soit que l'éditeur, avisé et pratique, eût exigé d'eux, par crainte de la censure et dans l'intérêt de la vente, qu'ils ne lésinassent

point sur la quantité de l'encens dont on savait l'odeur particulièrement agréable au gouvernement d'alors, leurs appréciations sont empreintes d'une partialité aussi exagérée que divertissante.

Rien, d'ailleurs, ne dispose mieux l'esprit à une tolérante philosophie que de feuilleter un répertoire du genre de celui-ci ; c'est, à proprement parler, une promenade dans un cimetière : on rencontre tant de noms de pauvres gens pour jamais oubliés et qui pourtant s'étaient évertués à faire dans le fracas du grand drame un peu de bruit ! Ils ont pu se croire, un court instant, assurés de la renommée ; peut-être ont-ils conçu l'illusion de la gloire. Si l'on excepte quelques-uns que la postérité connaît et dont elle s'occupe, soit pour les exalter, soit pour les maudire, que d'efforts ignorés, que d'émotions en pure perte, que d'habiletés déçues, quel tumulte vain d'ambitions, d'intrigues, de combinaisons et d'embarras !

Ce qui frappe plus encore à parcourir cette nomenclature des ouvriers d'une grande heure, c'est l'adaptation aux rôles les plus divers de cette génération issue, entre 1755 et 1770, de tous les milieux sociaux de France ; à mesure que les pages tournent, l'étonnement s'accroît : il semble qu'un malicieux hasard ait mêlé toutes les conditions et toutes les compétences, comme un joueur de loto mêle dans un sac, en les secouant, les boules numérotées dont quelques-unes sont destinées à l'avantage de marquer les quines. L'un, petit robin

de province, résigné à son médiocre cabinet d'avocat, deviendra le plus redouté des dictateurs et son nom sera répété jusqu'aux extrémités du monde ; ce hobereau oisif, qui n'a jamais pensé qu'à la chasse et aux filles, commandera des armées et traitera d'égal à égal avec les puissances ; un autre, né noble et riche, finira cuisinier dans un office de Londres ; celui-ci, fils de paysan deviendra le souverain d'un grand pays : celui-là, simple moine, sera duc et millionnaire ; voici des ouvriers nommés généraux, des employés promus législateurs, des bourgeois salués Altesses, de simples commis érigés ambassadeurs, des cultivateurs bombardés préfets et des clercs de procureurs parés du titre de prince. Ce qui n'est pas le moins surprenant, c'est que tous, princes, préfets, ambassadeurs, altesses, législateurs, généraux, ducs, rois, cuisiniers, chefs de partisans ou dictateurs, dans l'emploi inattendu dont la loterie des circonstances les gratifiait, se sont manifestés habiles, témoignant d'aptitudes, souvent de talents notoires, parfois de génie ; et ils devaient, dans leur nouvelle incarnation, affronter les plus grandes difficultés que jamais hommes aient eu à résoudre ; ils avaient, en quelque sorte, à fonder un monde, et ils y ont réussi en un tournemain, sans qu'aucun d'eux ait pu prévoir le sort qui les guettait tous, sans qu'aucun s'y fût préparé.

Faut-il croire que le peuple de notre France est si opulemment doué qu'il suffit de s'en remettre au

hasard pour rencontrer parmi ses enfants de toutes les classes des administrateurs parfaits ou des stratèges émérites ? Ou bien doit-on penser que l'instruction reçue, en ce temps-là, dès le collège, par ces futurs rénovateurs de la société, avait été si solide et si étendue qu'ils se trouvaient aptes à tous les rôles et possédaient d'avance un savoir et des lumières qui leur rendirent aisée la tâche imprévue ? Cette question, quoique d'intérêt rétrospectif, n'est cependant pas sans un semblant d'actualité : ceux qui, avec une vaillance si obstinée, combattent depuis plus de quatre ans pour notre indépendance, seront en droit d'exiger, au retour, après la victoire, une existence améliorée ; ils la réclameront et n'admettront pas qu'on la leur marchande. C'est, une fois de plus, un état social à renouveler, et certains esprits moroses, réfractaires à l'illusion, proclament déjà que la chose n'ira point sans traverses et qu'on pénètre dans l'inextricable. Gens de peu de foi en la féconde ingéniosité de la France, sortie déjà de bien d'autres labyrinthes. Mais sommes-nous suffisamment préparés à un pareil labeur ? Notre génération qui devra le mener à bien a-t-elle, comme celle de 1789, les connaissances indispensables à l'accomplissement d'un si lourd devoir ? Qu'avaient appris nos pères de plus que nous, et d'où tiraient-ils tant d'assurance, de « dispositions » et d'autorité ? La plus sûre façon de nous en informer est de les interroger eux-mêmes et de glaner dans l'histoire de

leur vie les souvenirs de « leurs années d'apprentissage ».

*
* *

Qu'enseignait-on aux enfants et aux jeunes gens à l'époque de l'ancien régime, alors que la sage prévoyance de nos pères, fondée sur une lointaine tradition, appréhendait autant le pédantisme que l'ignorance ? On leur enseignait « à vivre », programme d'études qui paraît bien superficiel en comparaison de celui dont sont écrasés nos écoliers d'aujourd'hui. Les pédagogues de ce temps-là, fidèles au précepte d'Aristote professant que « la préoccupation exclusive des idées d'utilité ne convient ni aux âmes nobles, ni aux hommes libres », étaient en outre persuadés que, pour conserver intactes les qualités de naturel, d'aisance et de grâce qui faisaient la supériorité de notre nation, il ne faut point mettre à la gène l'esprit des jeunes Français et que « tout ce qui le guinde lui nuit ». Mercier même prétendait que « la direction, en ce genre, abâtardit beaucoup plus qu'elle n'élève »[1] ; et, comme l'étude des lettres anciennes passait pour être « une source d'enthousiasme », on se félicitait lorsqu'un adolescent, ses classes terminées, connaissait parfaitement Homère, Virgile, Tacite, Horace, Tite-Live et Cicéron, et savait versifier

1. Mercier, *Le nouveau Paris*, VI, 31.

facilement en latin ; tout le reste passait pour superflu. Si l'on ajoute que la « méthode attrayante » déjà préconisée par Platon, par saint Jérôme, par Érasme, par Montaigne et par Fénelon, avait été mise en honneur et en pratique par Mme de Maintenon, grande éducatrice, qui s'ingéniait « à réjouir l'éducation de ses élèves »[1], ainsi que par les Pères Jésuites, réputés maîtres en ces matières et dont la maxime était « qu'il faut faire du travail un amusement et de l'obéissance un plaisir »[2], on reconnaîtra que le chemin par où l'on conduisait alors les écoliers était facile et riant d'aspect : chacun y pouvait s'attarder ou presser le pas pour cueillir la fleur qui lui plaisait et choisir le détour qui semblait être le plus conforme à ses goûts et à ses forces. Une si agréable et libre promenade développait les personnalités, autant que les compriment et les étouffent l'entassement et la poussée en masse sur le rail des redoutables programmes uniformément imposés à nos enfants.

Dans les vingt années qui précédèrent la Révolution, époque à laquelle il faut se fixer pour connaître ce qu'était la France telle que l'avaient faite dix siècles de tradition prudemment respectée, nul système : les parents élèvent leurs fils et leurs filles comme il leur convient ; dans la noblesse et dans la bourgeoisie, on a le choix entre le collège,

1. *Lettres et entretiens*, I, 34.

2. Quicherat, *Histoire du Collège Sainte-Barbe*, II, 60.

le préceptorat et les pensions particulières. Celles-ci sont nombreuses à Paris : j'en compte, en 1787, plus de vingt, presque toutes situées dans les faubourgs, « dont l'air est très salubre », affirment la plupart des prospectus : les prix varient de 500 à 1 200 livres par an, suivant l'élégance et la tenue de la maison. Rue de Seine-Saint-Victor, cours d'éducation de M. Verdier, dont les pensionnaires sont logés, à leur convenance, en commun ou en chambres ; point de contrainte : « il y a un uniforme pour ceux qui veulent *le suivre* », insinue l'annonce. A Passy, pension du sieur Husson, à qui « l'on doit gré de l'attention qu'il a prise à ne point surcharger les jeunes gens par trop d'application ». La plus aristocratique de ces maisons paraît être celle ouverte « pour la jeune noblesse, rue de Berri, par les sieurs Loiseau et Lemoine, et qui ne reçoit pas plus de trente élèves : ceux-ci sont assujettis à un uniforme dont la splendeur doit ravir leur jeune coquetterie : « habit écarlate, veste chamois et culotte de même couleur »[1]. Dans toutes ces pensions, la règle, s'il en est une, se dissimule le plus possible ; toute indépendance est laissée aux jeunes gens ; ils vont, à leur fantaisie, dîner en ville ou reçoivent qui leur convient : beaucoup ont avec eux leur précepteur, qui est censé veiller à leur conduite dont se désintéresse complètement le chef de l'institution.

1. Thierry, *Guide de l'amateur et de l'étranger*, 1787, I, 8, 54, et II, 155.

Ah! ces précepteurs! Ils abondent : toute famille aisée s'en attache un pour le moins, pauvre hère dont l'unique souci sera de satisfaire, afin de ne point perdre sa place, à tous les caprices du pupille qui lui est confié; les parents ne l'ignorent pas et ferment les yeux. Ceux de ces Mentors dont quelques mémoriaux nous ont conservé la silhouette, semblent échappés des chapitres de *Gil Blas*. Celui qu'on adjoint à Dufort de Cheverny sortant du collège, s'appelle Porlier; c'est un ancien enfant de chœur, élevé dans la maîtrise d'une cathédrale, bon musicien par conséquent, homme d'esprit et d'agréable société; au physique, grand, haut en couleurs, le nez retroussé, fort grêlé de petite vérole, d'abord assez rébarbatif. Dès la première rencontre, il est bien convenu, entre l'élève et son professeur, que celui-ci ne parlera jamais à celui-là d'études, ni de travail, ni de rien qui puisse gêner ses caprices. Moyennant quoi, on mène très bon ménage : le jeune homme s'amuse et « le gouverneur » en fait autant de son côté. Au reste, comme Dufort, très familiarisé avec le latin et « nul » en toute autre matière, éprouve, — chose à noter, — un grand désir de s'instruire, il prend au hasard des maîtres de tout : un maître de danse, un maître de violon, un maître « à écrire », un maître de guitare, un maître de vielle... [1] Tel est l'usage d'alors; « les

1. *Mémoires de Dufort de Cheverny*, I, 15.

maîtres », comme les précepteurs, pullulent : « Il y en a de toute espèce : pour l'hébreu, pour l'anglais, pour la théologie, pour l'écriture, pour la musique, pour le bon ton, pour tous les jeux possibles. Ils courent le matin, battant tous les quartiers. C'est un spectacle assez plaisant de voir, dans la même antichambre, un maître d'échecs et de tric-trac et un maître d'histoire attendre vis-à-vis l'un de l'autre le réveil de M. le marquis; le musicien qui doit leur succéder fait crier le violon qu'il accorde sur le perron de l'escalier[1]. » De ce pêle-même ahurissant, Dufort recueillera des fruits inattendus : tact, esprit, délicatesse, courage civique, culte fervent des lettres et de l'étude; il s'acquittera, en diplomate avisé, des difficiles fonctions d'introducteur des ambassadeurs et écrira des *Mémoires* qui comptent parmi les plus charmantes autobiographies que nous ont laissées les lettrés du XVIIIe siècle.

Un autre mémorialiste qui doit à la publication posthume de ses Souvenirs le renom de conteur émérite et de spirituel écrivain, le général baron Thiébault, lui, reçut tout de la nature, car, jusqu'à dix-huit ans, il n'apprit rien : son père, éducateur éminent et expérimenté, ne le mit dans aucun collège, ne lui donna aucun maître; sa jeunesse n'eut pas d'autre directeur « qu'un petit drôle de vingt ans qui, à vingt sols par jour, venait trois

1. *Tableau de Paris*, 1785, II, 122.

fois la semaine, durant six mois », sous prétexte de donner à l'enfant des leçons de latin, lui parler « de sornettes et de polissonneries ». Son instruction ainsi terminée, Thiébault savait quelques vers de Racine, jouait parfaitement du violon qu'il avait appris seul, et sifflait à miracle, au point d'illusionner les rossignols eux-mêmes, qui, le prenant pour un confrère, répondaient à ses modulations. Comment ce jeune homme si bien doué réussit-il à obtenir « avec distinction » le diplôme de bachelier en droit? C'est une énigme dont il garde la clef, notant cependant que son père, justement inquiet du résultat de cette bravade, avait envoyé, la veille de l'épreuve, aux examinateurs, « une caisse de cinquante livres de bougies », afin d'assurer à son téméraire rejeton l'indulgence de la Faculté. Il faut dire, à l'honneur des examinateurs de ce temps là, qu'ils renvoyèrent le cadeau, non point froissés du procédé, mais déclarant qu'ils avaient été émerveillés des connaissances du candidat et que celui-ci ne devait rien qu'à son savoir[1].

M. Thiriot est le précepteur de Frenilly; c'est un honnête et pauvre professeur, « un don Quichotte en perruque à marteaux, habit, veste et culotte noirs, l'idéal du cuistre, du pédant; d'ailleurs le meilleur homme du monde, mais le tyran du barbarisme et le fléau du solécisme ». Là aussi,

1. *Mémoires du général baron Thiébault.*

pourtant, on pratiquait la « méthode attrayante » : à la maison de campagne de Saint-Ouen, où l'on passait la belle saison, on s'assemblait, filles et garçons, chez le père de Frenilly ; il y avait, outre les enfants de la maison, les cousines Adèle et Félicité de Chazet, et Mlle Necker dont la mère habitait une propriété voisine. On déjeunait gaiement, on faisait une partie de cerf-volant dans le jardin; puis les parents dictaient le thème d'une composition que chaque élève rédigeait isolément : le devoir terminé, les concurrents jouaient aux barres ou couraient sur les pelouses; l'aréopage se constituait et examinait les copies; le prix était une couronne de roses et l'accessit un bouquet. « De mon enfance je ne me rappelle que jeux et plaisirs », écrira plus tard le trop heureux Frenilly. De fait, on n'imagine point apprentissage plus orné. Après Thiriot vient Guiraudet : tête en parallélipipède, teint olive, mains taillées en épaules de mouton et emmanchées de doigts d'un tel diamètre que le malheureux qui patauge tout le jour sur le piano, ne parvient jamais à toucher moins de deux notes à la fois; honteux, du reste, d'être précepteur, persuadé que cet emploi est une dérogation humiliante, il se refuse opiniâtrement à s'occuper de tout ce qui concerne l'instruction ou l'éducation de son élève. Durant six ans, celui-ci n'apprend rien de ce maître original. Ensemble ils sont assidus aux théâtres, ou « perdent leur temps très volontiers », visitant les monuments de Paris,

les manufactures, les galeries de tableaux; ou bien ils vont, deux ou trois fois la semaine, flâner chez les beaux esprits qui tiennent cercle et reçoivent tout venant : c'est ainsi que l'adolescent peut voir chez eux Condorcet, l'abbé Maury, d'Alembert, Marmontel et l'abbé Delille. Car c'est un fait à remarquer qu'à ce futur « ultrà », royaliste forcené, champion fanatique du trône et de l'autel, — au point que Louis XVIII lui-même, grand amateur de calembours et d'à peu près, le surnommera *Monsieur de Frénésie*, — on s'est ingénié, alors qu'il était enfant, à inspirer la vénération des incrédules et à imposer les leçons des philosophes. Quand il avait neuf ans, sa mère a voulu qu'il s'entretînt avec Voltaire, en séjour d'apothéose final à l'hôtel de Villette, rue de Beaune. On n'entrait point facilement chez le patriarche; mais Mme de Frenilly comptait sur la grâce de son fils pour forcer la porte close de l'idole. Durant huit jours, elle lui bourre la tête de plusieurs centaines de vers extraits de *Mérope*, de *Zaïre* ou de *la Pucelle*, de façon qu'il soit en état de répondre par une citation flatteuse à toutes les questions prévues du grand homme. On lui met un habit vert pomme doublé de satin rose, des bas de soie, une épée au côté et on le dépose au Pont-Royal en lui indiquant la maison où il doit pénétrer par surprise. Il entre dans la cour, s'enfile dans un petit escalier, ouvre une porte et se trouve face à face avec un grand squelette enseveli dans un large fauteuil,

et dont le crâne est couvert d'un bonnet de fourrure. « Oh! le joli enfant, dit une voix caverneuse, — celle du squelette. Comment vous appelle-t-on? — Monsieur, je m'appelle Frenilly, » répond le jeune visiteur à la mémoire duquel toutes les citations si laborieusement entonnées échappent instantanément. — « Et qui est votre père? » — Pas un vers pour répondre à cette question. — « Monsieur, il est receveur général. » Sur quoi il salue, sort à reculons, non sans jeter un regard de regret sur un énorme gâteau de Savoie dont il n'ose demander une tranche... Et le lendemain, le *Journal de Paris* imprimait que, — prodige de l'esprit nouveau! — un enfant presque en bas âge s'était échappé de ses langes pour aller rendre hommage à Voltaire[1].

Arrivé à l'âge mûr, devenu député et pair de France, Frenilly traitera ce même Voltaire « d'homme fatal qui ne mérite que mépris et aversion » et considérera comme des fous ou des criminels tous ces philosophes dont on a pris soin de lui inculquer l'admiration. Les jeunes Français, soumis à un vieil atavisme de fronde et d'insubordination, — si bien qu'on les a comparés aux chevaux de Marly, « toujours tenus en bride et toujours cabrés, » — sont-ils donc à ce point férus de contradiction et épris de contrastes, si mobiles dans leurs goûts et si indociles par tempérament qu'ils prennent instinctivement le contre-pied de tout ce

1. *Souvenirs du baron de Frenilly*, publiés par M. Arthur Chuquet, 16, 17, 18, et, pour ce qui précède, *passim*.

qu'ils soupçonnent qu'on leur a enseigné par force et n'acceptent-ils seulement comme assimilables les connaissances acquises de leur plein gré ? On trouverait là l'explication de certains à-coups de notre histoire : la génération née sans baptême, au temps de la Raison et de l'Être suprême, suivra dévotement les processions de 1816, se bousculera aux sermons de l'abbé Legris-Duval, et élèvera sur tout le territoire des « croix de missions »; — celle qu'astreint à la piété le gouvernement de la Restauration fournira les insurgés de 1830 qui pilleront Saint-Germain l'Auxerrois et l'archevêché de Paris; — toute liberté d'enseignement est laissée, durant les vingt ans du second Empire, aux congrégations religieuses, et voici ceux qu'elles ont instruits, parvenus au pouvoir, expulsant de leurs chairs leurs anciens maîtres et préconisant « l'école sans Dieu », — d'où sort à son tour une nouvelle levée de jeunes gens qu'on assure être enclins au césarisme et dont on peut constater la sympathique tolérance et le goût inespéré pour les pieuses traditions de nos pères. De tels revirements justifient le jugement de Tocqueville écrivant que notre nation : « jamais si libre qu'il faille désespérer de l'asservir, ni si asservie qu'elle ne puisse encore briser le joug..., finit par devenir un spectacle inattendu à elle-même et demeure souvent aussi surprise que les étrangers à la vue de ce qu'elle vient de faire [1] ».

1. Alexis de Tocqueville, *L'Ancien Régime et la Révolution*. Livre III, chap. VIII.

Sans quitter l'anecdote et en revenant bien vite aux éducateurs de l'ancien temps, on rencontrerait des exemples assez frappants de cette inconstance mutine. Comme il convient de se borner, on ne donnera place ici qu'à cette constatation, recueillie par Cheverny, pensionnaire au collège Louis-le-Grand : en cet établissement fameux, les élèves pratiquaient avec passion tous les jeux de hasard : pas une récréation qui ne se passât au tric-trac, au quadrille ou au quinze : cette fureur, peut-être fomentée discrètement par des maîtres bien avisés, était « entrée dans l'éducation ». Or, ce même Cheverny a remarqué au cours de sa vie que, de tous ceux de ses camarades qui avaient, en leur temps d'écolier, avec un fol emportement, tenté de pénétrer les caprices de la dame de pique ou les mystères du cornet, aucun ne fut atteint plus tard de la passion du jeu : seuls, M. de Genlis et M. de Sillery, qui s'étaient toujours refusés à toucher une carte ou à jeter un dé, devinrent les plus gros joueurs de Paris et laissèrent leur fortune sur le tapis des tripots [1].

La vie de collège de ce temps-là était, en effet, rendue aussi agréable et aussi douce que possible par des régents dont la principale préoccupation était de ne violenter en rien et de ne pas surmener les jeunes intelligences dont ils assumaient la direction, imbus de ce principe, formulé par Jou-

1. Dufort de Cheverny, *Mémoires cités*.

bert, qu' « il faut laisser à chacun, en se contentant de les perfectionner, sa mesure d'esprit, son caractère et son tempérament ». Il est, d'ailleurs, assez difficile de pénétrer rétrospectivement dans l'intimité d'un grand établissement d'éducation d'autrefois : les renseignements à ce sujet paraissent être assez rares, et, par surcroît, on a tant et si obstinément déformé, en ceci comme sur bien d'autres points, la réalité, que, lorsque nous l'apercevons dans les récits des contemporains, nous la trouvons tellement différente de ce dont on nous endoctrine, que nous avons peine à l'accepter. Ce qui surprendrait le plus, sinon les orateurs de réunions électorales qui, je l'espère pour eux, le savent, quoiqu'ils le taisent avec opiniâtreté, du moins leurs auditeurs convaincus que l'ancien régime, méfiant et tyrannique, obligeait les Français d'avant l'aube révolutionnaire à pourrir dans la plus sordide ignorance, c'est que non seulement l'enseignement primaire était, depuis Louis XIV, *obligatoire*, mais que, dès l'époque de la Régence, l'enseignement secondaire, si coûteux aujourd'hui et réservé seulement aux enfants des favorisés de la fortune, était donné *gratuitement* par l'Université [1]. De là une première dissemblance

1. *Lettres patentes pour l'instruction gratuite en l'Université de Paris*, 4 avril 1719. — « ... Ordonnons qu'à compter du 1er avril présente année, l'instruction de la jeunesse sera faite gratuitement dans les collèges de plein exercice de notre fille aînée ladite Université de Paris, sans que, sous quelque prétexte que ce soit, les régents desdits collèges puissent exiger aucuns honoraires de

par quoi les collèges de jadis différaient grandement de nos lycées actuels. Ce qu'on payait, dans les collèges, ce n'étaient point la science ni les maîtres, accessibles à tous les sujets du royaume, à quelque rang social qu'ils appartinssent, mais « la pension », dont le prix variait, comme en toute hôtellerie, suivant le train et les exigences du pensionnaire. Car on tolérait les exigences : les riches avaient leur chambre, ou même un appartement composé de plusieurs pièces ; le précepteur choisi par la famille ne quittait pas l'enfant à son entrée au collège et s'y installait avec lui. Le 8 août 1786, quittance est donnée par M. Duval, proviseur et supérieur du collège d'Harcourt, pour « un quartier et demi, — quatre mois et quinze jours sans doute, — de la pension du jeune Montbreton, — plus tard Norvins, — et de « Monsieur son instituteur » ; la somme reçue est de 444 livres, ce qui n'est pas cher pour le logement, la nourriture et l'entretien de deux personnes durant la moitié de l'année scolaire [1]. A Louis-le-Grand, vers la même époque, la pension d'un élève est de 550 livres par an, « plus 48 livres une fois payées en entrant [2] » ;

leurs écoliers... » (Jourdan, Decrusy et Isambert, *Recueil général des anciennes lois françaises*, tome XXI, p. 173). Les collèges « de « plein exercice », c'est-à-dire disposant de professeurs attitrés et n'étant point dans l'obligation d'envoyer leurs pensionnaires suivre les cours d'autres établissements, étaient à cette époque ceux d'Harcourt, du Cardinal-Lemoine, de Navarre, de Montaigu, du Plessis, de Lisieux, de La Marche, des Grassins et de Beauvais.

1. Norvins, *Mémorial*, I, 10, note.

2. Thierry, *Guide de l'amateur et de l'étranger*, 1787, II, 323.

mais le chiffre s'augmente, bien entendu, si le pensionnaire débarque, comme le cas est fréquent, avec son précepteur et un ou plusieurs domestiques. Harcourt recrute la plupart de ses élèves dans la haute bourgeoisie et dans la noblesse de robe; la noblesse d'épée et de cour envoie de préférence ses enfants à Louis-le-Grand, où certains mènent une existence quasi fastueuse. Mais l'une et l'autre des institutions comptent également des externes, ou des pensionnaires appartenant aux familles du « Tiers » ou du commerce; elles ont surtout leurs boursiers, et ceux-ci sont en si grand nombre qu'ils donnent le ton et font la loi à leurs camarades plus fortunés.

Le boursier, lui, ne paye pas pension : il est entièrement défrayé, et l'établissement qui l'héberge est désintéressé de ses débours par la rente attribuée au titulaire. Ces rentes sont, pour l'ordinaire, de fondation fort ancienne; celle, par exemple, dont bénéficie, à Louis-le-Grand, le jeune Maximilien de Robespierre, date de l'an 1308; elle est à la nomination de l'abbé de Saint-Vaast. Quand Robespierre entre, en cinquième, au grand collège parisien pour le début de l'année scolaire 1769-1770, il a onze ans. Il se rencontre là avec Camille Desmoulins, boursier du chapitre de Laon, et avec Tondu, futur ministre de la Guerre pendant la Révolution, boursier du chapitre de Noyon. Les deux demoiselles de Robespierre, Charlotte et Henriette, tandis que leur frère aîné est instruit

aux frais de la grande abbaye artésienne, sont également boursières dans un pensionnat religieux; et quand Maximilien quittera Paris après douze ans de séjour, sa pension d'étudiant sera transmise à son frère Augustin [1]. A Louis-le-Grand, le nombre des bourses est de six cents [2], de quoi le collège tire une rente de 450.000 livres; et l'on n'imagine point, quelque vastes que fussent les bâtiments dont avaient été dépossédés les Pères Jésuites, comment la maison pouvait abriter tant de pensionnaires gratuits en même temps qu'un si grand nombre de payants : il semble bien que les premiers avaient la préférence; les riches le cédaient aux pauvres et n'occupaient que les places laissées par ceux-ci disponibles.

Car les boursiers sont les rois du collège : ils sont en possession d'un titre qui oblige l'établissement à les loger, à les nourrir, à les instruire, à les fournir de tout ce qui leur est nécessaire. Outre qu'ils forment la majorité des pensionnaires, l'autorité du principal est sur eux à peu près nulle : il ne peut expulser un boursier sans lui faire un procès devant un conseil composé de hauts dignitaires de l'Université, procès soumis par voie d'appel au Parlement de Paris [3] ! L'excédent des revenus du collège est employé en récompenses pour les boursiers : ils demeurent dans l'établissement

1. J.-A. Paris, *La Jeunesse de Robespierre*, p. 20 et suiv.
2. *Idem.*
3. J.-A. Paris, *même ouvrage*, p. 26.

et continuent à être entretenus par lui, leurs études terminées, tout le temps qu'ils suivent les cours des facultés de théologie, de médecine ou de droit, et quand ils regagnent enfin leur province ou se fixent à Paris, ils reçoivent encore, sur la caisse du pensionnat, une gratification qui les aidera dans leur première installation[1]. On n'aperçoit rien, dans notre société si parfaitement administrée, d'équivalent à ces charités plusieurs fois séculaires, se transmettant de générations en générations au profit d'étudiants méritants et pauvres auxquels elles ouvrent toutes grandes les portes de l'avenir, ainsi relié au passé par des sentiments de gratitude et de vénération.

Quelle peut être l'existence entre ces écoliers déshérités de la fortune et ces brillants gentilshommes qui mènent sous le même toit un train de cour? L'inégalité des conditions ne va-t-elle point susciter des jalousies? Ne verra-t-on point morgue d'un côté, envie de l'autre? Non point : « La camaraderie couvre tout. L'ordre social est alors si solidement, si naturellement établi par une longue tradition que jamais grandeur plus voisine, plus provocante, ne fut mieux supportée. » Les Montmorency, les Rohan, les Tavannes, les Duras, sont assis sur les mêmes bancs, à la chapelle, à l'étude et en classe, que les fils des artisans fournisseurs

1. La gratification de Robespierre, en date du 19 juillet 1781, fut de 600 livres. J.-A. Paris, *ouv. cit.*, p. 28.

de leurs maisons. En ce temps lointain, toute profession a son costume et tout enfant adopte l'habillement de son père ; donc, différence totale de la toilette parmi les condisciples ; les uns sont vêtus de gros drap ou de futaine ; ils portent des bas de laine ou de fil, suivant la saison ; leurs manchettes sont de simple mousseline et leurs jabots sans broderie ; les autres ont des justaucorps de satin pailleté, à larges basques, ou de brocart à fleurs, dentelles précieuses aux poignets et au col, la jambe moulée dans un étui de soie, et des escarpins à talons blancs. En certaines circonstances seulement, les apparences s'égalisent sous « la robe du collège », espèce de tunique sans manches qui se passe par-dessus l'habit. En dépit de cette diversité qui paraît choquante à notre sotte susceptibilité égalitaire, point de rancunes accumulées d'une part, nul dédain de l'autre : ni roturiers, ni nobles, ni pauvres, ni riches, ne sont gênés de la promiscuité quotidienne. Ceux-là même qui, plus tard, pour l'abattre, secoueront avec le plus d'acharnement le vieux monde, n'élèveront pas une critique contre ce pêle-mêle dont, modestes boursiers, ils n'ont pas été humiliés. Ni le fiel accumulé de Robespierre, ni la verve débridée de Camille n'auront un mot d'amertume pour les souvenirs du collège qui n'ont laissé en leur esprit qu'attendrissement et reconnaissance.

En classe, si quelque accroc est fait à cette égalité de convention, c'est par ceux des élèves qui

nous sembleraient devoir être les plus intéressés à son maintien : quand un jeune seigneur obtient un succès, une récompense, des félicitations, ses camarades du « tiers » l'applaudissent et le complimentent avec plus d'entrain que s'ils s'adressaient à l'un des leurs : ce n'est pas flatterie, c'est satisfaction : « J'ai souvent remarqué, rapporte un ancien élève d'Harcourt et de Louis-le-Grand, que la classe savait bien plus de gré à un noble d'y obtenir une bonne place qu'à un roturier... » On se réjouissait de reconnaître laborieux celui qui n'avait pas besoin d'assurer son avenir [1]. Les jours de sortie, — et ils revenaient fréquemment, — « la cour du collège se transformait en véritable salle de spectacle : les camarades *en quartier* faisaient la haie pour voir les camarades *en chambres* passer et monter en voiture » ; le défilé de ces élégants qu'un carrosse pompeux attendait à la porte et autour desquels s'empressaient les valets de pied, était salué de railleries « dans le genre de celles dont les piétons de Longchamp régalaient les gens à équipage ». C'était un charivari amical : les quolibets pleuvaient sur les privilégiés qui ripostaient de leur mieux, avouant, pourtant, que la réplique valait moins que l'apostrophe, laquelle l'emportait « par le droit du bon sens populaire et de la raison pratique [2] ».

Et les études? On serait tenté d'affirmer que

1. *Mémorial* de Norvins, I, 11 et suiv.
2. *Mémorial* de Norvins, *loc. cit.*

c'était l'accessoire, tant était grande la liberté laissée à tout élève de suivre ou de déserter les cours. Si l'on excepte les auteurs latins et grecs, seuls objets recommandés à l'application de tous, le reste n'était « qu'art d'agrément ». A Juilly même, où la discipline passait pour plus stricte et le programme mieux défini, l'étude des mathématiques n'était pas obligatoire : le P. Fouché, — le futur ministre de la police, — qui les professait, n'avait affaire qu'à des auditeurs de bonne volonté[1]. « Les sciences, au dire d'un sage de ce temps-là, sont un aliment qui enfle ceux qu'il ne nourrit pas ; il faudrait le leur interdire. Ce mets vanté leur fait dédaigner une autre nourriture qui serait meilleure pour eux, aveuglés et flattés qu'ils sont de leur faux embonpoint » ; tandis que, d'après le même penseur, « en apprenant le latin à un enfant, on lui apprend à être juge, avocat, homme d'État. L'histoire de Rome, même celle de ses conquêtes, enseigne à la jeunesse la fermeté, la justice, la modération, l'amour de la Patrie. Les actions et les mots, les discours et les exemples, tout concourt dans les livres latins à former des hommes publics ; ces livres suffiraient pour apprendre au magistrat quels sont ses devoirs et quels doivent être ses mœurs, ses talents et ses travaux[2] ». C'est à l'envahissement de l'industrialisme qu'est due la progressive extension de l'étude des sciences

1. Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, I, 40.
2. Joubert, *Pensées*, édition Perrin, 242-243.

exactes ; au XVIIIe siècle, ce néologisme et l'état d'esprit qu'il désigne étaient également inconnus : ignorance enviable ! Nous subissons l'expérience que les progrès scientifiques « ne suffisent pas à transformer la terre en un paradis, mais peuvent fort bien, dans des mains criminelles, la transformer en un chaos et en un enfer »[1]. Donc, pour nos prudents aïeux, rien que des « belles-lettres », et point autres que celles de l'antiquité : « le programme tout entier circonscrit dans les limites des histoires grecque et romaine et dans celle du vieux monde asiatique et égyptien ». On pénètre Hérodote, Quinte-Curce, Tacite, Horace, Virgile, Homère, même Lucain ; on rêve d'Hector, de Brutus, de Tarquin, d'Achille, de Cassius, de Pompée, d'Annibal, d'Ulysse, et leurs belles aventures sont lentement ressassées jusqu'au rabâchage ; car c'est encore un axiome des vieux pédagogues que « l'esprit des enfants ne s'intéresse pas à ce qu'il ne fait qu'effleurer : il n'aime avec ardeur que ce qu'il embrasse pleinement ». La fréquentation de tous ces héros à casque et à glaive a pour effet immanquable d'inspirer à leurs jeunes admirateurs l'amour des grands exploits et la haine des tyrans : « Il est sûr, remarque Mercier, qu'on rapporte de l'étude du latin un certain goût pour la république et qu'on voudrait pouvoir ressusciter celle dont on lit la grande et vaste histoire : il est sûr qu'en

1. Antonin Eymieu, *La Providence et la guerre*, p. 308.

entendant parler du Sénat, de la liberté, de la majesté du peuple romain, de ses victoires, de la juste mort de César, du poignard de Caton qui ne put survivre à la destruction des lois, il en coûte pour sortir de Rome et pour se retrouver bourgeois de la rue des Noyers[1]. » L'ancien régime réputé si tyrannique si odieusement jaloux d'éteindre toute lumière, qu'on a été obligé d'inventer le mot *obscurantisme* pour qualifier dignement son goût volontaire de l'ignorance, cet ancien régime s'applique, comme à plaisir, à façonner des républicains. Norvins, cité plus haut, sort du collège à seize ans, emportant le souvenir d'une institution toute démocratique, et Camille Desmoulins jette l'effroi dans sa petite ville de Guise, dont les habitants se voient déjà à la Bastille pour l'avoir entendu, un jour de vacances, réciter les leçons incendiaires qu'il apprend à Louis-le-Grand[2]. Et Mercier, goguenard, reprend : « C'est pourtant dans une monarchie qu'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangères... et c'est un roi absolu qui paye des professeurs pour vous expliquer gravement toutes les éloquentes déclamations lancées contre le pouvoir des rois ; de sorte qu'un élève de l'Université, quand il se retrouve à Versailles et qu'il a un peu de bon sens, songe malgré lui à tous les fiers ennemis de la royauté : il lui faut du temps pour se familiariser

1. *Tableau de Paris*, I, 256.
2. Edouard Fleury, *Camille Desmoulins*.

avec un pays qui n'a ni tribuns, ni décemvirs, ni sénateurs, ni consuls[1]. » Au reste, Robespierre l'avouera plus tard : « Les collèges, dira-t-il le 18 juin 1793, ont été des pépinières de républicains. »

Aussi n'est-ce pas sans étonnement qu'on entendra, en cette même année 1793, les auteurs de la pétition présentée à la Convention au nom des autorités et du peuple de Paris, affirmer, dans un jargon alors nouveau, mais que les professions de foi des candidats au mandat législatif nous ont rendu depuis trop familier, que « tous les collèges sont voués à la barbarie du moyen âge », qu'ils sont « le repaire des préjugés entassés depuis des siècles, et tel est le vice de leur organisation qu'on en sort avec l'ignorance acquise », ce qui n'était point flatteur à entendre pour tous ces députés auxquels on s'adressait et qui, pour la majorité, élevés gratuitement en ces collèges tant décriés, demeuraient cependant bien convaincus de leur savoir et ne professaient pas la timidité de l'ignorance. C'est le même esprit d'ingratitude qui dictera à Daunou son rapport du 23 vendémiaire an IV, où il traitera les anciens collèges de l'Université « d'institutions bizarres qui fatiguaient et dépravaient la jeunesse..., où rien n'était destiné à développer l'homme, ou même à le commencer ». D'ailleurs, la règle s'est établie chez nous, depuis

1. *Tableau de Paris, loc. cit.*

cette époque, de flétrir audacieusement, et de parti pris, tout ce qu'avaient institué nos pères. On s'est fort égayé, jadis, aux dépens de ce bon abbé Loriquet, dont la fameuse phrase sur « le général Bonaparte, lieutenant de S. M. Louis XVIII », est encore à découvrir, bien qu'elle soit pour le plus grand nombre un article de foi. Aujourd'hui, dans le camp opposé, « Loriquet s'appelle légion »[1]. Qu'on entretienne soigneusement l'électeur dans la persuasion que ses ancêtres étaient des esclaves, condamnés par la dureté des tyrans à ne jamais connaître « les bienfaits de l'instruction », dont il s'imagine être lui-même un produit achevé, cela s'explique par la nécessité de flatter cet élément conscient et de lui inspirer, par contraste, l'admiration des institutions actuelles. Ce qui surprend davantage, c'est de rencontrer, en des ouvrages sérieux et manifestement dus à des hommes grandement instruits, des « clichés » qu'on croirait empruntés aux plus vulgaires harangues électorales. Est-il, par exemple, équitable d'affirmer qu'en exigeant, par les ordonnances de 1695, 1698 et 1724, l'obligation de l'instruction primaire, Louis XIV et Louis XV eurent simplement pour but de compléter l'action des dragonnades ; et que les seules fois où le pouvoir royal soit intervenu en cette matière, c'était pour faire œuvre, non de progrès, mais de tyrannie, pour tourner l'école en

1. X. Aubriet, *Les représailles du sens commun*, p. 50.

instrument d'oppression des consciences ? Les *doktors* de l'Allemagne moderne ont eu bien aisé de dépriser notre France et de présenter son histoire comme étant une succession ininterrompue d'opprobres, de servitude et d'abjection : ils n'ont eu qu'à recueillir toutes les invectives au passé que l'on placarde sur nos murs à l'approche des élections. Jules Ferry, il y a quelque trente-cinq ans, s'indignait déjà de ce dénigrement systématique : « Ne croyons pas, conseillait-il, qu'il soit bon de dire : par delà telle date éclatante et rénovatrice, il n'y a rien dans notre histoire, rien que des tristesses, rien que des misères, rien que des hontes. Cela n'est pas vrai, d'abord ; et ensuite, cela n'est pas sain pour la jeunesse[1]. »

Nous irons tout à l'heure flâner autour des écoles primaires de l'ancien régime ; pour le moment, qu'il suffise de constater que l'esprit de l'Université, au temps de Louis XV et de Louis XVI, n'est pas du tout empreint de « cléricalisme ». Ses tendances sont contraires : toute indépendance d'opinion ou même de méthode est laissée aux collégiens, au point que la discipline en est atteinte : en 1744, un professeur d'Harcourt s'est mis dans l'idée de dicter le cours de philosophie : ses jeunes auditeurs protestent : ils déclarent que « ça les fatigue ». Le conseil s'assemble et donne raison aux élèves : ils seront dispensés de rédiger le cours et devront

1. *Discours au Sénat*, Séance du 10 juin 1882.

seulement en présenter la copie « établie par une main mercenaire » : lucrative aubaine pour les écrivains publics du quartier[1]. A Louis-le-Grand, la tolérance est semblable : l'abbé Poignard, le proviseur, autorise d'Alembert à entretenir des relations avec plusieurs de ses écoliers et ne voit aucun inconvénient à ce qu'il vienne au collège semer dans ces jeunes esprits le bon grain de la philosophie. L'abbé Bérardier, qui succède à l'abbé Poignard, se montre plus libéral encore : c'est de son consentement, au moins tacite, que certains de ses administrés vont en pèlerinage à Ermenonville pour rendre hommage à J.-J. Rousseau, très « à la mode » parmi la jeunesse d'alors. Nous ne connaissons la visite faite par Robespierre, encore pensionnaire du collège, au misanthrope « promeneur solitaire » que par une phrase de l'Incorruptible : « Je t'ai vu dans tes derniers jours ; j'ai contemplé tes traits augustes..., » et nous ignorons quel put être l'entretien de ce vieillard et de cet adolescent dont l'un devait tenter, quinze ans plus tard, de mettre en pratique les rêveries de l'autre. On est un peu mieux renseigné sur l'accueil que reçut, de Jean-Jacques, Lazare Carnot, alors élève d'une école préparatoire. Ayant entrepris, en compagnie d'un camarade, le même dévot pèlerinage, il fut fort peu gracieusement rabroué de cette escapade par le philosophe qui ne répondit aux protes-

1. L. Bouquet, *L'Ancien collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis.*

tations de ses jeunes disciples que par des rebuffades[1]. Peu importe : il convient seulement de retenir qu'on peut malaisément accuser d'oppression de consciences les ecclésiastiques qui, aux écoliers dont ils dirigeaient l'éducation, permettaient d'écouter les leçons du maître de l'*Encyclopédie* et de témoigner leur admiration à l'auteur du *Contrat social*.

*
* *

Si l'on pénètre dans les institutions consacrées vers cette même époque à l'instruction des jeunes filles, on trouve une discipline plus stricte à certains égards, mais aussi le même respect de la personnalité, le même souci d'une formation intellectuelle spontanée, et encore une indulgence d'avance acquise à l'esprit frondeur et aux velléités d'indépendance. Un exemple tout d'abord : à l'Abbaye-aux-Bois, maison aristocratique et qui ne compte que des élèves nobles, une révolte éclate : refus d'obéissance, meubles brisés, barricades, ultimatum présenté aux maîtresses par les insurgées : elles menacent Mme de Rochechouart, la directrice, de s'emparer, par force, de Mme Saint-Jérôme, — une surveillante détestée, cause de l'émeute, — et de la fouetter « aux quatre coins du couvent ». Tout s'apaise bientôt, le calme règne; mais quel-

1. *Mémoires sur Carnot* par son fils.

ques jours plus tard, une pensionnaire sollicite de cette même directrice je ne sais quelle faveur : « Moi, je n'étais pas de la révolte », insinue-t-elle pour se faire valoir. — « Ah ! vraiment ! Je vous en fais bien mon compliment » ! riposte sèchement Mme de Rochechouart ; et, lui tournant le dos, elle la congédie sans l'entendre [1].

Ce n'est point que les éducateurs du vieux temps favorisent le désordre ; mais il me paraît qu'ils redoutent, comme un achoppement à leur tâche. l'excès de subordination. Cette tâche consiste à développer le caractère des enfants plutôt qu'à le façonner ; ils respectent les impulsions de chacun de leurs élèves, ses inclinations, ses caprices mêmes : ce ne sont pas des plantes de serre qu'ils cultivent, en caisses, sous verre, toutes pareilles et bien alignées, mais des fleurs des champs et des bois qu'ils laissent croître librement, en se contentant d'écarter d'elles l'ivraie ou les parasites dangereux. De là, peut-être, cette infinie variété de types, de goûts et d'aptitudes qui se constate chez nos ancêtres ; de là cette collection d'originaux que, pour la grande joie du lecteur, on voit passer dans les *Mémoires* du temps.

De cette même Abbaye-aux-Bois le régime paraît si singulier à notre jugement actuel qu'il nous semble relever du domaine des contes ou de la fantaisie d'un librettiste ; nous le connaissons par

1. Marquis de Ségur, *Esquisses et récits*, p. 182.

le journal qu'a tenu avec persévérance la future princesse Hélène de Ligne, pensionnaire de la maison depuis sa dixième année. La fillette reçoit de ses parents 30.000 livres par an pour subvenir aux dépenses de son train : elle a un logement particulier, une bonne, une femme de chambre et une gouvernante. Le couvent possède un théâtre élégant, avec décors, accessoires et costumes ; deux fameux comédiens, Molé et Larive, enseignent la déclamation ; les ballets sont dirigés par les premiers danseurs de l'Opéra. Hélène profite si bien de leurs leçons qu'elle excelle dans l'art de Vestris et que la directrice l'envoie quelquefois donner des représentations en ville, chez des amies de sa famille. Souvent les pensionnaires s'offrent entre elles des goûters, des soupers, de petites fêtes intimes. Le correctif est dans la règle qui leur impose à tour de rôle les soins du ménage et les astreint aux plus humbles besognes : Mlles de Montbarrey et de la Roche-Aymon sont préposées à la lingerie ; Mlles de Beaumont et d'Armaillé, aux comptes ; Mlle de Barbentane, à la surveillance de la porte ; Mlle de Vogüé, à la cuisine ; Mlles d'Uzès et de Boulainvilliers, au balayage ; Mlles de Rohan, de Galard et d'Harcourt, à l'allumage et à l'entretien des lampes. On s'aperçut même un jour qu'un étroit commerce d'amitié régnait entre les nobles demoiselles chargées de la cuisine et les gâte-sauces de l'hôtel Beaumanoir, l'immeuble mitoyen, lesquels, à travers une grille d'égout, conversaient

avec les élèves et les bourraient de friandises[1].

Penthemont rivalise avec l'Abbaye-aux-Bois : fondé aux environs de Beauvais, en pleine campagne, sur la *pente d'un mont*, — étymologie peu ardue, — ce couvent s'est établi à Paris, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle : c'est la coutume que les princesses, voire les princesses du sang royal, y passent deux ou trois ans pour s'y former aux belles manières. La pension n'est pas coûteuse ; elle est de deux prix, au choix : 700 livres et 1.000 livres. Pourtant Penthemont est un palais : larges escaliers, grands vestibules, hautes fenêtres, portiques à colonnes, terrasses, quinconces et parterres ; le réfectoire, lambrissé magnifiquement, ressemble à une salle à manger seigneuriale ; la chère est simple, mais exquise. La règle est accommodée aux égards que réclament la naissance et l'avenir des élèves : le lever n'est point trop matinal, ni le coucher trop tardif ; récréations nombreuses et parloir fréquent. Les maîtres n'emploient que des termes choisis. Un uniforme gracieux ne dépare point la tournure des futures duchesses et des futures marquises : elles portent des vêtements à l'ampleur et à la majesté orientales, à croire qu'elles vont donner une représentation d'*Esther* ou d'*Athalie*[2].

Non loin de cet Éden de la pédagogie féminine est la maison de l'Enfant-Jésus, dirigée par les

1. Marquis de Ségur, *Esquisses et récits, passim.*
2. Comte Ducos, *La Mère du duc d'Enghien*, p. 48 et suiv.

Filles de Saint-Thomas de Villeneuve ; on y admet les jeunes demoiselles moins fortunées, mais on exige qu'elles puissent faire preuve de deux cents ans de noblesse, et l'on accepte de préférence celles dont les parents ont été au service du Roi. A l'intérieur de la maison, elles sont vêtues de soie et « en robes de cour », qu'elles dépouillent, je le suppose, pour vaquer aux soins du poulailler, du jardin, de la buanderie, de l'apothicairerie et autres « objets de ménage » ; car telles sont leurs occupations[1]. On leur apprend aussi à diriger plus de huit cents femmes et filles que les religieuses hébergent et nourrissent gratuitement, qu'elles emploient à filer du coton et du lin, qu'elles instruisent pour les établir ensuite. La laiterie de l'Enfant-Jésus donne du lait à plus de deux mille enfants, et la boulangerie distribue cent mille livres de pain aux pauvres. « Institution utile, modèle d'humanité et de saine politique, due au célèbre Longuet, curé de Saint-Sulpice », remarque Mercier[2].

Elles sont nombreuses à Paris, ces communautés qui, recevant à la fois les pensionnaires payantes et les gratuites, trouvent dans les ressources fournies par les premières le moyen de subvenir aux besoins des autres. Il y a les Miramiones, ou Filles de Sainte-Geneviève, qui tiennent un pensionnat renommé, instruisent en même temps les jeunes filles du peuple et soignent les pauvres blessés ; —

1. Thierry, *Guide de l'amateur et de l'étranger*, II, p. 447.
2. *Tableau de Paris*, IV, p. 142.

il y a les Filles de l'Instruction chrétienne, rue du Pot-de-Fer, qui « enseignent aux jeunes filles à faire des ouvrages pour gagner leur vie », et prennent en pension, moyennant quatre à cinq cents livres, les demoiselles de la bourgeoisie ; — les Filles de la Providence, ou communauté de Saint-Joseph, rue Saint-Dominique, dont l'institut « a pour objet de recevoir les pauvres filles de l'âge de neuf à dix ans, et de leur apprendre à travailler, afin que, à dix-huit ou vingt ans, elles soient en état de se marier ou d'entrer au service de quelque dame » ; — les Filles de Sainte-Agnès, rue Plâtrière, chez qui les ouvrières s'initient gratuitement au raccommodage des dentelles et à la réparation des tapisseries ; — les Dames de Saint-Aure, les Dames du Calvaire, la maison de la Mère de Dieu, rue du Vieux-Colombier ; les Ursulines, les Augustines, les Filles-Dieu, les Filles de Saint-Chaumont, les Dames de Sainte-Élisabeth[1]... On décuplerait aisément la nomenclature : toutes reçoivent des riches le pain qu'elles assurent aux pauvres dont elles se répartissent les misères avec une ingéniosité édifiante : tel ordre a choisi les infirmes, tel autre les enfants en bas âge, dont les parents sont impotents ; celui-ci ne s'occupe que des orphelines ; celui-là recueillera seulement les filles d'ouvriers blessés. A feuilleter les annuaires de l'ancien Paris où sont énumérées ces œuvres

1. Thierry, *passim*.

d'éducation et de charité, on est frappé de la préoccupation unanime : instruire la jeunesse et rapprocher, le plus possible, les gens aisés des déshérités de la fortune. Pour ceux qu'effaroucherait une si longue liste de communautés religieuses et qui réclameraient le droit à la laïcité, il faut relever encore nombre de pensionnats tenus par de simples bourgeoises et dont les annonces sont généralement libellées sur le modèle alléchant adopté par la veuve Royer, laquelle se pique « de former les élèves à ces manières polies et honnêtes qui décèlent une bonne éducation », et à ce passage de Mercier notant qu'au coin de toutes les rues sont des écriteaux : *Cours gratuit d'architecture, cours gratuit de langue anglaise, cours gratuit d'histoire, cours gratuit de belles-lettres, cours gratuit de géographie, de français, d'ortographe...*, etc.[1]. Il eût fallu que nos pères fussent doués d'une singulière opiniâtreté pour « pourrir dans l'ignorance » que nous leur reprochons témérairement, en un pays où le savoir était si répandu qu'on le donnait à tous pour rien et qu'il se trouvait réduit à raccrocher ainsi les passants.

Resterait à connaître les résultats de si grands efforts : au point de vue de l'instruction proprement dite, ils étaient minces sans doute : tandis que leurs frères n'approfondissaient que l'histoire

1. *Tableau de Paris*, I, 297.

de l'antiquité et les langues anciennes, les filles de la noblesse et de la bourgeoisie étudiaient le clavecin, la harpe, la danse, le dessin et la déclamation. Quand une demoiselle ayant terminé ses classes savait assez bien la mythologie et pouvait réciter de mémoire quelques passages du poème de *la Religion*, des *Fables* de La Fontaine, un chant ou deux de la *Henriade* et la tragédie d'*Athalie*, on se déclarait très satisfait. De science, point; d'histoire ancienne ou d'histoire de France, quelques prudentes lectures sévèrement choisies. Les institutrices suivaient à la lettre le principe de Fénelon disant du cerveau des jeunes personnes : « On ne doit verser dans un réservoir si petit et si précieux que des choses exquises. » Cette parcimonie de connaissances n'était pas due à l'insouciance ou à la légèreté des parents et des maîtres : il faut y voir « un plan préconçu et l'application d'un précepte ». Le XVIIIe siècle professait l'horreur des pédantes : « Les savantes sont des pestes ! » s'écriait avec répulsion l'excellent abbé de Saint-Pierre, auteur d'un grave traité de pédagogie féminine[1]; et Rousseau, tant écouté alors, avait renchéri : « A-t-on jamais vu que l'ignorance ait nui aux mœurs ? »

« Eh ! quoi ? diront nos bachelières, pas même l'orthographe ? » Non ! La majorité de nos bisaïeules et bon nombre de nos arrière-grands-pères se sou-

1. Marquis de Ségur, *L'Education des filles*, conférence faite à la *Ligue de l'Action sociale de la femme*.

ciaient, aussi peu que Martine, des relations du participe avec son complément et n'avaient jamais tenté de percer le mystère des verbes à double radical. Était-ce un mal ? La question est discutable, puisqu'elle a été discutée, et que Gaston Paris, écrivant la préface d'une grammaire, décochait cette boutade, inattendue en pareille place : « On jette des regards pleins d'étonnement et presque d'effroi sur l'époque barbare où on n'apprenait pas la grammaire française ; on oublie seulement que c'est l'époque où ont vécu les meilleurs auteurs de notre langue, et que ces « femmelettes » du temps de Louis XIV, dont Courier disait qu'elles écrivaient mieux que les plus habiles de notre temps, n'avaient jamais appris un mot de grammaire, non plus, d'ailleurs, que leurs illustres contemporains. Henri Heine a dit que si les Romains ont conquis le monde, c'est qu'ils n'avaient pas à apprendre le latin ; je suis parfois tenté de dire que si Pascal, La Fontaine, Bossuet, Voltaire, ont si admirablement écrit le français, c'est qu'ils n'avaient pas eu à apprendre la grammaire. Il est vrai qu'ils faisaient des « fautes d'orthographe » qui les auraient fait refuser, sur deux lignes de leur copie, à l'examen primaire le plus inférieur[1]. » Observation qui aurait délicieusement réjoui Flaubert, lequel avait remarqué que nul grammairien n'a jamais su écrire, et qui appuyait son paradoxe

1. Gaston Paris. *Préface* de la *Grammaire raisonnée de la langue française*, par Léon Clédat, p. VII.

sur de tels exemples qu'il le faisait irréfutable[1].

Oui, quand nous ouvrons les chiffonniers au fond desquels dorment les vieilles lettres ou les *Mémoires* de ces femmes si peu lettrées, nous y découvrons des billets charmants et des récits pleins de grâce, de malice, d'esprit et de bonne humeur, empreints de cette philosophie aimable et résignée, fleur précieuse des âmes où tout est ordonné et qui n'espèrent de la vie terrestre que ce qu'il est sage d'en attendre : un peu de joie et beaucoup de peine, de grands devoirs et de petits plaisirs ; de cet amalgame elles composaient le tranquille bonheur du foyer, étant convaincues de ce précepte édicté par l'abbé Fleury dans son *Traité du choix et de la matière des études :* « Consolez-vous de l'ignorance de tout ce que l'on peut se passer de savoir et ne pas laisser que d'être heureux. » Assaillies par de terribles épreuves, ces filles de l'Abbaye-au-Bois et de Penthemont, auxquelles on n'avait guère appris que la danse, le clavecin, les révérences, la déclamation, — et le catéchisme, — se trouvèrent être subitement et spontanément instruites de tout ce qui leur était nécessaire pour braver héroïquement l'orage. Au lieu de nous gausser de leur manque de savoir, nous devons admirer ces Françaises d'autrefois qui supportèrent, avec l'intrépide fermeté de l'homme d'Horace, l'effondrement d'un monde. Elles aussi, comme les compagnons de

1. Maxime du Camp, *Souvenirs littéraires*, II, 340.

leur parcours sur la terre, eurent à subir de redoutables revirements : elles demeurèrent fières et dignes dans les prisons comme sur l'échafaud ; aux prises avec les nécessités et les misères de l'exil, elles ébahirent les étrangers par leur ingéniosité laborieuse et leur adroite ardeur à s'évertuer ; et quand les survivantes rentrèrent au pays, leurs châteaux détruits ou vendus, leurs biens morcelés, elles s'activèrent si laborieusement aux reconstitutions que, vingt ans après le grand déluge, aussi allégrement subi qu'une simple averse, la France était prospère et opulente au point que ses ennemis en pleuraient de rage. On ne leur avait pas commenté Kant ni Fichte ; elles n'étaient pas nietzschéennes, nos fortes aïeules ; pourtant nous ne pouvons souhaiter rien de plus, au cours des années d'angoisse que nous vivons et pour les temps difficiles qui vont suivre, que de retrouver dans les Françaises d'aujourd'hui les égales de celles qui surent jadis accomplir ces miracles de courage et de persévérance, sans perdre un instant la préoccupation de plaire, voire de rire et de se parer.

*
* *

Mais les femmes sont les femmes, et seul, à ce qu'enseignent les sages, celui qui n'en connaît aucune peut garder la prétention de disserter d'elles. Il nous demeure plus surprenant que de faibles hommes fussent, par des pédagogues expé-

rimentés, embarqués pour la vie tumultueuse, sans autre bagage intellectuel que beaucoup de grec et beaucoup de latin, deux langues qui ne sont plus parlées par personne. On a vu que nos pères considéraient l'étude des lettres anciennes comme une panacée et un talisman ; le but des maîtres n'était point alors de bourrer les jeunes cervaux d'une masse de connaissances également imposées à tous, mais de mettre chacun d'eux en mesure d'apprécier celles qui lui semblaient le mieux assimilables et de le laisser « se cultiver seul, au hasard des impulsions de sa curiosité ». Nos méthodes actuelles sont justifiées peut-être par les nouvelles conditions de la vie ; celle-là était, à coup sûr, excellente en un temps où l'on cherchait à développer plutôt qu'à briser l'initiative personnelle. On citerait maint exemple fameux de ce laisser-aller raisonné et des surprises qui en résultèrent ; car l'Esprit ne supporte pas de direction : « il souffle où il veut ». Un garçon parfumeur découvre, dans de vieux papiers d'emballage, un volume dépareillé de Molière, qui lui révèle « les beautés de la langue française et lui inspire un vif désir de s'instruire ». Cet élève du hasard, pour avoir lu *le Malade imaginaire* et *Pourceaugnac*, deviendra un docteur réputé et un écrivain original : c'est Pariset, qui fut secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine[1]. Un petit

1. Dr Poumiès de la Siboulie, *Souvenirs d'un médecin de Paris*, p. 51.

Malouin de la même époque a pour premiers instituteurs un maître d'écriture à perruque de matelot qui lui donne des coups de poing sur la nuque et lui fait copier continuellement deux vers de Boileau, et une vieille bonne femme qui, à grand'peine, lui apprend à lire : à part cela, il croît sans études, déboutonné, débraillé, barbouillé, égratigné, meurtri comme les polissons de la ville avec lesquels il vagabonde sur la plage. A douze ans, il est placé au petit collège d'une bourgade bretonne : il s'éprend des mathématiques, art d'agrément qu'il étudie dans sa chambre, et se passionne pour Horace. Comme ses parents veulent qu'il soit marin, on l'envoie au collège de Rennes, où il devient habile aux échecs et au billard. Le reste de son enfance et de sa jeunesse est consacré aux rêveries, aux promenades, à la chasse ; l'étang, les bois, les landes qui entourent la demeure paternelle, « voilà ses véritables maîtres ». Ainsi est élevé celui qui sera un jour René de Chateaubriand. Réfléchissant plus tard à ses débuts dans la vie, il écrira : « Telle chose que vous croyez mauvaise met en valeur les talents de votre enfant ; telle chose qui vous semble bonne étoufferait ces mêmes talents... J'ignore si l'éducation que j'ai reçue est bonne en principe... Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle a rendu mes idées *moins semblables à celles des autres hommes*[1]. »

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, édition Biré, I, 60-61.

La diversité des intelligences et, par suite, l'extrême variété des talents, tel était le séduisant avantage de cette apparente insouciance, avantage réduit au minimum par notre égalitaire pédagogie moderne qu'un prôneur de l'ancienne tradition comparait malicieusement à la marmite des noces de Gamache : « Tout y mijote dans la même sauce, et ça ne fait pas de bon ragoût. »

Il est vrai qu'il convient de remarquer combien les débuts de l'adolescent dans la vie différaient en ce temps-là de ce qu'ils sont aujourd'hui. Le chancelier Pasquier qui a connu et comparé les deux époques, celle qui précéda la Révolution et celle de Louis-Philippe, est conduit par ce parallèle à des réflexions précieuses : après avoir reconnu que les études de son jeune temps « n'étaient pas fortes » et raconté que, ses classes vite terminées, il fit son droit sans application, persuadé, à l'égal de tous ses contemporains, qu'il ne pouvait mieux employer ses heures qu'en les consacrant à l'équitation, à l'escrime et à la danse, il se demande, ainsi que nous le faisions tout à l'heure, comment ont pu sortir « d'un enseignement si incomplet, des hommes qui, dans toutes les carrières, ont rempli des postes importants avec éclat en des temps particulièrement difficiles ». Par une raison très simple : la vie des affaires commençait beaucoup plus tôt qu'aujourd'hui : à quinze ans on entrait dans l'armée ; à quatorze ans dans la marine, et les officiers de ce corps passaient pour les plus

instruits de l'Europe. On était, à vingt ans, conseiller au Parlement ; on avait voix délibérative à vingt-cinq. Dans l'administration, aucune règle n'était prescrite pour l'âge, et, généralement, cet âge était très précoce. On ne pouvait imposer à des candidats si jeunes des examens aussi ardus que ceux dont on barricade l'entrée des carrières devant ceux qui s'y présentent après leur majorité accomplie : d'où Pasquier conclut que « l'on serait fondé à dire que Vauban n'eût pas été en état de satisfaire à l'examen que doit subir pour y être admis, un aspirant à l'École polytechnique ».

Pasquier poursuit de la sorte : « Il y a deux éducations : la première est le produit des études classiques ou spéciales ; mais après celle-là vient l'autre qui résulte du milieu dans lequel le jeune homme vit à sa sortie de l'école, des exemples, des impressions, des traditions qu'il reçoit. De nos jours, cette seconde instruction a perdu la plus grande partie de sa valeur et de sa puissance. Celui qui entre dans le monde à vingt-deux ou vingt-trois ans croit n'avoir plus rien à apprendre : il a, le plus souvent, une confiance absolue en lui-même et un profond dédain pour tout ce qui ne partage pas les opinions qu'il s'est déjà faites. Il en était autrement sous le régime précédent : la jeunesse entrait avec timidité dans le monde qui, de si bonne heure, lui était ouvert ; elle ne pouvait se dissimuler son insuffisance ; la société parmi laquelle il fallait se percer une route était

spirituelle, distinguée, solidement établie sur une hiérarchie immuable et consacrée par le temps; on y était né, il y fallait vivre, on y devait mourir[1]. » De là l'obligation de s'en montrer digne. Et le futur chancelier confesse quels sont d'abord son embarras et sa confusion en présence de ses anciens, chez qui, à dix-sept ans, il est admis à fréquenter. Plus de trente salons lui font accueil; les nombreuses réunions sont rares : il n'y a ni bals, ni concerts, ni cohues, mais causeries agréables et solides entre personnes accoutumées à se retrouver; des parlementaires qu'il y rencontre, il admire « la gravité, l'élégance de vie, une inclination très vive vers les jouissances de l'esprit et des connaissances fort étendues »; il y a là M. Bochart de Saron qui consacre ses loisirs à l'astronomie; M. Dionis du Séjour qui suit d'Alembert de très près dans les hautes régions de la géométrie; la poésie aussi a ses adeptes : M. Ferrand compose des tragédies et M. de Favières rime des livrets d'opéras-comiques; on ne parle jamais politique, mais littérature, philosophie, pièces de théâtre, ouvrages nouveaux; la connaissance des lettres anciennes dont tous, jeunes et vieux, sont nourris, est la base commune, la « matière première » de ces discussions, le terrain d'entente de ces esprits si divers. D'ailleurs, ces anciens n'ont, eux non plus, en leur temps de collège, rien

1. *Histoire de mon temps. Mémoires du chancelier Pasquier*, I, 16 et suiv.

appris d'autre : c'est, non point sur les bancs de l'école, par force et à coups de pensums, mais à leur entrée dans l'existence, déjà en âge d'en apprécier l'importance, qu'ils ont pris, de leurs prédécesseurs, ce goût des nobles choses et des travaux sérieux. On eût été mal venu alors de bafouer les aïeux et de triompher de leur ignorance, puisque c'était d'eux-mêmes qu'on recevait par transmission le germe de tout ce qui faisait l'agrément et l'ornement intellectuels de la vie.

A peine reçu dans ce monde délicat et lettré, Pasquier sentit son insuffisance. Soucieux de n'y être point trop inférieur, il s'appliqua aux lectures suivies et attentives ; n'étant plus un enfant et s'y adonnant de son plein gré, il y trouva grand plaisir : tel auteur grave, qui l'eût rebuté quelques mois auparavant si ses professeurs lui en avaient imposé le devoir, lui sembla plein d'attraits puisqu'il s'en révélait les beautés à lui-même, et c'est ainsi que ces esprits d'autrefois étaient volontairement conquis, et pour toujours, au culte des grands penseurs et des parfaits modèles. Le cas de Pasquier fut celui de bien d'autres : toute la jeunesse d'alors, à peine libérée de la tutelle des pédagogues, éprouvait le besoin de s'instruire : « on se ferait difficilement une idée de ce mouvement intellectuel », écrivait, au temps de Louis-Philippe, le chancelier de France se remémorant ses années d'avant la tourmente révolutionnaire ; « on suivait les cours du lycée, dont les profes-

seurs étaient La Harpe, Fourcroy, Garat, de Parcieux ; l'élite de la société parisienne s'y pressait », et là, du moins, chacun s'ingéniait à s'instruire selon ses facultés naturelles et à ne suivre que les leçons vers lesquelles l'attiraient ses dispositions et ses préférences.

*
* *

Ce prurit de savoir était-il le premier indice du mal sournois dont la France était atteinte et que Rivarol a nommé « la maladie du bonheur » ? Déjà il avait pour résultats des singularités qui déconcertaient : on vit, par exemple, des Français se prendre d'engouement pour le roi de Prusse ; on cherchait à connaître, pour l'imiter, ce qui se faisait ou se disait à Londres. Il sourdait de divers côtés des velléités d'innovations brusques, tapageuses ; quelques-uns se faisaient une réputation à heurter les vieux préjugés et à braver l'opinion, et c'est alors qu'on commença à parler de certaines excentricités pédagogiques, traitées d'extravagances par les gens pondérés, mais qui plaisaient à d'autres par leur nouveauté même et leur parfum exotique. Ainsi on court à Ermenonville pour contempler la famille du châtelain, M. de Girardin, vêtue à l'anglaise : le père, les enfants, les domestiques, sont habillés de toile bleue d'Oxford, vestes, culottes et guêtres uniformes. Mme de Girardin et ses femmes portent un costume de

même étoffe, avec un large tablier et un chapeau noir. Dans la cour du château est un grand mât de trente pieds, au haut duquel les petits Girardin, s'ils veulent manger, doivent aller décrocher leur repas. Ils viennent à pied d'Ermenonville à Paris, dix bonnes lieues[1], et la première fois qu'ils apparaissent aux Tuileries, dans leurs vestes de toile, les cheveux tondus et les jambes gainées d'un pantalon, — un pantalon ! — parmi leurs camarades de même âge, poudrés, sanglés, manchettes aux poings, bas de soie aux mollets et chapeaux à trois cornes en tête, c'est une stupeur dont les contemporains gardaient encore le frisson cinquante ans plus tard. La huée fut d'abord générale, puis on s'accoutuma à ce « débraillé », on l'envia, on ne voulut plus d'autre costume[2].

L'éducation des jeunes princes d'Orléans donne aussi matière aux bavardages et soulève presque un scandale. Le Duc les a confiés à une amie très chère, Mme de Genlis ; et celle-ci a elle-même été élevée de façon à ne jamais croire qu'elle pût devenir une imposante éducatrice. Alors qu'elle était enfant, son père lui donne pour institutrice une danseuse, Mlle Mion, qui s'enivre. Mlle Mion, remerciée, est remplacée par un danseur qui est en même temps maître d'armes et qui enseigne

1. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1896, p. 108.

2. *Souvenirs de Frenilly*, 20.

l'escrime à son élève. Pour parfaire ses études, Mlle de Mars, sa gouvernante, l'initie à l'abrégé de l'histoire du P. Buffier ; mais, au bout de huit leçons, le livre est jugé trop ennuyeux par le professeur et par l'écolière qui, d'un commun accord, donnent la préférence au roman de *Clélie* et aux pièces de théâtre. Ceci conduit à jouer la comédie : l'enfant remplit le rôle de l'Amour : son costume est si joli, — habit couleur de rose, recouvert de dentelles parsemées de petites fleurs artificielles, le tout ne venant qu'aux genoux, — que le père décide qu'elle n'en portera plus d'autre : elle aura un habit d'amour pour les jours ouvrables et un habit d'amour pour les dimanches et fêtes. Et on la rencontre au loin dans la campagne, en bottines « paille et argent », des ailes bleues au dos, les cheveux au vent, un collier de fausses pierres au cou, un carquois à l'épaule et un arc à la main, — à moins qu'elle ne tienne dans ses paumes fermées des araignées ou des crapauds, bêtes pour lesquelles elle éprouve une répulsion justifiée que ses parents l'obligent à vaincre...

Jugez jusqu'à quel point les vocations triomphent des efforts les plus soutenus : cette fille à qui l'on a appris la danse, le piano, le chant, la harpe, les armes, l'art dramatique et la façon des fleurs artificielles, ne reçoit jamais une leçon d'écriture. Elle passera néanmoins sa longue vie à écrire ; elle sera l'auteur d'un nombre redoutable de volumes qui, tous, traiteront des plus graves

questions d'éducation et de la manière de s'y prendre pour élever sérieusement les jeunes filles et les préparer aux épreuves de la vie[1] !

C'est donc à cette inspirée que M. le Duc d'Orléans s'en remit d'acheminer ses filles et ses fils vers leurs hautes destinées, et ce qui étonnera davantage, c'est qu'elle y réussit à miracle : soit que, avec leur instinct de jeunes Français affinés, ils eussent tôt senti tout le ridicule de leur éducatrice et que leur personnalité les eût mis en garde contre tant d'innovations ; soit que, doués de cet esprit d'opposition qui fermente en chacun de nous, ils eussent pris au contre-pied la masse écrasante de préceptes et de maximes que la sémillante matrone leur avait inculqués, le roi Louis-Philippe et sa sœur Madame Adélaïde se montrèrent, au cours de leur vie tourmentée et semée d'écueils, pratiques, équilibrés, méthodiques, réfléchis, toutes qualités dont Mme de Genlis n'avait jamais possédé aucune. Elle avait entrepris, pour sa plus grande gloire, de les conduire à la perfection par un chemin encore inexploré et si semé de casse-cou, que jamais autre précepteur n'eût osé y engager ses élèves : elle attachait à chacun des pieds du jeune Duc de Montpensier un poids de 25 livres, le suspendait par les mains à une barre fixe et l'obligeait à lever alternativement et à étendre les jambes. M. de Beaujolais portait des seaux d'eau pesant

1. *Mémoires de Mme la comtesse de Genlis*, I. 23 et suiv.

92 livres bien comptées. On ne peut savoir tout le bien que ces deux jeunes princes retirèrent de cette gymnastique, car ils moururent jeunes, apparemment avant que la méthode eût donné tout son profit. En ce qui concerne le Duc de Chartres et sa sœur, il est manifeste que le régime fut à l'un et à l'autre très favorable. Mme de Genlis imagine, afin de les rompre à la fatigue, de les chausser de bottes à semelles de plomb : chacun des souliers du futur roi des Français pèse une livre et demie, ce qui ne l'empêche pas de fournir des courses, d'exécuter des sauts, et de parcourir trois ou quatre lieues à pied, d'un pas rapide et sans repos. Les brodequins de Mlle d'Orléans pèsent deux livres : elle ne les quitte que pour danser. On organise dans le jardin de Bellechasse, antre de cette éducation régénératrice, des courses de vitesse et des courses d'haleine : à douze ans, la petite princesse court durant une lieue « exactement mesurée » ; et tout ceci est excellent, encore que les bonnes gens s'effarent de cet inédit. Il y a, à Bellechasse, un maître danseur de corde, « exercice, note judicieusement Mme de Genlis, qui apprend à marcher avec sûreté et adresse dans les sentiers les plus étroits et les plus escarpés » ; on interrompt les leçons, on se lève, on met aux épaules des élèves une lourde hotte, on monte, on descend, ainsi chargé, plusieurs étages; M. de Chartres arrive à porter de la sorte 225 livres. Il y a un tour dans l'antichambre, car on apprend le métier

de tourneur, et bien d'autres : ceux de gainier, de doreur sur bois, de vannier, de menuisier ; on fabrique des lacets, de la gaze, des cartonnages, des fleurs artificielles, du papier marbré, des grillages de bibliothèque, des ouvrages en papier mâché et des plans en relief ; la maison est construite, meublée et ornée de façon que, en se livrant à ces travaux manuels, les princes s'instruisent de tout sans peine et par surcroît ; les tapisseries représentent, peints sur fond bleu, les médaillons des sept rois de Rome, des empereurs et des impératrices jusqu'à Constantin le Grand, « avec leurs noms et leurs dates » ; les dessus de portes reproduisent les traits particuliers de l'histoire ancienne ; deux grands paravents portent les effigies de tous les rois de France, les écrans à main ou montés figurent « des traits mythologiques ». L'escalier est géographique : il y a des cartes depuis le seuil jusqu'aux greniers, « celles du Midi au bas des degrés, et celles du Nord au deuxième étage », comme il convient. On ne peut lever les yeux, tourner la tête, s'asseoir, entrer, descendre, monter, sortir, marcher, s'étendre, manger, sans recevoir une leçon de quelque chose. La lanterne magique est « historique », et si l'on va respirer au jardin, un pharmacien botaniste est là qui détaille les plantes, leurs vertus médicinales et enseigne l'usage qu'on doit en faire. Le maître de musique est allemand, le valet de chambre italien, le majordome anglais et le professeur de dessin

polonais. Le moral n'est point, du reste, négligé; Mme de Genlis a acheté en Angleterre deux jeunes filles jolies comme les amours; elles les a affublées des noms romanesques d'Hermine et de Paméla; ces deux nymphes vivent avec les jeunes princes, partagent leurs leçons, leurs jeux, leurs gymnastiques et leurs exercices de force, et ce n'est point là ce qui surprend le moins. Car les bavards s'en donnent à cœur joie des excentricités de Bellechasse : ceux-ci se lamentent, quelques-uns approuvent, beaucoup se scandalisent; tous, en fin de compte, s'accordent pour rire; mais le bon public ne douta plus que la gouvernante avait entrepris de conduire à la démence la progéniture de la maison d'Orléans quand, le 9 juillet 1789, on vit débarquer dans Paris un cyclope, avec une massue, un œil au milieu du front et une peau de bête autour des reins. On conduisit le personnage au poste, on le questionna avec défiance : c'était un peintre, nommé Giroux, arrivant de Saint-Leu, où Mme de Genlis et ses élèves étaient en villégiature dans un château dont le parc, bien entendu, se contournait en carte de géographie et dont les cours d'eau se découpaient en baies, en caps, en isthmes, en golfes ou en détroits. Surpris en pleine représentation mythologique par la rumeur qu'une émeute venait d'éclater à Paris, M. Giroux n'avait pas pris le temps de quitter son costume de « leçon de choses » et était accouru aux nouvelles sans même penser au déplorable anachro-

nisme qu'offrait le spectacle de Polyphème en cabriolet [1].

On s'attarderait trop à conter les bizarreries de la gouvernante princière : elle tiendra place en toute histoire de la pédagogie, car elle fut, sinon la première, du moins la plus audacieuse à rompre avec les prudents usages et les sages accoutumances de nos ancêtres. Sa manière caractérise ce besoin d'innover, cet amour du hasardeux dont fut prise la France à la fin du XVIIIe siècle. Filleul de tous les bons génies qui l'avaient comblé de dons, notre pays était déjà guetté par deux perfides sirènes, les fées *Utopie* et *Exotisme*, qu'il n'avait jamais conviées à son aide et dont il avait dédaigné jusqu'alors les incantations et les sortilèges. Mais follement et sans cesse épris du « meilleur », si généreux qu'il en rêve l'expansion par toute la terre, pour le trouver à tout prix il se laissera séduire par les charmes trompeurs de ces dangereuses enchanteresses, et quand il s'apercevra qu'il a été leurré, et que la mer sur laquelle elles l'ont embarqué est hérissée de traîtres récifs, il sera trop tard pour virer de bord et pour faire voile vers le port assuré de la tradition méconnue.

1. *Mémoires de Mme la comtesse de Genlis*, IV, 1 ; et, pour ce qui précède, III, 101, 154 et suiv.

IV

LES MAUVAISES FÉES

Vingt-deux universités; — cinq cent soixante-quatre collèges, comptant 72.747 élèves dont plus de la moitié reçoivent gratuitement l'instruction ; — trente à trente-deux mille « petites écoles » où les enfants de paysans apprennent à lire, à écrire, à compter, souvent le latin, et, en plusieurs régions, le déchiffrement des vieux manuscrits et des anciens titres de propriété, — tel est, au début de 1789, le résultat de sept cents ans d'efforts et de progrès continus. On a contesté ces chiffres : les premiers sont fournis par un rapport de Villemain, daté de 1842[1]; ceux qui concernent les écoles de villages ont été établis par nombre d'historiens locaux. « Il y a peu de paroisses qui n'ait son maître d'école », écrit-on sous Louis XVI[2]. En Lorraine, vers 1780, « les bourgs et les villages

1. Cité par l'abbé Allain, *L'Instruction primaire avant la Révolution*.

2. Perreau, *Instruction du peuple*, cité par Babeau, *Le Village sous l'ancien régime*.

fourmillent d'une multitude d'écoles ; il n'y a pas de hameau qui ne possède son grammairien » ; en Champagne, en Franche-Comté, il en est de même. Dans les villes et bourgades de quelque importance, l'instruction est gratuite ; à la campagne, où les ressources sont moindres, si quelque libéralité privée n'assure pas le traitement et le logis au magister, traitement fixé à 150 livres par la déclaration de 1698, l'élève paie mensuellement de trois à quatre sols pour apprendre à lire ; mais la paroisse doit prendre à sa charge les cotisations défaillantes. Et, dans tous le pays, sont répandues des institutions religieuses où les pauvres trouvent à s'instruire sans rétribution aucune : les Ursulines ont plus de 300 maisons : les sœurs de la Charité en possèdent 500 ; les frères de la Doctrine chrétienne élèvent plus de 30.000 enfants[1] ; les Béates ont institué une sorte d'école normale : « elles forment des maîtresses d'école pour envoyer dans les paroisses... et surveiller les maîtresses qu'elles ont instruites[2] ». Au reste, encore une fois, *l'obligation* est de règle et, aux termes de la déclaration de 1724, « il est ordonné aux procureurs fiscaux de remettre tous les trois mois la liste des enfants qui n'iraient pas aux écoles, afin de faire poursuivre les parents, tuteurs et curateurs chargés de leur éducation ».

1. Victor Pierre, *L'Ecole sous la Révolution.*

2. Babeau, *L'Ecole de village pendant la Révolution*, p. 28.

Comme il fut de mode, à diverses époques de notre histoire contemporaine, d'imposer au peuple la croyance que la France d'avant 1789 formait une peuplade barbare, durement contrainte par ses tyrans à végéter dans l'ignorance et la privation de toute « lumière », il est de règle d'attribuer à la Révolution tout l'honneur de la libération intellectuelle du pays. Nous l'avons souvent entendue, la prosopopée exaltant l'œuvre régénératrice de la Convention créant partout des écoles, réalisant des prodiges « pour réparer les ruines que l'anarchie avait faites ou pour combler les lacunes que l'ancien régime avait patiemment souffertes »[1]. Avant elle, rien que les ténèbres; ceci a été si opiniâtrement répété que c'est devenu, pour la grande majorité des gens, un article de foi politique. On nous donne à croire que, avant cette aurore de la Raison, — « l'indifférence était générale en France pour l'instruction élémentaire »; — que « les écoles étaient peu nombreuses et peu suivies »; — les rares « maîtres laïques avilis par leur situation inférieure et bien moins éducateurs que sacristains, chantres, bedeaux, sonneurs, voire fossoyeurs »; — que les maisons d'écoles n'étaient, le plus souvent, « que de pauvres cabanes, des chaumières en bois, des rez-de-chaussée étroits et mal éclairés... »; qu'il y avait peu, ou qu'il n'y avait point de « livres » à l'usage

1. Gabriel Compayré, *Histoire de la Pédagogie*, p. 344.

des écoliers. Et ceux qui s'élèvent contre ces vérités de fondation sont « des écrivains de parti s'obstinant à nier l'œuvre de la Révolution française en matière d'éducation et mettant en général à contribution, pour servir leur passion politique, les vieilles archives communales... » et des « statistiques imaginaires [1] ». Passe pour la statistique : cette étude numérique des faits sociaux est, en effet, trop souvent fallacieuse. Mais on aurait pu penser que, pour connaître ce qui se passait dans les villages au temps de jadis, rien ne valait la consultation de ces « archives communales » : les paysans, qui y consignaient au jour le jour les petits événements et les menus comptes de la localité, ne se doutaient pas que, un jour, les Français se battraient à coups de documents historiques et n'ont pas dû, certainement, sophistiquer leurs écritures pour préparer des arguments aux « écrivains de parti » à venir. Pour le reste, il est vrai que le magister de village chantait au lutrin et portait l'eau bénite, mais il est faux qu'on l'en jugeât « avili » ; il est faux également que les laïques fussent rares dans la corporation : les maîtres d'école étaient « presque tous laïques » [2]; ils étaient choisis et nommés, non point par l'autorité ecclésiastique, mais par le suffrage des habitants de la paroisse qui se réunissaient en assemblée

1. Compayré, *ouvrage cité*, pages 305 à 309.

2. Albert Babeau, correspondant de l'Institut, *Le Village sous l'ancien régime*, p. 315.

générale afin de procéder à l'élection sanctionnée par l'Intendant de la province[1]; les maisons d'école n'avaient point, on le reconnaît, allures de châteaux, la plupart étant édifiées ou achetées par les seules ressources de la commune : d'autres étaient données « par les seigneurs, les curés ou des personnes généreuses ». Quant à l'état misérable de l'instruction, il serait fort étonnant que les contemporains, bien placés pour savoir, s'y fussent trompés au point de s'inquiéter, non pas de l'insouciance unanime, mais, au contraire, de l'affluence excessive des professeurs. Dès 1760, il s'élève des plaintes contre l'enseignement gratuit qui « rend le paysan orgueilleux, insolent, paresseux et plaideur ». — « On a la manie, écrit-on, de ne plus engager aucun domestique qui ne sache lire, écrire et calculer; tous les enfants de laboureurs se font moines, commis de fermes ou laquais[2]... » Griefs semblables étaient soulevés contre l'éducation secondaire donnée dans les petites villes, même dans les bourgs, où les paysans « pouvaient faire leurs humanités ». Un autre se plaint, comme d'un danger public, de « la multiplicité des écoles publiques et gratuites répandues dans tout le royaume ». Ne voilà-t-il pas que les villageois sont lettrés et se mêlent de goûter les classiques? « Je me rappelle, conte Frénilly,

1. *Même ouvrage,* p. 314.

2. *Essai sur la Voirie,* cité par Babeau : *Le Village sous l'ancien régime,* p. 216.

une représentation d'*Athalie* qui fut donnée par la famille de notre jardinier, à Saint-Ouen ; sa fille Manette, fort jolie personne de quinze ans, qui désherbait le potager le matin et étudiait son rôle le soir, représentait la reine des Juifs[1] » ; et tout ceci prouve au moins combien l'instruction était répandue et mise à la portée de tous. L'histoire serait-elle donc une science à ce point décevante que les mêmes faits, étudiés d'après les mêmes documents, pussent être présentés de façon si divergente par des compilateurs dont il n'est point permis de suspecter le savoir et la sincérité? Si l'on acceptait la version des contempteurs du passé, il faudrait conclure que cette Révolution rénovatrice a été désirée, préparée et conduite par des brutes illettrées et à demi sauvages.

Ce qu'on ne peut nier au seul témoignage des contemporains, c'est que, dans la pratique, cette œuvre, aujourd'hui tant prônée de la Révolution, eut pour résultat de détruire ce qui existait et de ne rien mettre à la place. L'effort de sept siècles fut annihilé en moins de sept années, sans compensation d'aucun genre. Des cinq cent soixante-quatre collèges, prospères en 1789, il n'en subsistera que vingt en 1794 ; encore ces vingt établissements seront-ils « agonisants ». — « L'éducation, dira Grégoire, n'offre plus que des décombres;

1. *Souvenirs*, p. 13.

cette lacune de six années a presque fait écrouler les mœurs et la science[1] » ; et, quelques mois plus tard, Barbé-Marbois, dans un rapport au Conseil des Anciens, constatera que « les enfants qui avaient huit à neuf ans quand la Révolution a commencé et qui atteignent leur seizième année, ceux aussi qui, dans le même intervalle, auraient dû accomplir ou terminer leur éducation, vous demandent de les arracher à l'ignorance qui menace le reste de leurs jours »[2]. Il n'y a plus d'universités, il n'y a plus de collèges, plus d'écoles, plus de maîtres, plus d'élèves; la Révolution a fait « table rase » des institutions glorieuses du passé et n'a pas réussi à édifier sur ces ruines.

Comment un si grand malheur put-il se produire? Par le concours empressé d'hommes intelligents, probes, instruits, soucieux de faire le bien, aimant leur pays et comprenant la grandeur et la gravité de leur tâche ; individuellement des sages, des prudents et des circonspects, mais qui, réunis, livrèrent assaut à se surpasser, à s'éblouir les uns les autres. C'est alors que, pour mieux y réussir, ils écoutaient la voix perfide de la fée Utopie qui d'abord exerça ses ravages. Il était bien entendu qu'on était assemblé pour instituer l'âge d'or : afin de n'être point gêné pendant la besogne, il fallait balayer ce qui encombrait le terrain et,

1. *Moniteur*, réimpression, t. XXII, p. 91.
2. *Moniteur*, réimpression, XXVIII, 137, 138.

pour début, on supprime dîmes, redevances et autres abus féodaux, y compris les rentes dont vivent les vieux collèges, les bourses six fois centenaires, les allocations provenant de fondations ou de legs et servant à l'entretien des professeurs. Avec les biens du clergé, mis à la disposition de la nation, sont supprimés les nombreux ordres qui tiennent écoles et donnent l'instruction au peuple. Quelques-uns essayent de poursuivre leur œuvre charitable ; la constitution civile leur porte le coup suprême : les congrégations se dispersent, les maîtres se cachent ou s'exilent. Ainsi se trouve « pulvérisée » cette accumulation de rentes et d'immeubles dont la générosité d'une longue lignée de bienfaiteurs avait constitué pour l'instruction publique « un véritable budget plus opulent que ne le fut jamais le budget spécial réservé par l'État à ce service »[1]. La place est nette maintenant; rien n'embarrasse plus les ouvriers ; il est urgent de construire. Mais l'utopie fait des siennes : tous veulent que le monument soit parfait et définitif; chacun apporte son plan et son devis. On a publié les procès-verbaux du Comité d'instruction publique de la Convention[2] ; on ne sait ce dont on doit le plus s'étonner, ou de la minutie scrupuleuse du travail préparatoire qui s'effectue dans cette réunion de patriotes éclairés, ou de la lenteur et des

1. Victor Pierre, *L'École sous la Révolution*, p. 23.

2. Publication faite par James Guillaume. Imprimerie nationale, 1891 et suiv.

tâtonnements qui semblent reculer le but où ils tendent. On voit passer, entre bien d'autres, dans ce rez-de-chaussée de l'hôtel de Brionne où siège le comité, Romme, Bancal, Rabaut-Saint-Étienne, Condorcet, Duhem, Fay-Sainte-Foix, qu'on disait être l'homme le plus spirituel de la Convention [1], Lakanal qui, bien que membre intermittent du Comité, a usurpé l'importance de tous les autres et passe pour être le fondateur de l'éducation nationale [2]. C'était un excellent homme, — Jacobin, il est vrai, avant thermidor et antirobespierriste après; mais tant d'autres ont chanté comme lui la palinodie !... Un contemporain indépendant nous le peint « bon, simple, obligeant, mais imbu de systèmes et de théories, promenant partout avec lui une collection de règlements, de projets de réformes dont il croyait la mise à exécution des plus faciles ». En mission dans la Dordogne, il était persuadé qu'il n'aurait qu'à parler pour réunir les ménages désunis, réconcilier les citoyens divisés et qui « ne vivent pas en frères », aménager des voies de communication et trouver des maris aux filles-mères qui « après avoir manqué aux lois de l'honneur n'ont pu épouser leur séducteur » [3]. Bouquier, autre membre du Comité d'instruction, est assez

1. *Archives de l'Assistance publique.* Manuscrit du conventionnel Bouquier cité par Defrance, *La Conversion d'un sans-culotte*, p. 214.

2. Eugène Welvert, *La légende de Lakanal*, 1908.

3. Dr Poumiès de la Siboulie 1789-1863, *Souvenirs d'un médecin de Paris*, p. 34.

agréable poète, peintre de talent, aimant les arts et la vie d'étude; la Révolution l'a surpris dans sa petite ville de Terrasson; jusqu'alors, il a fait preuve de bon sens, d'ordre, de pondération; mais il est promu législateur et, tout de suite, quelle métamorphose !... Il déraisonne. Lui aussi apporte son programme d'éducation nationale : il faut chasser des collèges « l'immoralité, l'erreur, le mensonge, la superstition » ; il faut détruire ces antres « des *atqui* et des *ergo* »; les plus belles écoles, « les plus utiles, les plus simples, où la jeunesse puisse prendre une éducation vraiment républicaine, sont... les séances publiques des départements, des districts, des tribunes et surtout des sociétés populaires » ! Plus de facultés de droit, « c'est livrer le peuple à la voracité des procureurs et des avocats » ; plus de temples: ces édifices de la superstition et du fanatisme seront consacrés à la liberté et aux mœurs républicaines!... Plus tard, rentré dans sa province, et subitement calmé, quand il s'occupera d'élever ses deux filles, Bouquier rédigera un *Cours d'instruction* où l'enseignement religieux tiendra la plus large place; il composera des litanies et paraphrasera les Psaumes ; devenu vieux, il pensera sérieusement à prendre le froc des PP. Chartreux[1]. Mais en 1793, comme bien d'autres, tribun de hasard, dans le

1. Eugène Defrance. *La Conversion d'un sans-culotte. Gabriel Bouquier, peintre, poète et conventionnel*. Documents inédits tirés des archives de l'Assistance publique de Paris. MCMXII.

chaos de la grande Assemblée, grisé de mots, gonflé d'importance, il prend ses rêves pour des systèmes et ses phrases pour des convictions.

Ah ! la mauvaise fée, de quels désastres, de quelles sottises n'est-elle pas responsable ! Elle trouble tous les esprits, elle tourne toutes les têtes, chez tous elle oblitère jusqu'au sentiment du ridicule. Un contemporain, se remémorant plus tard cette crise de folie contagieuse, y trouvait ces excuses : « On était rassuré par la pureté de ses intentions ; on avait, d'ailleurs, dans le progrès cette niaise confiance destinée à tromper tant de monde ; et puis, il faut l'avouer, nous étions bien légers et bien peu réfléchis[1]. » Bien imaginatifs aussi ; quand Jacob Dupont placarde sur les murs de Paris son cours d'instruction du peuple, parle d'établir sa chaire tantôt sur la place de la Révolution, tantôt dans l'église Notre-Dame, se propose comme professeur public et universel, se dit versé dans toutes les sciences et capable de tout enseigner[2] ; quand, en décembre 1792, à la tribune de la Convention, il décrit avec enthousiasme les écoles de l'avenir, et représente « nos philosophes, Pétion, Sieyès, Condorcet et autres, entourés dans le Panthéon, comme les sages de la Grèce à Athènes, d'une foule de disciples venus des différentes parties de l'Europe, se promenant, à la

1. *Mémoires du chancelier Pasquier*, I, 33.
2. Mercier, *Nouveau Paris*, VI, 89.

manière des péripatéticiens et enseignant, celui-ci le système du monde, celui-là le perfectionnement social »[1]... non, personne ne pense à rire et l'on écoute bouche bée. Personne ne rirait non plus du programme d'éducation que prépare en secret l'apocalyptique Saint-Just qui, lui, veut, au contraire, qu'on élève les enfants « dans l'amour du silence et le mépris des rhéteurs », qu'on les forme « au laconisme du langage » ; il interdit « qu'on les frappe et qu'on les caresse, » recommande qu'on les « livre à la nature », qu'ils soient « vêtus de toile dans toutes les saisons, couchent sur des nattes et dorment huit heures, ne vivent que de racines, de fruits, de légumes, de laitage, de pain et d'eau » et décide que leur instruction doit être « militaire et agricole depuis dix ans jusqu'à seize », qu'on « les distribuera aux moissonneurs, dans le temps des récoltes et qu'ils entreront ensuite dans les Arts »[2] ! Il n'y a pas jusqu'au *Père Duchesne* qui n'ait là-dessus son idée ; elle est simple, au reste, et n'exige pas des éducateurs une surmenante préparation : « Que les premiers mots que les mères feront balbutier à leurs enfants soient ceux de liberté et d'égalité », propose Hébert d'un ton de fureur républicaine aussi factice que divertissante ; « que leurs vieilles grand'mères, au lieu de leur apprendre les contes

1. *Moniteur*, réimpression, XIV, 744. Discours de Jacob Dupont sur l'instruction publique.

2. Edouard Fleury, *Saint-Just et la Terreur*, I, 212.

de fées et de revenants, leur apprennent, dès le berceau, tous les crimes des rois. Ils apprendront de bonne heure à détester ces ogres véritables qui ne vivent que de chair humaine. L'histoire de Capet leur fera plus d'horreur que celle de la Barbe-Bleue. Il faut, f... ! qu'en entendant prononcer le nom de roi, qu'en voyant l'effigie d'un roi, l'enfant républicain recule de peur comme s'il voyait un loup ou un tigre prêt à fondre sur lui. Aussitôt qu'il marchera, f... ! qu'il soit placé dans les écoles publiques où on lui apprendra, avec l'A. B. C. la constitution : ce sera son premier catéchisme »... Les filles ne sont pas oubliées et l'engouement pour l'éducation rénovée est tel que les particuliers eux-mêmes émettent des programmes. On regrette de ne connaître que par cette mention celui émanant de Mme Monet, « descendante de La Fontaine » ; le 18 février 1790, elle présente à l'Assemblée nationale un plan d'éducation *pour le sexe :* le président, Talleyrand, la félicite et la remercie, Mme Monet a pour collaborateur un sieur Le Roux, « inventeur d'un carton de bureau incombustible, d'une inscription *qu'on pourrait graver sur l'airain,* et de nombreuses autres découvertes dont la liste remplit un cahier »[1].

Dans l'expectative de ces heureuses réformes, les petits Français grandissent sans apprendre à lire : personne ne s'occupe d'eux pratiquement.

1. Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de la Révolution,* III, p. 537.

Les maîtres disparaissent ; beaucoup, par dévouement ou par attachement à leur emploi, auraient volontiers continué leur tâche ; mais on leur a imposé le serment civique : ceux qui s'y refusent sont expulsés de leur classe ; aux autres, qui s'y soumettent, les parents n'envoient plus leurs enfants. Les élèves vagabondent, et les représentants du peuple s'acharnent à disserter, en termes pompeux, sur l'insouciance lamentable de la monarchie. « Enfin, s'écrie Lakanal, en brumaire an III, il est décidé que l'ignorance et la barbarie n'auront pas le triomphe qu'elles s'étaient promis » !... On l'avait déjà décidé cinq fois !... Pourtant, de ce fatras, subsiste un grand principe dont il faut faire honneur au même Lakanal : la Convention proclama la liberté de l'enseignement, laissant aux particuliers le droit d'ouvrir des écoles sous la surveillance du gouvernement ; quant au choix des instituteurs, il n'exclut même pas les nobles et les prêtres : « Nommez les plus instruits » ! conseille-t-il dans un bel élan de libéralisme, dont les tracasseries administratives allaient aussitôt compromettre les heureux effets.

*
* *

Quelques-unes de ces institutions libres de la Révolution méritent une mention. A la porte Saint-Antoine est située, en 1793, celle de la dame Roget, qui, adoptant la nuance en vogue, s'intitule

« citoyenne républicaine ». Elle supprime de sa classe « les livres et les emblèmes entachés de superstition » et les remplace par des attributs plus « analogues aux circonstances », ainsi qu'on disait alors. Cette opportune modification ne lui a pas porté chance, et voici en quels termes elle expose sa déconvenue aux « Pères de la Patrie » : « J'ai fait disparaître les images du fanatisme, remplacet par la Constitution et les droigts de l'homme, le bonet de liberté ; j'ai fais un feu de joie avec des gravures de roi et de reine. Des pères et des mères mont retiré leurs enfans, les uns sous des prétexe honnette, d'autres sans me rien dire, d'autres mont exposée... que j'aitais troprompte, qu'il retirais leurs enfans puisquil n'étais plus instruit. J'en ai perdu sep en cinque jours, j'en ai encore perdu six depuis par prétexe de maladie[1]... » Peut-être, à l'insu de la « citoyenne républicaine », son orthographe était-elle pour quelque chose dans cette désertion. Quant au bonnet rouge et aux Droits de l'homme, on les trouve dans tous les établissements similaires, aussi bien chez les maîtres de pension Oger et Thomas, tous deux membres de la Commune insurrectionnelle, que chez le citoyen instituteur Pollet et chez Julien Leroy, dit *Églator*, le féroce égorgeur de Bicêtre, également éducateur de la jeunesse[2]. Huet, membre

1. *Archives nationales*, F[17], 1008. Cité par Victor Pierre, *L'Ecole sous la Révolution française*.

2. F. Braesch, *La Commune du 10 août 1792*, p. 269.

du club des instituteurs, signale, en novembre 1793, au président de l'Assemblée, l'ingénieuse façon dont il tient sa classe : c'est une « petite Convention ». — « Elle est montée d'un président et d'un secrétaire, qui se nomment tous les quinze jours ; pas d'autres lectures que celle des Décrets, de la Constitution et des numéros du *Père Duchesne*[1]. » Les enfants de la section de la Fontaine de Grenelle viennent réclamer de la munificence des représentants de la nation « un buste de Marat » ; le jeune orateur de la députation, parlant en leur nom, déclare : « Nous lisons sans cesse ses actions ; le livre qui les renferme remplacera ceux de la superstition où se trouvait à peine une vérité parmi mille erreurs[2]. »

La plus renommée de ces institutions est celle que dirige, dans les bâtiments de la ci-devant abbaye Martin-des-Champs, le citoyen Léonard Bourdon, qui, avant la Révolution, s'appelait Monsieur Bourdon de la Crosnière : il avait été, à cette époque, l'intendant de Sénac de Meilhan ; débarqué à Paris en 1789, il avait fondé une école qui probablement ne prospérait guère, jusqu'au jour où un éclair de génie la fit connaître de la France entière. C'était en octobre 1789 ; le 23 de ce mois fut solennellement présenté à l'Assemblée Constituante un certain Jacob, âgé de cent vingt

1. Victor Pierre, *L'École sous la Révolution*, p. 90.

2. *Moniteur*, 27 janvier 1794.

ans, qui fut aussitôt célèbre sous l'appellation de *Vieillard du Mont Jura*. Le président fit décemment les honneurs du prétoire à ce vénérable citoyen. La chose produisit grand bruit et Bourdon, ne redoutant point la mise en scène, jugea qu'il aurait intérêt à compter le centenaire au nombre de ses jeunes disciples, et réclama que celui-ci lui fût livré. La requête exaucée, le chef d'institution s'empara de « l'illustre vieillard », sous le prétexte d'inspirer le respect de son grand âge à ses pensionnaires. L'effet de cette réclame ne pouvait pas, comme on le pressent, se prolonger bien longtemps ; mais Bourdon avait l'esprit fertile : s'inspirant des usages de l'ancienne Université, il offrait au public des séances académiques dont ses élèves remplissaient tous les rôles ; c'est ainsi qu'on le vit représenter un spectacle plein d'intérêt, montrant « ce qu'avait été l'éducation sous l'ancien régime, comparée à ce qu'elle était sous le règne de la liberté »[1]. A la distribution des prix, en juin 1793, les parents eurent la douce satisfaction de voir les écoliers, formant un parlement en miniature, « délibérer sur les affaires de leur petite république » ; à cette scène succéda le réjouissant spectacle de « la tenue d'un tribunal, des juges, des jurés, d'un accusateur public, de prévenus jugés suivant les formes républicaines »[2]...

1. *Le Sans-Culotte*, 8 vendémiaire an III, cité par Aulard, *Réaction thermidorienne*, I, 123.

2. Biré, *Journal d'un bourgeois de Paris*, IV, 243.

Hors de leur collège, les élèves du citoyen Bourdon paraissent avoir été moins favorablement appréciés : en promenade au Jardin des Plantes, leurs chansons obscènes font fuir les visiteurs du Muséum[1], et un rédacteur de la *Gazette française* raconte avoir rencontré par les rues le fameux éducateur, « suivi de sa meute de polichinelles », marchant, tambours en tête, parmi les huées du public qui s'apitoie sur le sort de « ces malheureux enfants, pour la plupart orphelins, auxquels on insinue chaque jour le poison empesté des maximes de Bourdon »[2]. Robespierre, d'ailleurs, n'en avait pas jugé autrement : il notait le personnage « intrigant méprisé dans tous les temps ; rien n'égale la bassesse qu'il met en œuvre pour s'emparer de l'éducation des Élèves de la Patrie qu'il dénature et qu'il déshonore »[3].

Ces « petites Conventions », ces « petits tribunaux révolutionnaires » à l'usage de la jeunesse, constituaient le cours d' « éducation civique », grande découverte, tout récemment faite, à ce qu'on imaginait, du moins ; en quoi on se leurrait, car, près d'un siècle auparavant, Mme de Maintenon n'avait point négligé d'instruire ses élèves de la

1. Dauban, *Paris en 1794*, p. 64.

2. 10 ventôse an III. Cité par Aulard, *Réaction thermidorienne*, I, 513.

3. *Papiers inédits trouvés chez Robespierre*, II, 20, 21. Cité par Braesch, *La Commune du 10 août 1792*.

soumission que l'on doit au gouvernement et aux représentants de l'autorité. Elle avait écrit, sur ce sujet, des pages dont la lecture, à l'heure actuelle, ne nous serait pas inutile, et dont on aurait pu imprimer certains passages sur les formules destinées à la déclaration de l'impôt sur le revenu ; elle dit, par exemple : « Le besoin général de l'État est celui de chaque particulier, qui ne peut être en sûreté dans sa maison si on ne nous garde de nos ennemis ; et on ne peut nous en garder sans avoir de quoi faire subsister les troupes nécessaires à ce dessein ; à quoi il est très juste que chacun contribue, puisque chacun y est intéressé. On convient assez volontiers de ce raisonnement, on le fait même aux autres à l'occasion; mais quand il est question d'en venir à la pratique, personne ne veut porter la charge, et on n'épargne rien pour en exempter ses terres [1]. »

En 1793, l'éducation civique est moins réservée : elle saisit l'enfant à sa naissance et l'affuble de prénoms grotesques : on « baptise » les garçons *Pétion*, *Marat*, ou *Brissot ;* des pères prénomment leurs filles *Pique, Montagne* ou *Betterave*. Un patriote parisien place son fils sous le vocable de sa section et l'appelle *Alexandre-Pont-Neuf ;* le ministre Lebrun nomme sa fille, née le 11 novembre 1792, *Civilis-Victoire-Jemmapes-Dumou-*

1. *Conseils et Instructions*. I, 67-69. Cité par P. Rousselot, *Pédagogie historique*.

riez[1]. Ce qu'on fait admirer de la Révolution aux écoliers, ce n'est pas ce qui est admirable, l'effort contre l'étranger, mais ce qui est odieux et répugnant, la persécution contre les partisans du passé ; certains énergumènes les élèvent dans le culte de l'échafaud : à Rennes, tandis qu'on traque Lanjuinais proscrit, « un maître de pension conduit ses écoliers, lorsqu'il est content d'eux et à titre de récompense, sous les fenêtres de Mme Lanjuinais, où ils installent de petites guillotines que leur instituteur leur a distribuées et qu'ils manœuvrent durant plusieurs heures »[2]. Après la Terreur, le conseil général d'Arras donne l'ordre à ses agents de retirer des mains des enfants « les petites guillotines de deux pieds de hauteur dont ceux-ci se servent pour couper la tête à des oiseaux ou à des souris »[3]...

Le rêve de Bouquier est accompli : l'enfant est mêlé, dès son jeune âge, à la vie politique du pays : point de distribution de prix où l'on n'accable les pauvres petits du tableau oratoire des « quatorze cents ans de servitude et de dégradation », leur inspirant témérairement et le mépris des ancêtres et d'exigeants appétits que l'ère nouvelle ne satisfera pas. Sur ce point, ils sont,

1. Frédéric Masson, *Le département des affaires étrangères pendant la Révolution*, p. 278.

2. *Notice historique sur le comte Lanjuinais*, par M. Victor Lanjuinais, ancien ministre, cité par Bire, *Journal d'un bourgeois de Paris*.

3. J.-A. Paris, *Histoire de Joseph Le Bon*.

d'ailleurs, bientôt déçus : des fêtes décadaires ont été instituées pour développer chez tous les citoyens, et particulièrement dans la jeunesse, l'amour de la vie sociale, le respect de la terre nourricière et « l'attachement à la Constitution, à la patrie et aux lois ». En ces fêtes célébrées dans toutes les communes de France, le premier magistrat de la localité doit, par exemple, tracer un sillon, au moyen d'une charrue, et prononcer un discours. Mais l'enthousiasme, la curiosité même font bien vite défaut. Les quelques récits qui nous sont restés de ces fêtes décadaires sont navrants, en dépit de l'officielle hâblerie des narrateurs. Il advient même que le maire se trouve seul au champ désigné et se dispense de creuser le sillon prescrit. A Ablis, en Seine-et-Oise, au mois de fructidor de l'an V, le citoyen commissaire est obligé d'avouer que « les fêtes se font avec une insouciance marquée ». — « Celle des vieillards, hier, était une espèce de dérision, malgré le beau temps... Le président, un agent et moi, accompagnés de six gendarmes, avons fait le tour de l'arbre de la liberté, sans dire un mot, et sommes rentrés ; ce fut la fête[1] ! » Beaucoup, après avoir patiemment attendu la prospérité promise, estiment qu'elle tarde à poindre. Ils sont saouls de discours et de harangues prétendues patriotiques : ils regrettent pour leurs enfants autant que pour eux-mêmes, les traditionnelles

1. E. Tambour, *Etudes sur la Révolution dans le département de Seine-et-Oise.*

fêtes d'autrefois, les chants naïfs des nuits de Noël, les rogations parmi les vergers en bourgeons, les processions sous le soleil de juin et l'autel de la Vierge que fleurissaient en mai tous les jardins de la paroisse. Ils regrettent aussi le maître d'école avec lequel ils étaient à l'aise et qu'ils pouvaient consulter à l'occasion, le prêtre qui faisait le catéchisme aux garçons et aux filles et s'intéressait à eux dès le baptême. Certes, la maison d'école était peu confortable : c'était une chaumière et le mobilier en était misérable ; maintenant, c'est bien pire, puisqu'elle n'existe plus : elle a été vendue pour quelques assignats à un étranger dont on se défie ; sans doute l'instituteur chantait au lutrin et sonnait les cloches ; mais aujourd'hui, quand il y en a un, ce qui est rare, il est secrétaire du club et espion de l'agent national. Celui de Rosières, en Lorraine, cumule les fonctions de « capitaine de la garde nationale, officier public, officier municipal, juré du canton pour secours, juré d'accusation pour le tribunal du district, commissaire aux estimations de biens nationaux[1]... » Les réformes ne sont belles que sur le papier ; en réalité, ce sont des duperies : la loi prescrit aux écoliers la visite des hôpitaux : mais ils y contractent des maladies, — et les hôpitaux, d'ailleurs, sont rares dans les petits endroits ; elle préconise les tournées instructives dans les fabriques ; mais les enfants des villes, qui, seuls,

1. Victor Pierre, *L'Ecole sous la Révolution*.

peuvent en profiter, les connaissent, ces manufactures : les temps sont durs et ils y travaillent ; elle recommande le salutaire spectacle des travaux des champs ; les petits villageois ne voient jamais autre chose, et quand, le jour de la fête, le maire manœuvre son obligatoire charrue, ils ne s'intéressent aucunement à ce spectacle trop familier : ce sont là imaginations de citadins qui ne connaissent la campagne que par les églogues de Virgile ou les pastorales de Florian et qui font de la bucolique de cabinet. Enfin, on s'est plaint de la pénurie de livres classiques et de lectures destinées à l'enfance ; il y en a maintenant : le gouvernement a institué des prix pour récompenser les meilleurs ouvrages de ce genre, et les auteurs se sont évertués : on vend le *Journal des pensées, par P.-A. Vanière, auteur de l'art de former l'homme, petit-neveu et fils d'illustres du nom*, — le *Télescope français ou le spectateur de la construction des idées élémentaires*[1] ; on vante aussi le *Syllabaire républicain pour les enfants du premier âge*, qui se trouve chez tous les libraires et contient la *Chanson du papa et de la maman à l'enfant qui lit bien :* cela est noté sur l'air de la *Carmagnole :*

Si mon petit Fanfan lit bien (*bis*)
Je ne lui refuserai rien (*bis*)
Je le caresserai,
Et puis je lui ferai

1. Tourneux, *Bibliographie de l'histoire de la Révolution*, III, 538.

Danser la *Carmagnole*,
Au joli son (*bis*)
Danser la *Carmagnole*,
Au joli son du violon !

Le même volume élémentaire contient les *Commandements de la République :*

Tous les tyrans tu poursuivras
Jusqu'au delà de l'Indoustan ;
Jamais foi tu n'ajouteras
A la conversion d'un grand ;
Le bien des fuyards verseras
Sur le sans-culotte indigent...

Ils abondent, ces *Commandements du républicain ;* on en a multiplié les versions, car il importe d'effacer de la mémoire de l'enfant le vieux Décalogue que, dans sa forme fruste, les générations se transmettaient pieusement. Voici encore les *Épîtres et Évangiles du républicain pour toutes les décades de l'année, à l'usage des jeunes sans-culottes, par Henriquez, citoyen de la section du Panthéon.* A celui-ci fut décerné par le Conseil des Anciens, un prix de 1.500 francs sur la proposition de Courtois, « parce que son ouvrage est écrit *avec simplicité* ». Voyons la simplicité : « L'âme du républicain, dit l'auteur, ne peut se passer d'aliments sains et continuels. Il n'appartient qu'aux animaux immondes de se *veautrer* dans la *fanche* des marais infects »... Un *Évangile* maintenant : « Les rois disent : La terre peut contenir quelque cent millions d'hommes ; mais nous

n'avons plus de place pour nous divertir. Que ferons-nous ! Le Pape dit : Rien de plus simple : il faut nous déclarer la guerre sous un prétexte quelconque ; nous ferons égorger quatre ou cinq millions d'hommes en Europe, autant en Asie, autant en Afrique ; et quand ils seront tous morts, leurs cadavres engraisseront nos terres et *ses* productions seront beaucoup plus délicates. Tous les despotes applaudirent l'opinion du Saint-Père. » Ce que lisant, les moins éclairés des villageois et les mieux disposés aux idées nouvelles pensèrent que les évangiles, les vrais, ceux que n'avait point primés le gouvernement, convenaient mieux à l'esprit des enfants que ces élucubrations par trop sommaires et ils souhaitèrent, en silence d'abord, un retour à l'ancien état.

A Paris, où l'on fut toujours brave, on se gène moins : les écoles publiques sont désertes et les institutions privées, que dirigent d'anciennes religieuses, regorgent d'élèves. Un policier du Directoire s'indigne de cet état de choses. Il constate qu'il existe, dans le département de la Seine, plus de deux mille écoles particulières et cinquante-six écoles officielles seulement ; encore celles-ci sont-elles presque vides [1], ne recevant que douze cents élèves des deux sexes, tandis que, en raison du

1. *Compte rendu au ministre de la police générale par le commissaire du Directoire exécutif près le département de la Seine de la situation de ce département.* (Aulard, *Réaction thermidorienne*, IV, 734.)

chiffre de la population, elles devraient en compter plus de vingt mille [1]. De tous les collèges de Paris, un seul subsiste : le ci-devant Louis-le-Grand, devenu *Collège des Boursiers*, puis *Collège de l'Égalité*, puis *Prytanée français :* on y élève gratuitement les fils des citoyens indigents qui ont bien mérité de la patrie ; mais le *Journal des hommes libres* découvre, fort indiscrètement, que, au nombre de ces enfants pauvres, sont « celui de l'ex-directeur Treilhard, celui de Bougouville qui a 30.000 francs de rente, celui d'un des plus riches apothicaires de Paris et « cent autres dont l'admission est un vol à la classe méritante » et un outrage à l'honnêteté publique [2]. En vain le ministre, pour relever la réputation du Prytanée, s'est-il rendu de sa personne à la distribution des prix ; en vain a-t-il pleuré des larmes d'attendrissement à la lecture d'une ode débitée « par un jeune mathématicien nommé Jules » [3], le prestige du collège est atteint et l'on s'aperçoit que le Parisien a quelque peu perdu sa primitive candeur et se montre moins sensible que par le passé à ces démonstrations officielles. Son scepticisme en ces matières gagna bientôt le pays tout entier. Comme un arbre qu'on a tenté de courber et qui, ayant

1. Aulard. *Réaction thermidorienne*, IV, 348.

2. *Journal des hommes libres*, 23 messidor an VII, cité par Aulard, *Réaction thermidorienne*, V, 614.

3. *La Clef du Cabinet*, 8 fructidor an VI, cité par Aulard, *même ouvrage*, à la date.

rompu ses ligatures, se redresse et reprend sa naturelle et souple droiture, le peuple de France relevait la tête. Le cri de détresse qui monta de tous les points du territoire fut d'une unanimité saisissante. Ni villes ni villages ne voulaient plus de ces instituteurs de hasard, recrutés dans les bas-fonds de la politique, « pour des opinions étrangères au savoir », et dont beaucoup étaient « non seulement ignorants et incapables, mais encore ivrognes et de mœurs dépravées »[1]. En vain Lakanal leur faisait-il porter au cou une médaille avec cette légende : *L'Instituteur est un second père*[2], on leur rendait la vie impossible : dans l'arrondissement de Bourges, « vingt et un n'ont pu s'installer à cause du prix exorbitant auquel les paysans leur vendent les subsistances[3] ». Là où les prêtres, les Frères et les ci-devant religieuses n'ont point trouvé le moyen ou n'ont pas reçu l'autorisation de rouvrir leurs anciens établissements, l'organisation des écoles primaires est partout « nulle et dérisoire ; une immense population est condamnée à toutes les hontes et à tous les maux d'une complète ignorance... Deux générations de l'enfance sont à peu près menacées de ne savoir ni

1. *Compte rendu par le citoyen Fourcroy, conseiller d'État, de sa mission dans la XIIe division militaire pendant le mois de nivôse an IX.* (Félix Roquain, *L'État de la France au 18 brumaire*, p. 162.)

2. Alexis Chevalier, *Les Frères des Écoles chrétiennes et l'enseignement primaire après la Révolution*, p. 5.

3. Victor Pierre, *ouvrage cité*, voir p. 146-147.

lire ni écrire », constate Fourcroy contemplant avec mélancolie « les ruines de l'instruction ». Quelques agents du pouvoir ont tenté, il est vrai, de présenter comme un bonheur public cette situation désolante : l'un d'eux, constatant que les écoles primaires sont désertes, se console par cette considération : « Dans les campagnes, l'instruction est toujours républicaine, mais elle est presque nulle [1] » ; un autre proclame qu' « il y a mauvaise humeur, il y a mauvaise foi à dire que les dix années écoulées depuis le commencement de la Révolution sont perdues pour l'instruction publique... Si l'étude des belles-lettres a été interrompue, la jeunesse a reçu une *instruction négative* beaucoup plus utile ; les événements lui ont formé le jugement et cette grande école vaut bien les bancs du collège... Il n'est pas rare de trouver un jeune homme de quinze ans raisonnant sur les principes de la politique beaucoup mieux que les vieux conseillers de la Cour d'Autriche... [2] ». Les pères de famille, peu désireux d'entendre leurs enfants « raisonner sur les principes de la politique », réclament opiniâtrement le retour aux traditions et aux institutions du passé. De Vienne, dans l'Isère, on écrit, dès l'an III : « Tout est détruit ; les gens à talents ont presque tous péri, et

1. Aulard, *Réaction thermidorienne*, V, 523.

2. *Tableau analytique de la situation du département de la Seine, fructidor an VII, présenté au ministre de l'Intérieur.* (Aulard, *ouvrage cité*, V, 115.)

nous sommes tombés dans la plus affreuse barbarie. » Ceci résume l'état et le sentiment général du pays. Autant il serait injuste de nier la sollicitude théorique de la Révolution à l'égard de l'éducation de l'enfance, autant il est déconcertant d'entendre répéter que l'instruction du peuple est l'une des conquêtes de cette sublime époque et que la monarchie n'avait pratiqué en ces matières que la politique intéressée de « l'Éteignoir ». La Convention a émis et posé de grands principes, — celui de la liberté de l'enseignement entre autres, — mais elle ne put leur faire franchir « le domaine de l'idée », et on souhaiterait, pour la beauté et l'honnêteté de notre histoire, que ceux qui la travestissent imprudemment s'acquittassent de cette opération avec un peu plus de respect et de patriotisme.

Quelles pouvaient être, en ce grand désarroi, les impressions des enfants eux-mêmes, et quels souvenirs conservaient-ils plus tard de ces temps de vacances perpétuelles ou d'études intermittentes ? A lire ce que nous transmettent leurs récits, on sent qu'ils gardent la mémoire d'une grande secousse ; mais, pour l'âge insouciant qu'ils avaient à l'époque de la tourmente, toute nouveauté est amusement, tout bouleversement devient distraction, en sorte que leurs relations demeurent empreintes de plus d'étonnement que d'angoisse. Ainsi le marquis d'Hautpoul rapporte comme un

simple détail de « couleur locale » valant à peine d'être consigné, que le professeur qui donnait, à Versailles, en pleine Terreur, des leçons de dessin à Mlle d'Hautpoul, « portait à la boutonnière le doigt d'un évêque tué par lui lors du massacre des prisonniers d'Orléans ». Hautpoul nous donne le nom de ce raffiné qui, en guise de fleur, ornait d'un débris humain le revers de son habit : il s'appelait Gouzian[1] ; mais le nom du prélat ne nous est pas indiqué : c'était bien évidemment Mgr Jean-Arnaud de Castellane, évêque de Mende, égorgé, en effet, à Versailles, rue de l'Orangerie, le 9 septembre 1792[2].

Le baron de Barante, lui, se souvenait de la fermeture brusque du collège d'Effiat, dont il était élève, et que tenaient les Oratoriens : d'un séjour à la campagne ; de l'arrestation de son père emprisonné à Thiers ; d'un voyage éperdu de sa mère à Paris où elle allait implorer la grâce de son mari, grâce qu'elle obtint, en juillet 1794, d'Élie Lacoste, mis en humeur de tout accorder par la bonne nouvelle de la victoire de Fleurus qui parvenait à la Convention ce même jour. Durant la captivité de son père, le petit Barante, recueilli par un parent, se promenait dans Thiers, coiffé d'un bonnet phrygien tricolore, « car le bonnet rouge était odieux

1. *Mémoires du général marquis d'Hautpoul, pair de France*, publiés par son arrière-petit-fils, Étienne Hennet de Gentil, p. 6.

2. *Les martyrs de la Foi pendant la Révolution française*, par l'abbé Aimé Guillon, 1821.

aux révolutionnaires d'un ordre un peu relevé ». Il pénétrait dans la prison, sous prétexte d'y porter des légumes, et, comme les guichetiers le fouillaient, il plaçait au cœur des artichauts les billets destinés au détenu. Puis, c'est, au début du Directoire, la venue à Paris, l'entrée dans une pension privée de la rue de Berri, celle-là même qui était connue naguère sous le nom d'*Institution pour la jeune noblesse* et dont les élèves avaient porté le rutilant costume que nous avons dit. L'établissement avait, bien entendu, changé d'enseigne ; le bon M. Lemoine, qui le dirigeait toujours, forcé, bien à contre-cœur, de fermer sa chapelle et de congédier son aumônier, remplaçait les pratiques religieuses par des instructions morales témoignant de sa probité, de sa sensibilité et « d'un certain usage du monde » ; et c'est grâce aux soins de cet honnête éducateur dérouté que Barante parvint à être refusé, en 1797, au concours de l'École polytechnique, où il ne fut admis que l'année suivante[1].

Le futur duc de Broglie a huit ans quand son père meurt sur l'échafaud ; sa mère s'évade des prisons de Vesoul : l'enfant est livré à des domestiques qui l'emmènent, en sabots et en bonnet rouge, jusqu'à Gray, la ville voisine, afin d'implorer un secours de Robespierre jeune, en mission dans la région. A Saint-Remy, où se trouve le château familial, il assiste à la vente aux enchères

1. *Souvenirs du baron de Barante, passim.*

du mobilier de ses parents : il s'est assis à côté du crieur public et crie avec lui. Au reste, d'instruction, point : il lit avec passion le *Voyage d'Anacharsis* et les *Mille et une Nuits ;* après thermidor seulement, fixé à Paris, il est confié à un précepteur, le citoyen Guillobé, qui conduit assidûment son élève aux séances de la Convention. De cette éducation privée, — « *privée* est le mot et le jeu de mots, remarque le duc de Broglie, car Dieu sait ce qui lui manquait » ! — l'enfant a conservé le souvenir des fêtes champêtres, des environs de Paris où le mène son Mentor ; il y est très frappé par la rencontre de Mme Tallien, à demi nue. Puis se place, en 1800, un voyage à travers la Vendée, toujours en compagnie de Guillobé, lequel semble comprendre sa tâche au mieux de son propre divertissement : enfin c'est l'École centrale des Quatre Nations et l'École des mines dont les cours sont libres : entre qui passe, écoute qui veut ; les professeurs n'exercent aucune autorité sur leurs auditeurs qu'ils ne paraissent pas connaître, et ainsi le duc de Broglie s'achemine vers le Conseil d'État, dont il fera partie en 1809 [1], s'étant imposé, tout de même, pour y parvenir, plus de peines que Cormenin, admis d'emblée auditeur du même docte corps pour avoir écrit une ode aux *Nymphes de Blandus* [2].

1. *Souvenirs du feu duc de Broglie, de l'Académie française*, 1785-1870.

2. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, 87.

Montbel, ministre de Charles X, a commencé ses études à Toulouse, chez Mme Gach, vieille bonne femme qui avait élevé plusieurs générations d'enfants et qui frémissait d'horreur en faisant réciter les *Droits de l'Homme* aux marmots de son petit établissement ; de là, il passe, à l'automne de 1794, chez un ecclésiastique bossu, assisté dans sa mission pédagogique par un acolyte au regard torve qui montrait aux élèves à enluminer des gravures illustrant les *Métamorphoses* d'Ovide. Cette étape parcourue, Montbel est confié à M. Ponthier, directeur d'une importante pension, où il est fouetté consciencieusement et où il se prend de passion pour les arts : l'abbé Prax lui enseigne le chant ; M. Ducreux lui apprend le dessin ; M. Labadens est son maître de violon ; mais l'établissement est fermé par le Directoire, comme employant des ci-devant ecclésiastiques, et Montbel entre chez M. Ruffat, un ancien avocat au parlement, qui prend des pensionnaires et donne des leçons de latin. A onze ans, le futur homme d'État fait des vers, écrit une tragédie sur *Charlotte Corday* et, à partir de 1803, se consacre exclusivement à l'étude des beaux-arts. Il n'en fallait pas davantage, en ce temps reculé, pour devenir Grand-Maître de l'Université et ministre de l'Intérieur [1].

Pour changer de milieu social, suivons le fils d'un magistrat qui n'est point des ennemis du nou-

1. *Souvenirs du comte de Montbel*, p. 7 à 17.

veau régime. A l'âge où l'on joue aux billes, le bambin est membre du club révolutionnaire de sa ville natale : il y pérore, apostrophant les rebelles émigrés, menaçant de mort les aristocrates, maudissant les prêtres hypocrites. Le voilà pourtant en route, à douze ans, avec un ci-devant gentilhomme qui fuit l'échafaud. Où vont-ils ? Ils n'en savent rien ; ils s'arrêtent en un lieu champêtre et solitaire, vivent dans une chaumière à la Rousseau, herborisant, étudiant la conchyliologie, lisant beaucoup, du latin, de l'espagnol, de l'italien, du français, de l'anglais, pêle-mêle. L'enfant voit de près, dans une ville d'Alsace, les terroristes et la guillotine, rentre malade chez ses parents, se prend de passion à la fois pour *Werther* et pour l'arithmétique, ambitionne, sollicite et obtient le poste de secrétaire du chef d'escadron de la gendarmerie, pense à se faire trappiste et est enfin nommé adjoint au bibliothécaire municipal de son chef-lieu. Il a dix-sept ans : il a tout appris et ne sait rien ; — peut-être conviendrait-il mieux d'écrire qu'il sait tout et n'a rien appris. — Bientôt dégoûté de la province, il part pour Paris, y publie un roman et une *Bibliographie des Insectes*, œuvre de bénédictin qu'il a écrite par délassement ; puis il est mis en prison pour des vers que la police du Consulat juge subversifs, se croit devenu conspirateur, se réjouit d'être traqué comme un personnage de mélodrame, joue au fugitif, quêtant des gîtes de hasard et collectionnant les coléoptères. Dans la

petite ville où il se réfugie, il devient amoureux de quatre femmes, — la mère et les trois filles, — épouse l'une de celles-ci et rencontre par hasard un Anglais millionnaire qui le prend comme secrétaire et promet de lui assurer un opulent avenir : bel appartement, le vivre, un ou deux domestiques, un cabriolet, un cheval !... Ce défi à la vraisemblance est l'histoire authentique du tranquille et doux bibliophile dont l'effarante érudition émerveillera durant vingt ans tout ce que Paris compte d'hommes éminents, — Charles Nodier[1].

Voici maintenant un enfant du peuple, presque un enfant des rues : il s'appelle Béranger : son grand-père, tailleur à façon, rue Montorgueil, l'envoie une vingtaine de fois à l'école du passage de la Bouteille qui est en face de sa maison ; il est mis ensuite dans une pension du faubourg Saint-Antoine : il ne se souviendra pas d'y avoir reçu une seule leçon de lecture ou d'écriture. Expédié à l'une de ses tantes qui tient auberge dans un faubourg de Péronne, à l'enseigne de *l'Épée royale*, il sert à table les voyageurs, veille à l'écurie, cire les bottes et remue le fumier : dans l'intervalle de ces besognes, il lit *Télémaque* et Racine ; un vieux maître d'école lui apprend à former ses lettres et à calculer. A cela se borneront ses études classiques, car admis, à douze ans, dans l'établissement qu'avait fondé à Péronne un certain Ballue

1. Michel Salomon. *Charles Nodier et le groupe romantique, d'après des documents inédits.*

de Bellenglise, fervent adepte de l'*Émile*, l'enfant n'y apprit rien qu'à discourir. Singulière institution que celle-là : le latin est banni et la grammaire dédaignée. Les élèves se disciplinent eux-mêmes, élisent entre eux des juges, des membres du district, un maire, des officiers municipaux, un juge de paix : ils composent une force armée divisée en chasseurs, grenadiers, artilleurs, car ils ont des piques, des sabres et aussi une pièce de canon qu'ils traînent dans leurs promenades. Le soir ils se réunissent en un club dont les séances attirent les curieux : on chante des hymnes à la Patrie, on harangue les Conventionnels qui passent au relais, — et cela dure autant que la Terreur ; après quoi Ballue de Bellenglise, « le Fénelon républicain », dut renoncer à sa marotte : il mourut à Amiens, président de la Cour criminelle, non sans avoir placé comme ouvrier dans une imprimerie le futur poète des *Souvenirs du peuple* et du *Roi d'Yvetot*[1].

De tels exemples que, est-il besoin de le dire, sans prétention à aucune thèse, je cueille au hasard de ma bibliothèque, et qu'on pourrait, je crois, multiplier, donneraient à penser que les pédagogues perdent leur temps à doser de savants programmes où toutes les connaissances humaines figurent pour une quote-part qui va s'enflant d'année en année. De nos jours, pour être un pauvre bachelier, il faut savoir le latin, le grec, l'histoire, la philoso-

1. Béranger, *Ma biographie*.

sophie, la littérature, l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie plane et sphérique, la géographie, la cosmographie, la chimie et la physique : j'en oublie peut-être dont je ne sais même pas les noms. Bacheliers, mes frères, si vous n'avez pas honte, dites ce qu'il nous en reste ! On est confus, non point d'avoir appris ces belles choses, — elles n'encombrent point l'esprit, nous pouvons tous en faire serment, — mais de reconnaître avec envie que nos pères, après quelques mois de vagabondage intellectuel, en savaient tout autant et plus que nous après dix ans de travaux forcés. Paradoxe, dira-t-on. Pourtant, leurs courtes et nomades études terminées, ils gardaient pour la vie le goût des lettres, et nous l'avons perdu. Victor de Laprade, qui devenait sanguinaire au seul mot de baccalauréat, rendait cet examen responsable de la décadence des études classiques : il assurait pouvoir suivre à la trace chez les générations soumises depuis la monarchie de Juillet à cette redoutable épreuve, l'abaissement du goût et des connaissances littéraires, assurant que l'inaptitude aux idées profondes, aux convictions sincères, marchent de pair avec l'accroissement de surface des études. « S'il ne s'agit, fulminait-il, que de mettre l'écolier en état de répondre à des questions qui exigent la maturité d'un homme ou la mémoire d'un perroquet... et de farcir une jeune cervelle d'une nomenclature de princes et de batailles, de chiffres des populations, de degrés de latitude, de produits

et d'échanges, de dates de naissances et de morts, laissez grandir en paix le pauvre enfant ; vous mettrez plus tard sur sa table le dictionnaire de Bouillet ou celui de Dezobry, et vous trouverez le jeune homme infaillible sur les noms, les lieux et les chiffres...[1]. » Le profane, qui ne peut, sans ridicule, s'engager dans la discussion de ces graves problèmes de pédagogie, se borne à constater que les enfants de l'ancienne École avaient la vie bien plus douce que ceux d'à présent : les nôtres passent en tunnel parmi les plus clairs et les plus frais paysages de l'existence ; il semble bien qu'ils ne gardent pas de ce pénible voyage de riants souvenirs ; ils en rapportent, sans doute, un gros bagage de savoir ; mais ils se hâtent d'abandonner cette camelote dès l'arrivée au port ; leurs trisaïeux étaient moins encombrés en débarquant dans le monde : ils n'étaient munis, sauf l'indispensable, que d'objets de leur choix qui « faisaient plus d'usage » et dont ils jouissaient durant toute leur vie.

*
* *

Et c'est encore à un excès de bonnes intentions et de grandes lumières que la jeunesse est redevable de ses épreuves actuelles. Après les méfaits de la fée Utopie sont venus ceux de « l'exo-

1. Victor de Laprade, *Le baccalauréat et les études classiques*, p. 7, 79, 88.

tisme », autre mauvais génie, plus maléfique peut-être. Les grands esprits de la Révolution, déçus du flagrant échec de leurs tentatives avortées, ont honnêtement cherché le remède et comme, en leur qualité de réformateurs, ils ne voulaient pas le trouver dans la tradition de notre pays, ils s'en sont enquis à l'étranger. Dans son histoire de *L'École normale de l'an III*, M. Dupuis a très bien expliqué l'influence exercée par l'Allemagne sur la France de la Révolution en matière scolaire : il a montré que le Comité d'Instruction publique de la Convention se trouvait très exactement renseigné sur l'œuvre des éducateurs d'outre-Rhin, par l'intermédiaire de quelques représentants alsaciens et lorrains, tels que Arbogast, Ruhl, Grégoire, et aussi par les communications directes de Basedow, le fondateur de *Philanthropinum* de Dessau[1]. Les Allemands sont généralement satisfaits de ce qu'ils ont chez eux et l'admirent sans modération. Avec cette facilité d'engouement qui nous caractérise, nos pédagogues admirèrent à leur tour, de confiance et par tout ce qui leur en était apporté, l'œuvre de leurs collègues teutons : on s'intéressa aux efforts de Francke, créateur du *Pædagogium* de Halle et à ceux de ses disciples Semler et Hecker ; il fut admis que l'Allemagne est la terre classique de la Pédagogie, et qu'on ne peut mieux faire que l'imiter. On exalta les intelligentes et

1. *Études révolutionnaires*, par James Guillaume. Première série, p. 8.

tenaces réformes de Pestalozzi, le grand éducateur suisse qui mit en pratique la méthode de Rousseau et rénova l'instruction populaire dans les cantons ; on s'enthousiasma pour ses *Soirées d'un Ermite*, et pour *Léonard et Gertrude*, ouvrages où il préconise le relèvement de l'humanité par l'instruction ; on interpréta Kant, et lorsque, en 1808, fut organisée l'Université impériale, l'exotisme hantait déjà nombre de cerveaux de théoriciens. Peu d'années plus tard, le mal allait s'aggraver de la publication d'un livre très remarqué et très prôné, *De l'Allemagne*, par Mme de Staël. L'élite intellectuelle de la France s'éprit pour le peuple ennemi « d'un enthousiasme, ou, pour mieux dire, d'une frénésie d'admiration... Cette sorte d'abdication du génie français est le phénomène le plus extraordinaire du XIXe siècle[1] ». « En vérité, sans Heidelberg, je n'aurais pas su ce que c'est que vivre ! » déclarait Quinet, qui, depuis, s'est frappé la poitrine de *meâ culpâ* retentissants. — « *Mon* Allemagne ! » écrira Michelet... Ne déplorons pas trop cette vésanie, abolie à tout jamais, et pour causes : elle eut pour résultat le Romantisme, et avait pour excuse que notre vivace jeunesse, déracinée par d'étonnantes catastrophes du vieux sol cultivé par les ancêtres, cherchait instinctivement où reprendre contact avec l'idéal et le culte des

1. Voyez dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 septembre 1916 l'article de M. Paul Gautier, *Vues prophétiques d'Edgar Quinet sur l'Allemagne*.

temps passés ; ne les rencontrant plus chez nous, elle s'illusionna en croyant les trouver chez des étrangers, à qui, pour que ce mirage fût possible, elle dut prêter toutes les qualités dont elle débordait et qu'ils n'avaient pas. Qui ne connaît et qui n'admire les pages où Alfred de Musset a retracé l'état d'esprit des jeunes gens, ses contemporains, du début du XIXe siècle : « Tout ce qui était n'est plus ; tout ce qui sera n'est pas encore... Voilà un homme dont la maison tombe en ruines ; il l'a démolie pour en bâtir une autre... on vient lui dire que les pierres manquent... Cet homme n'ayant plus sa vieille maison et pas encore sa maison nouvelle, ne sait comment se défendre de la pluie, ni comment préparer son repas du soir, ni où travailler, ni où se reposer, ni où vivre, ni où mourir[1]... » Et, se rappelant la vague d'exotisme qui alors submergea le pays, il confessait : « Quand les idées anglaises et allemandes passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible. Car, formuler des idées générales, c'est changer le salpêtre en poudre, et la cervelle homérique du grand Gœthe avait sucé, comme un alambic, toute la liqueur du fruit défendu. Ceux qui ne le lurent pas alors crurent n'en rien savoir. Pauvres créatures ! L'explosion les emporta comme des grains de poussière dans l'abîme du doute universel. »

1. *La Confession d'un enfant du siècle*, chapitre II.

La « maison nouvelle », élevée sur un ordre de Napoléon, était somptueuse, mais, sans doute, mal accommodée à nos habitudes ; les enfants ne s'y plaisaient pas : ils regrettaient l'autre, l'ancienne, d'après son simple et vieux renom. Pour quitter la métaphore, les lycées de l'Université, dans les dernières années de l'Empire et les premières de la Restauration, ne trouvèrent ni chez les parents, ni dans la jeunesse, le succès qu'aurait mérité leur personnel enseignant. La transition était trop brusque entre l'indépendance de jadis et la discipline adoptée. Miracle de la tradition ! Ces enfants, qui n'avaient point connu les collèges de l'ancien régime où la personnalité de chacun était respectée et développée, n'arrivaient pas à se plier au règlement égalitaire qui courbait toutes les individualités sous le même niveau. On se montrait injuste pour la récente institution : Chateaubriand s'indignait du roulement de tambour signalant le commencement ou la fin des classes, le réveil et le coucher. Il exagère, je pense, lorsqu'il dit « qu'on vit des mères accourir des extrémités de l'empire et réclamer, en fondant en larmes, les fils que le gouvernement leur avait enlevés ». Joseph de Maistre se contentait de soupirer en considérant l'*Alma parens* sortant des mains de son créateur : « C'est un beau corps ; l'âme viendra quand elle pourra[1] ! » Bon nombre de pères de famille

1. Gabriel Compayré, *Histoire de la Pédagogie. La théorie et la pratique de l'éducation*, p. 432.

cherchaient à épargner à leurs enfants l'incarcération redoutée dans ces lycées de terreur, installés, pour la plupart, dans de vieux couvents sinistres, aux murs lépreux, aux voûtes basses, aux cours sans soleil et sans verdure. Le départ d'un enfant pour le lycée était pleuré par les mères autant que, naguère, le départ pour le régiment : c'était, dans les familles, l'occasion de déchirantes scènes de désolation.

Le comte d'Haussonville, dans le délicieux récit, malheureusement inachevé, que son fils a publié[1], rapporte comment, en 1827, élevé jusqu'alors dans sa famille et ayant « tué sous lui » deux précepteurs, il fut mis au collège après de longues hésitations de ses parents que cette perspective effrayait démesurément. Sa mère n'eut pas le courage de lui faire part d'une si cruelle détermination ; le père dut s'en charger à son corps défendant : en se promenant dans le jardin avec l'enfant, il débuta par un long préambule sur tous les torts que l'écolier rétif s'était donnés, sur les deux précepteurs découragés et en fuite, sur la nécessité de s'instruire et de s'assurer un rang dans la société. Le jeune d'Haussonville interrompit là l'homélie : « Savez-vous ce qu'il faut faire ? Il vous faut me mettre dans la pension la plus sévère que vous pourrez trouver. » La maman, aux aguets, tremblait à l'idée de l'impression qu'allait produire

1. *Ma jeunesse, Souvenirs,* par le comte d'Haussonville, de l'Académie française.

sur son fils cet exil de la maison paternelle, et peut-être fut-elle un peu mortifiée de la désinvolture avec laquelle il prenait la chose. Il ne fut, d'ailleurs, pas incarcéré au lycée; les parents de ce temps-là n'étaient point sans pitié : on le plaça dans l'institution de la rue d'Enfer tenue par M. Taillefer, ancien sous-diacre génovéfain, établissement qui ne comptait pas plus de sept ou huit pensionnaires. Ceux-ci suivaient les cours du lycée Louis-le-Grand; on mit d'Haussonville en cinquième. Il fallut en rabattre : après quelques semaines, il passa en septième ! Mais, pour cet écolier issu d'une vieille lignée française, la contrainte était insupportable : spontanément imbu de la tradition des collégiens d'autrefois, ses ancêtres, il s'échappait du lycée pour jouer à la paume, revenait fourbu, dormait en classe; les pensums pleuvaient sur lui : des centaines de vers à copier, opération pour laquelle il avait fait marché avec un écrivain public, qui, à force de travailler pour le lycéen, savait son *Énéide* par cœur. Un jour, cependant, que sa bourse était à sec, l'élève dut faire son pensum lui-même : « Ah ! monsieur, dit le professeur auquel il le présenta, vous ne m'attraperez pas ainsi : ce n'est pas là votre écriture que je connais très bien... Au lieu de cinq cents vers, vous m'en copierez mille. » Force fut donc de recourir au manœuvre à gages qui, pour cette fois, consentit à faire crédit au meilleur de ses clients, et quand le professeur reçut la copie, il la contem-

pla d'un air de triomphe dont toute la classe, au courant du stratagème, s'amusa beaucoup. Ces « études à reculons » et cette incorrigible insouciance n'empêchèrent point que, à peine échappé à la férule, l'écolier paresseux, instinctivement fidèle à un revirement qu'escomptaient, jadis, les pédagogues, ne fût pris subitement du goût des belles-lettres et ne s'appliquât de lui-même à leur étude avec une constance passionnée.

Le nom d'une autre pension de cette même époque demeurera célèbre, non point qu'elle fut supérieure à ses concurrentes, mais parce qu'elle hébergea durant trois ans Victor Hugo. Jusqu'alors, il n'avait eu pour maîtres qu' « un jardin, un vieux prêtre, et sa mère » : en 1815, il entra à la pension Cordier, dans la rue Sainte-Marguerite, resserrée entre la prison de l'Abbaye et le passage du Dragon. La maison était un corps de logis à un seul étage entre deux cours dont la seconde servait aux récréations. On entrevoyait, dans cette seconde cour, de la verdure et des fruits en plein hiver, ce qui surprenait d'abord ; mais on distinguait bientôt que c'étaient des arbres peints sur la muraille du fond. M. Cordier était un vieillard, passionné de Jean-Jacques dont il avait adopté jusqu'au costume arménien, la pelisse et le bonnet de fourrure ; il tenait toujours à la main une énorme tabatière de métal dont il frappait sur la tête les élèves indisciplinés. Les pensionnaires de l'établissement suivaient en externes les cours de Louis-le-

Grand : ce compromis avec le monopole de l'Université était généralement adopté par les pères de famille préoccupés de soustraire leurs fils à la geôle du lycée ; c'était un vestige attardé de l'ancienne éducation d'avant la Révolution ; ce système réclamait, de la part des parents, une moindre abdication et laissait aux enfants plus de liberté. Nous ne saurons jamais si on « travaillait » à la pension Cordier ; mais nous sommes certains qu'on s'y distrayait beaucoup. Victor Hugo et son frère Eugène étaient « en chambre » : ils avaient divisé toute la troupe de leurs camarades en deux camps qu'ils commandaient respectivement, couverts de décorations en papier doré, chargés d'épaulettes, de galons et de sabres de pacotille servant d'accessoires aux représentations de comédies et de drames militaires qui semblent avoir occupé le meilleur du temps des élèves. La grande classe était transformée en salle de spectacle, les tables rapprochées formaient le plancher de la scène, les quinquets, la rampe et les bancs, le parterre[1]. On n'était point surmené à la pension Cordier, et c'était, à n'en pas douter, un endroit gai. C'est ainsi qu'on arrivait à décrocher au Concours général un cinquième accessit de physique, ce qui advint, en 1818, à Victor Hugo[2].

Mais à mesure que les conditions changeantes

1. *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. I, 258 et suiv.
2. E. Biré, *Victor Hugo avant 1830*, p. 77.

de la vie imposèrent à tous l'uniformité des études, disparaissent peu à peu ces éducations mitigées : il faut se résoudre au régime du lycée pour ne point se trouver distancé dans la bousculade frénétique des concurrents à tous les emplois ; cette uniformité implique l'égalité des intelligences, l'absence d'originalité, de liberté ; passe en Allemagne, où l'unification psychologique est le but des éducateurs, où le rêve est de supprimer l'individu pour former de tout le peuple « un être social dont l'État est le tout-puissant cerveau ». Mais chez nous ! Ah ! les petits Français à l'esprit pimpant et prompt, plein de subtilité, de malice et de finesse, ataviquement épris de clarté, de sincérité et d'indépendance, les petits Français qui, les premiers, durent en masse subir, en raison du mode de collation des grades, la contrainte des écoles officielles et des programmes de Procuste, quels ne furent pas leur révolte et leur désespoir ! Ils sentaient, sans être capables ni d'analyser leur répugnance, ni de formuler leurs revendications, qu'on les astreignait à un destin pour lequel ils n'étaient pas faits : ils se débattaient comme des oiseaux mis en cage et qui se cognent aux barreaux, préférant la mort à l'emprisonnement. Ce fut une heure noire dans l'histoire de la jeunesse : on en retrouve l'ombre attristante dans les Mémoires des hommes qui connurent cette claustration à la fin de la Restauration et dans les premières années de la monarchie de Juillet. « Qui osera amais raconter

ce qui se passait alors dans les collèges, écrira Musset ;... les cœurs, trop légers pour lutter et souffrir, se flétrirent comme des fleurs brisées. » C'est là, objectera-t-on, impressions de poète, suspectes aux gens rassis : mais d'autres qui ne furent point toute leur vie, comme l'auteur de *Rolla*, poursuivis par la désespérance, ne nous ont pas laissé un tableau plus riant : « Jamais la mort n'a été plus aimée, dira dans ses *Souvenirs* Maxime Du Camp ; ce n'était pas seulement une mode, c'était une sorte de défaillance générale[1]. » « Certain de mes camarades, rapporte un autre, pour se soustraire à d'incessantes tortures infligées sous l'œil tutélaire de l'autorité, s'empoisonnait, pauvre enfant, avec un bouton de cuivre de sa tunique[2]. » Les longues séances à l'étude, l'immobilité, le cachot, les retenues menaçantes, même la lugubre promenade hebdomadaire, en rangs, « par les rues boueuses du quartier Mouffetard » ou « aux bords fétides de la Bièvre », sous la surveillance d'un « pion » hargneux et honni, sorte de garde-chiourme, parfois méprisé à l'égal d'un mouchard, ont laissé dans l'esprit de deux ou trois générations de lycéens une sorte d'horreur et d'épouvante. — « Ah ! que de nuits, je m'en souviens, j'ai arrosé mon dur oreiller de larmes, en songeant au logis paternel, aux bonnes caresses de ma pauvre mère, à la douce

1. *Souvenirs littéraires*, I, 117-118.

2. *Souvenirs et indiscrétions d'un disparu*, par le baron de Plancy, ancien écuyer du roi Jérôme, ancien député.

et tiède atmosphère de la chambre de *la maison!* Elles étaient si froides, nos cellules, que chaque matin, pendant l'hiver, le garçon du dortoir était forcé de verser quelques gouttes d'eau chaude dans les cuvettes pour en dégeler le contenu... Chaque dimanche de sortie, lorsque revenait l'heure de quitter la maison pour regagner le collège, mon cœur se serrait d'angoisse. Quel déchirement, quelles larmes étouffées en embrassant les miens et comme elle était douloureuse la nuit qui suivait les jours de congé[1]! » Jusqu'à l'uniforme obligatoire leur paraît humiliant et odieux comme la livrée de leur servitude : et de quoi les affuble-t-on, tous ces petits dont l'imagination captive rêve d'élégance? En 1827, au collège Saint-Louis, cet uniforme consiste en un habit de drap bleu de roi dont les basques tombent jusqu'aux jarrets; le pardessus, même l'hiver, est inconnu; mais, pour les sorties, le chapeau haut de forme est de rigueur[2].

Les punitions corporelles ne sont pas abolies : on risque de se voir condamné à rester, pendant les études, à genoux, « ou à être durement frappé sur la paume de la main, avec une palette », ce dont s'acquitte trop consciencieusement le garçon de salle préposé à cette besogne. Au collège Rollin, en 1830, on emprisonne les indociles « dans une

1. Henry d'Ideville, *Vieilles maisons et jeunes souvenirs*, p. 11, 16, 19.

2. *Mémoires de Charles Bocher*, I, 111.

manière de guérite d'un genre particulier : une planche vous y serre la taille et ne laisse passer par une ouverture que les bras et les mains ; ainsi supplicié, il faut écrire des centaines et des centaines de vers »[1]. Et pas d'autre perspective, pour sortir de cet enfer, que l'exutoire du baccalauréat ; l'idée est obsédante que cette torture terminale ne sera plus ce qu'était pour nos pères l'examen de la fin des études, c'est-à-dire une simple constatation « de l'ouverture de l'intelligence et de l'aptitude générale », mais que la manie des règlements a substitué d'inflexibles questionnaires au paternel arbitraire de l'examinateur[2]. Alors les enfants appellent de tous leurs vœux des dénouements impossibles et d'extravagantes solutions : l'un pense à gagner « les îles » et à devenir chasseur de chevelures ; un camarade de Maxime Du Camp, à Saint-Louis, compte se faire brigand s'il échoue à son examen. « Rien n'est plus facile, rien n'est plus beau que d'être bandit ; on assassine quelques personnes, les premières venues, au hasard du couteau ; puis on se jette dans le maquis, on y vit en plein air, libre et redouté, on tue des mouflons pour se nourrir, et l'on est aimé de toutes les filles du pays[3]. » Les années scolaires passent, le temps du lycée s'achève, et l'on sort de là avec peu d'instruction, beaucoup d'idées fausses, avec

1. Charles Bocher, *Mémoires*, I, 112-199.
2. V. de Laprade, *L'Éducation homicide*, 58-66.
3. Maxime Du Camp, *Souvenirs littéraires*, I, 94.

le remords d'avoir perdu son temps, avec le dégoût des méthodes à la fois pesantes et superficielles, et la résolution bien arrêtée de ne plus jamais rouvrir un de ces livres sur lesquels on a tant dormi, ou la curiosité de lire quelques-uns de ces vers qu'on a si souvent copiés. C'est de cette époque, proclament les aristarques, que date la trop réelle décadence du goût littéraire.

*
* *

De nos jours, les choses ont bien changé : outre que la discipline intelligente y est réduite au minimum de sévérité, les lycées sont des palais ; vastes portiques, salles claires et aérées, dortoirs modèles et superbes jardins ; le programme des études, lui aussi, est fastueux : il comprend, à vrai dire, l'universalité des connaissances humaines, mais en l'engraissant progressivement de la sorte, les hommes éminents qui se sont succédé à la direction de l'Université de France ont cédé à un entraînement universel et subi une impérieuse contagion. Nos enfants eux-mêmes ne s'effraient plus du rude apprentissage qu'on leur dit indispensable ; ils ne sont plus, comme leurs aïeux, oiseaux de jardin capturés : ils ont le calme et la résignation de ceux qui naissent en cage. Il nous semblait bien, à nous qui sommes des vieux et qui trouvions encore, en notre jeune temps, le moyen de passer au travers des mailles du filet et de n'apprendre,

à l'ancienne mode, que ce qui nous plaisait, il nous semblait bien que les collégiens d'à présent étaient un peu trop sérieux, un peu trop raisonneurs, un peu trop satisfaits de tout ce qu'ils croyaient savoir, un peu trop désireux de le mettre à profit, un peu trop pressés d'exiger de la vie une compensation à leurs peines précoces, un peu trop « arrivistes ». pour employer un mot qu'ils ne dédaignent pas. Ne négligeons pas les néologismes : ils signalent toujours quelque nouveauté dans l'ordre des faits, des idées ou des sentiments et ont par là des droits à notre attention. Nous jugions bien aussi que la génération qui nous pousse était moins gaie que n'était la nôtre à l'âge similaire, moins insouciante, plus préoccupée du bénéfice et de la réussite ; qu'elle digérait assez péniblement tout ce qu'on l'a forcée d'engloutir ; qu'elle nous considérait, il est vrai, avec la déférence due à de vénérables et inutiles débris des temps périmés, mais aussi avec un certain dédain, en raison de notre ignorance maladroitement dissimulée de tout ce qu'on enseigne aujourd'hui. Pour tout dire, nous n'étions pas très à notre aise en conversant avec nos jeunes gens, car nous ne parlions pas tout à fait la même langue. Et nous trouvions une amère revanche à leur supériorité apparente en faisant cette réflexion cruelle que le prestige de notre pays n'avait point grandi, au cours du dernier siècle, en raison directe de la quantité de savoir mécaniquement ingurgité à nos

héritiers. A l'époque où l'on n'apprenait aux enfants qu'à aimer l'étude et où l'on ménageait avec soin la personnalité de leur esprit et ses qualités natives, la France dictait ses lois au monde et servait de modèle à toutes les nations civilisées; depuis qu'elle a emboîté le pas aux pédants étrangers et copié ce qui se fait autre part que chez elle, son auréole s'est ternie au point que, il y a quelques années, un homme d'État d'un pays ami du nôtre, mais chez qui l'affection n'atténuait pas le sens pratique, disait tranquillement : « La France est aujourd'hui la première des nations de second ordre. » Nous redoutions surtout que de si radicales innovations ne parvinssent peu à peu à modifier le caractère chevaleresque, l'ardent enthousiasme et la légendaire générosité de notre race. Un timoré, qui présageait ce péril, avait écrit, il y a quelque cinquante ans déjà : « De bonne foi, croyez-vous que le régime de notre enseignement prépare à l'État une génération de soldats ? Envoyer sous la tente un bachelier ès lettres tel que l'ont fait nos collèges et nos examens, le jeter dans un camp au sortir de la salle d'études et de la Sorbonne, cela ne serait pas seulement cruel, c'est absurde et impossible[1] ! »

Voilà que la plus poignante réalité a donné un triomphal démenti à ces prédictions. Manifestement, le jugement porté par Tocqueville est encore

1. V. de Laprade, *L'Éducation homicide*, 1868, p. 136.

valable : la France, en dépit de tous les changements de régime qui risquaient d'altérer son tempérament, est toujours ce peuple, « tellement inébranlable dans ses principaux instincts, qu'on le reconnaît encore dans des portraits faits de lui il y a deux mille ans »... Sa force de tradition est telle que celle-ci, parût-elle atténuée, se retrouve intacte ou accrue à l'heure du péril. Nous les avons vues, nous les voyons à l'œuvre, ces jeunes générations dont nous concevions quelque défiance : tous, professeurs, bacheliers, normaliens, primaires, étudiants, séminaristes, instituteurs, savants, illettrés, pêle-mêle, prôneurs du passé ou visionnaires de l'avenir, antimilitaristes ou chauvins, patriotes ou internationalistes, se sont serrés d'un seul cœur autour du drapeau, « plus fiers, plus braves, plus simplement héroïques, plus magnifiquement guerriers que les guerriers les plus réputés de l'Europe. Ils ont dû reculer sous l'ouragan de mitraille auquel ils ne pouvaient pas répondre : et, tout de même, sur le mot d'ordre du chef qui, deux fois, au nom de la France, leur commande de vaincre, ils s'agrippent au sol de la Marne, exténués, hallucinés de fatigue par des semaines de lutte sans espoir, et, ayant devant eux la puissance la plus formidable de l'histoire, ils la brisent d'un effort suprême et en rejettent les débris à quatre-vingts kilomètres en arrière »[1] ! Devant un tel prodige, on doit être ras-

1. Antonin Eymieu, *La Providence et la guerre*, p. 212.

suré et ne point prendre au tragique des modifications de détail qui changent, et c'est regrettable, l'apparente allure du pays, mais qui n'entament ni son cœur ni sa vaillance.

Restent nos petits, à la joie et au bonheur desquels il nous faut veiller pieusement : qui sait si, à la menace des difficultés appréhendées, quelque pédagogue bien intentionné n'en imagine pas trouver la panacée en renforçant une fois de plus la somme de savoir que les programmes futurs vont leur imposer ? Cela inquiète les grands-papas, paladins surannés de l'inutile. J'en sais un qui se désole : un vieux rêveur, obstiné dans la lecture des livres où revit notre passé, et rendu impénitent rétrograde à la fréquentation exagérée de nos anciens chroniqueurs. Il prend son petit-fils sur ses genoux et lui tient des discours qui seraient bourrés de pernicieux conseils si l'enfant, qui n'a pas trois ans, pouvait en comprendre un seul mot : « Pauvre petit, sermonne l'aïeul, tu viens à une époque malheureuse : si tu étais né dans ce paradis terrestre qu'était la France d'autrefois, avant qu'elle eût goûté aux fruits de l'arbre de science, ton enfance et ta jeunesse auraient été radieuses et enchantées. Tu n'aurais appris que ce qui t'aurait charmé ; les maîtres t'auraient inspiré le culte des beaux vers et des grandes actions ; on ne t'aurait donné à lire que des épopées merveilleuses et des histoires de héros fabuleux ; ton imagination n'aurait pas été éteinte par les chiffres et

les formules, et tu n'aurais connu du calcul que ce qu'il en faut pour tenir les comptes d'un ménage. Ta joie d'être au monde n'aurait pas été troublée par le cauchemar de problèmes sociaux, d'ailleurs insolubles ; ton catéchisme t'aurait enseigné qu'il faut aimer les pauvres et les secourir ; et tu aurais ainsi grandi, heureux et tranquille, non sans épreuves, mais sans efforts et sans ambition d'argent ou de profit : car, en ce temps-là, on ne rêvait pas d'être quelque chose, mais d'être quelqu'un. Au lieu de cela, pour ne point rester un inutile et un arriéré, il te va falloir devenir grave, quitter ta maison et ceux qui t'aiment, pour vivre avec des étrangers ; durant les dix plus belles années de ton printemps, tu peineras sur des résumés fastidieux dont les sèches nomenclatures n'élèveront point ton âme et n'orneront pas ton esprit ; tu ne pourras t'arrêter à la science de ton goût, car on t'obligera à les effleurer toutes, ni te passionner pour l'auteur de ton choix, car tu n'auras pas le temps de relire : au lieu de ne t'infliger que la dose de chiffres nécessaire à un avocat, à un magistrat, à un propriétaire, à un homme de lettres, on te fera pâlir sur l'algèbre, la géométrie, l'arithmétique et la trigonométrie, comme si une vocation irrésistible t'entraînait à professer un jour les mathématiques. Tu pleureras bien souvent de dégoût et de lassitude, tes beaux yeux clairs s'useront jusqu'à la myopie à force d'être fixés sur le texte minuscule des manuels, et tes bonnes joues perdront

leur rose loin de l'air des bois et des prairies qu'on ne te laissera respirer que parcimonieusement. Tu trembleras de peur, comme un coupable, cher innocent, à l'approche des examens, et quand tu te trouveras enfin libéré, tu seras persuadé que tu sais tout — et tu ne sauras rien, car on n'apprend bien que plus tard. Or, ton long supplice t'aura inspiré tant d'horreur pour les livres que, en dehors de ceux indispensables à l'exercice de ta profession, tu feras comme tes contemporains, tu n'ouvriras plus que des romans en vogue durant huit jours et qu'on jette après en avoir tourné sans recueillement les feuillets. Tant de labeurs, de soucis, de vexations, de peines, n'auront abouti qu'à te priver de ce qui embellit l'existence et empêche qu'on voie, de trop bas, ses misères et ses vilenies. »

Ainsi radote le grand-père ; inconséquent comme tous les rêveurs, il sera, d'ailleurs, le premier à pleurer d'orgueil et de bonheur quand le bambin reviendra du lycée avec une pile de prix enrubannés et une couronne de lauriers.

V

SUR LES ROUTES DE LA DOUCE FRANCE

M. Reichard, de Gotha, conseiller de guerre, était, en sa qualité d'Allemand, doué du génie de l'organisation. Comme, en outre, à l'égal de tous ses compatriotes, il se plaisait à professer, il s'avisa, vers la fin du XVIIIe siècle, que nul mortel avant lui n'avait su voyager avec commodité et profit, et il résolut de contribuer au bonheur de l'humanité en faisant part à ses contemporains des résultats de sa culture personnelle. Ce beau trait nous vaut un *Guide des Voyageurs en Europe*, trois volumes in-octavo, du format et de l'épaisseur d'un *Gradus ad Parnassum*, dédié à Sa Majesté Impériale Alexandre Ier, « autocrateur de toutes les Russies », et dont la préface, compendieusement réduite à 228 pages, peut être considérée comme l'une des conceptions les plus divertissantes de la pédanterie teutonne.

Persuadé que « le devoir d'un ami des hommes est de communiquer les lumières qu'il a acquises », M. Reichard pose en principe que tout voyageur

doit avoir pour buts « sa propre instruction, le bien de la société et la prospérité de sa patrie »; tâche « extrêmement pénible », exigeant de préalables et longues initiations. D'abord il est nécessaire qu'un touriste, avant de se mettre en route, étudie à fond « l'histoire naturelle, la mécanique, la géographie, l'agriculture, les langues, le dessin, la calligraphie, la sténographie, la natation, la médecine et la musique », en donnant, pour ce dernier article, la préférence « aux instruments à vent qui peuvent se démonter et se mettre en poche ». Cette préparation menée à bien et le plan du parcours combiné, il sera indispensable au voyageur de « se procurer la liste des manufactures qui se trouvent dans chacune des villes par où il doit passer et dans leurs environs, avec un détail du nombre des artisans de chaque classe, leur âge, etc., la quantité de matières premières qu'on y met en œuvre, les endroits où elles se débitent et autres renseignements similaires ». Dans tous les bourgs et villages qu'il traversera, il devra « s'informer de l'accroissement ou de la diminution de la population, quelles en peuvent être les causes, de même que la consommation actuelle qui s'y fait, surtout dans les cinq, dix ou vingt dernières années ». Sans se douter que, par instinct national, il rédige bien plutôt le manuel du parfait espion que celui du bon voyageur, M. Reichard conseille au touriste qui visite les pays étrangers « de ne pas confier ses intentions à ceux

qui se donneront de la peine pour les pénétrer », remarquant « qu'on peut toujours trouver des prétextes honnêtes pour éluder les questions sans offenser la vérité »; mais qu'il faut aussi « éviter avec soin tout air de mystère pour ne point exciter la curiosité des avides examinateurs ».

Ainsi admonesté, le candidat voyageur se mettra en quête « d'un domestique ayant quelque notion de chirurgie pour que, dans un cas de besoin, il puisse faire une saignée à son maître »; puis il lui faudra écrire son testament, « afin d'éviter toute discussion entre les membres de sa famille s'il venait à décéder au loin », et procéder à la composition de son arsenal de route : une paire de pistolets à deux coups ou de tromblons à mitraille « qui sèment et éparpillent bien une douzaine de petites balles dont on les charge ». Il s'occupera ensuite de ses bagages : outre les livres, les cartes géographiques, les vêtements de rechange, le linge, les chaussures, il lui faudra se pourvoir de quelques petits objets indispensables, à savoir : « un cric, un fort marteau, une ou deux chaînes de fer, de bonnes cordes, une couverture de soie, un étui de mathématiques, de l'encre de Chine, une boussole, un pot de graisse, de la bougie, un télescope, une seringue, une chambre obscure, des draps de lit, des verrous postiches qu'on puisse adapter à toutes les portes, deux peaux de cerf cousues ensemble d'environ six pieds six pouces de longueur sur trois pieds six pouces de large ».

— sauvegarde assurée contre la fraîcheur des lits d'auberge et la morsure des punaises, — une pharmacie sommaire contenant obligatoirement « une provision de bon vinaigre distillé, de l'eau d'arquebusade, du baume du Pérou, du vin de Hongrie et du Cap, du vinaigre des Quatre Voleurs, de la rhubarbe, de l'ipéca et un flacon de sel ammoniac contre les évanouissements ». Si, ces préparatifs terminés, le futur touriste se sent encore assez de jeunesse et d'énergie pour affronter les hasards du chemin, si le courage ne lui défaut pas aux lugubres perspectives envisagées par le *Guide*, il se mettra, durant une quinzaine de jours, « au régime des purgatifs doux », avant de monter en berline et M. Reichard lui promet un heureux voyage, si toutefois il ne meurt pas en route frappé par la foudre en traversant un bois, ou noyé au passage d'une rivière, ou écrasé par la chute d'un ciel de lit d'auberge, ou victime d'un accident de voiture, d'une maladie inflammatoire, d'une apoplexie due aux trépidations de la chaise de poste; et encore, à la condition qu'il s'astreigne à ne point porter de jarretières, à ne pas s'endormir sous un arbre, à ne jamais boire de l'eau sans y avoir fait macérer une croûte de pain grillé, à ne pas se refroidir s'il a chaud, à ne pas s'approcher d'un grand feu s'il a froid, à garder dans sa bouche, quand il traversera quelque région insalubre, une éponge ou un tampon de papier gris, et, par les temps de soleil, de neige, ou de vent, à tenir attachées sur

ses yeux de petites tablettes d'ivoire percées dans leur milieu d'une fente mince [1].

Je pense que, après s'être pénétré des deux cent vingt-huit pages de *Conseils pratiques* inspirés par l'expérience à M. Reichard, aucun de ses lecteurs n'aura eu le cœur de quitter son chez soi et de risquer tant de tribulations pour l'avantage problématique de contribuer à l'amélioration du genre humain. Cet ouvrage étrange demeure cependant précieux en quelque façon, parce qu'il nous révèle une partie des tracas et des incommodités auxquels se devait résigner, il y a quelque cent vingt ans, l'homme assez téméraire pour courir le monde. De tels embarras sont si loin des aises actuelles que nous ne pouvons exactement nous représenter ce qu'était un voyage au temps d'avant les chemins de fer. Ceux qui prirent la peine de se déplacer et qui nous ont laissé le récit de leurs pérégrinations se sont montrés, par malheur, plus soucieux de nous exposer leurs impressions artistiques que de nous prendre pour confidents de leurs déceptions et de leurs contraintes; de sorte qu'il est assez difficile aujourd'hui de connaître les moyens pratiques qu'il fallait mettre en œuvre, les obstacles et les fatigues qu'on devait braver pour se rendre à une ville d'eaux, gagner une province quelque peu éloignée, ou passer « les Monts » afin de visiter l'Italie.

1. *Guide des Voyageurs en Europe*, par M. Reichard, conseiller de guerre. Trois volumes, à Weimar, au Bureau d'Industrie.

A vrai dire, on ne quittait guère sa maison, à Paris surtout. Mercier, à l'époque de Louis XVI, constatait avec amertume que les riches sortaient peu de la ville : « Tous ceux qui voyagent, écrit-il, ont malheureusement une médiocre fortune. Quelquefois le garçon tailleur a mieux vu la France que celui qui jouit de quarante mille livres de rente ; il a visité tour à tour les belles villes de ce superbe royaume, et tel millionnaire n'a jamais vu les bords de la Loire[1] ». Ce garçon tailleur, de même que certains peintres nomades, ou les ouvriers d'art, fort nombreux alors, parcourait à pied le pays, son porte-manteau à l'épaule, et ce genre de locomotion supprimait pour lui la majeure partie des inconvénients de la route. On possède le journal de voyage d'un « faiseur de bas » d'Avignon, venu à Paris au printemps de 1789 : il accomplit en dix-sept jours ce parcours de cent quatre-vingt-cinq lieues, et son récit, encore que très laconique, offre des particularités qui méritent attention. Pourtant le négociant que ses affaires appelaient au loin, le bourgeois allant recueillir en province un héritage, l'étudiant se rendant à quelque centre de Faculté éloigné de sa bourgade, employaient, pour économiser le temps et les écus, la voiture publique, et de celle-ci nous sont conservées quelques descriptions pittoresques. Dans les années qui précédèrent la Révolution, la

1. Mercier. *Tableau de Paris*, CCCCVII.

Turgotine était en grande faveur. Elle datait de 1775, Son surnom indique suffisamment qu'elle était due à l'initiative de l'infatigable Turgot, et l'engouement fut, d'abord, unanime : c'était le *nec plus ultra* de la rapidité. Mais, comme il arrive, l'innovation connut bientôt la critique : ces voitures portaient, il est vrai, une masse énorme de marchandises; mais elles étaient trop lourdes, leur caisse était étroite et les places y étaient si pressées que chacun redemandait « sa jambe ou son bras à son voisin, lorsqu'il s'agissait de descendre »[1].

Les zoïles, en outre, ou, pour mieux dire, les concurrents évincés, accusaient la *Turgotine*, — qui l'eût cru? — de tendances philosophiques et subversives; les anciens entrepreneurs de voitures devaient, en effet, par leur cahier des charges, assurer aux voyageurs la possibilité d'entendre la messe; ainsi les bureaux de la diligence de Lyon, qui partait, de deux jours l'un, du Port Saint-Paul, contenaient une chapelle où l'on célébrait l'office, à trois heures et demie du matin, les dimanches et jours de fête[2]. Or, l'activité imprimée par Turgot aux services de voitures publiques supprimait messe et chapelain. Puis l'on jugeait que, s'il y avait péril pour l'âme, les corps mortels transportés par la *Turgotine* n'étaient guère plus en

1. Mercier. *Tableau de Paris*, CCCCLII.
2. M. Du Camp. *Paris, ses organes et ses fonctions*. I, 223.

sécurité ; cela allait trop vite : songez donc! trois jours seulement de Paris à Rouen, douze jours de Paris à Strasbourg, vingt jusqu'à Bayonne! N'était-ce pas là précipitation démoniaque? Ce fut bien autre chose quand parurent les malles-poste, roulant jour et nuit avec leur moyenne de deux lieues à l'heure; mais on était alors en 1793, et les gens se montraient moins timorés ; on allait voir mieux encore, et les diligences Lafitte et Caillard se révélèrent, dès leurs premières sorties, comme de tels miracles de luxe, d'exactitude et de vitesse que les plus audacieux et les plus férus du progrès déclarèrent qu'un tel moyen de transport ne serait jamais détrôné.

Lafitte et Caillard : ces deux noms sonnent encore familièrement à nos oreilles, tant ils ont été répétés et vénérés par nos grands-pères; leur association évoque un passé déjà lointain, garde une sorte de grâce fanée, éminemment bourgeoise et « Louis-Philippe »; elle fait songer à Henri Monnier et à son *Monsieur Prudhomme*, à Jérôme Paturot ralliant son château d'Auvergne avec tout un étalage de parapluies en coton rouge, de sacs de voyage en tapisserie, et de malles élégamment recouvertes de peau de sanglier. Ce qu'on sait de l'histoire du banquier Lafitte justifie ces prosaïques réminiscences; quant à celle de Caillard, il en est peu de plus singulièrement romanesques : la voici. Quelques années avant la Révolution, un petit paysan quittait son village de la Beauce,

portant tout son avoir, — quelques hardes, — noué dans son mouchoir au bout d'un bâton, suivant la tradition séculaire des piétons arpentant les routes de France; il s'appelait Vincent Caillard, ne possédait pour pécune qu'un demi-louis, ne savait ni lire ni écrire, ne connaissait nul protecteur et n'attendait aucun héritage. Il se rendit à Orléans, fut admis comme manœuvre chez un entrepreneur, travailla avec obstination, se conduisit bien, passa piqueur, puis surveillant, ensuite conducteur; en 1790, il s'établissait et devenait entrepreneur à son compte.

Peu de temps auparavant étaient venues se fixer à Orléans deux personnes étrangères au pays, une dame âgée et une jeune fille; bien que leur séjour défrayât les commérages, personne n'avait appris d'où elles venaient ni qui elles étaient; elles vivaient honorablement, menant avec décence un train fort modeste. La vieille dame, d'aspect tout à fait aristocratique, avait l'air hautain d'une femme de cour; sa tenue était recherchée et elle se promenait, poudrée à frimas, tenant en main une canne à pommeau d'or qui impressionnait les passants. La curiosité des Orléanais s'aiguillonnait d'autant plus que le nom sous lequel vivaient les deux étrangères était, — on ne l'ignorait pas, — un nom de fantaisie. La jeune fille, d'une saisissante beauté, disait s'appeler Madeleine Trotereau; le bruit courait qu'elle était une fille naturelle de Louis XV.

Vincent Caillard épousa Madeleine le 9 février

1790 : elle n'avait pas un liard de dot et son mari lui en constituait une sous forme d'une petite vigne achetée à Meung-sur-Loire. Le texte de l'acte de mariage ne laisse place à aucune supposition de fraude ou de mystère : le père et la mère Trotereau y sont désignés et le signent ; mais, d'après la tradition de la famille Caillard, c'étaient là figurants de complaisance et la naissance de la belle Madeleine demeura une énigme. Le mariage célébré, la vieille dame disparut et, comme il convient dans les légendes, on ne la revit jamais [1].

Madeleine fut une épouse modèle : l'amour donna à Caillard du génie. Durant la Terreur, il est conducteur des Ponts et Chaussées à Beaugency : au début de l'Empire, il dirige les travaux de réfection de la grande route Paris-Bordeaux dans la traversée du département du Loiret. Il explore ainsi les vastes landes de la Sologne, consacre ses minces économies à l'aménagement d'immenses territoires incultes qui lui sont cédés pour rien et qu'il plante de pins des Landes. En quinze ans sa fortune est faite : il s'installe à Paris, achète l'hôtel de Juigné, — un palais qu'ont habité les Conti et les Mazarin, — et réalise un projet qui, depuis longtemps, le hante : à force de vivre sur les routes et d'y voir passer des diligences disparates, des coucous délabrés traînés par des haridelles fourbues, il rêve de centraliser en une

1. *Un coin du Pré-aux-Clercs*... d'après des documents inédits, par Léon Mouton, bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

grande administration le service des voitures publiques réparti alors entre trois mille cent trente-quatre entreprises rivales. Il expose l'affaire au banquier Lafitte qui ouvre ses coffres-forts, fournit les fonds et associe un de ses cousins à Vincent Caillard. Bientôt les *Messageries générales* desservaient trente grandes routes et deux mille deux cents postes; les actionnaires recevaient des dividendes de 15 à 18 pour 100... On était loin des *Turgotines* et, vers 1840, les vieux Parisiens qui voyaient passer la Lafitte et Caillard à heure fixe, comparaient avec extase et fierté cette voiture merveilleuse aux lourds et bruyants véhicules de leur jeune temps : carabas, pots-de-chambres, désobligeantes, accélérées, gondoles, diligentes, guimbardes, inversables et autres qui reliaient jadis la capitale à la province, poudreuses, cahotées, penchantes, remplissant du vacarme de leurs chaînes et de leurs vitres secouées les rues du centre de la ville; tirées par six chevaux blancs ou gris, la queue nouée, couverts de harnais rapiécés, stimulés par les claquements de fouet des postillons sautillant droit sur leurs selles dans leurs bottes bordées de pièces de bois; lourdes, massives, énormes, laissant apercevoir la silhouette des voyageurs entassés dans des compartiments trop étroits ; — bâches informes, larges roues, paniers attachés par derrière et débordant de paquets ; « sabots » brimbalant et sonnant la ferraille, essieux grinçant, soupentes

gémissantes, cercles des roues broyant les pavés, et, juchés à côté du conducteur, *les lapins*, — sur l'impériale *les singes*, — et, par derrière, *les araignées*[1], clients en surnombre, accrochés de-ci de-là au hasard d'une courroie ou d'un marche-pied. Exténué, moulu, courbaturé, ahuri par les heurts, le fracas, le vent, la poussière, les appels de trompe, ce chargement humain se déversait dans la cour qu'a peinte Boilly, rue Notre-Dame-des-Victoires, parmi la foule des badauds, des commissionnaires, des porteurs de malles, et se dispersait dans les hôtels du quartier dont la plupart des maisons portaient enseigne et « logeaient » à l'heure, à la nuit, ou à la semaine.

Certes, ceux qui s'exposaient au supplice de ces arches de Noé sur roues consacrées aux transports en commun, ne s'y résignaient pas sans motifs impérieux : ils supportaient l'inévitable épreuve sans penser que le tableau des affligeantes sensations qu'elle leur procurait pût être de nature à intéresser la postérité. Toutes leurs impressions de route, révélées en des lettres intimes qui n'ont pas connu l'honneur de la publicité, se résument en des souvenirs d'ankylose, de meurtrissures, de crampes variées, de fourmillements occasionnés par la stagnation et d'âpres discussions qui se prolongeaient durant des lieues à propos de « pieds croisés » ou d'une vitre ouverte. C'est donc dans les récits des

1. Baiseau. *Paris en 1789*. M. Du Camp. *ouv. cit.* et baronne d'Oberkirk. *Mémoires*.

plus heureux, de ceux qui voyageaient « pour leur plaisir », qu'il faut chercher trace des désagréments que réservait à ces privilégiés la circulation sur les routes de France. Car si, comme le dit Mercier, les Parisiens ne se risquaient qu'à regret hors de leur ville chérie, il était de tradition que tout provincial suffisamment renté entreprît une fois en sa vie le voyage de la Capitale. Il tenait le journal de cette exceptionnelle et mirifique exploration et, au retour, en rédigeait une relation qu'il déposait dans les archives de la famille pour transmettre à ses descendants un témoignage de sa hardiesse et leur donner en exemple le plus grand exploit de son existence. Sans nul doute ces longs voyages à petites journées devaient déjà paraître en leur temps bien timides et bien arriérés à quelques « avancés » qui brûlaient sous le moindre prétexte le pavé du Roi et se mobilisaient pour un simple caprice : tels ces amis du prince de Ligne qui, au grand étonnement de Mme Vigée-Lebrun [1], « partaient de Bruxelles après leur déjeuner, arrivaient à l'Opéra de Paris tout juste à l'heure de voir lever la toile, et, le spectacle fini, retournaient à Bruxelles, courant toute la nuit ».

Mais c'étaient là folies de jeunes snobs, — il y en eut de tout temps, — et le hobereau de nos provinces, le conseiller au Parlement de Metz ou de Toulouse, qui entreprenaient le pèlerinage de

1. *Souvenirs*, édition Charpentier, I, 55.

Paris, s'y préparaient longuement et supputaient toutes les chances bonnes ou mauvaises d'une si périlleuse pérégrination. Les femmes se donnaient pour but l'achat d'une parure depuis bien des années retardé; les hommes mettaient au nombre de leurs projets le bonheur d'apercevoir le Roi, se promettaient de prendre l'avis d'un célèbre médecin au sujet de quelque rhumatisme récalcitrant que ne parvenait pas à guérir le praticien local, ou bien caressaient en secret l'espérance d'échapper, durant quelques heures, à la surveillance conjugale, pour goûter, au moins une fois, à quelqu'un de ces fruits défendus si abondants au verger parisien et dont les explorateurs revenus de ce lieu de délices contaient merveille d'un ton de discrète fatuité. Bref, on rêvait à cette grosse détermination longtemps à l'avance, on en parlait à tous ses voisins, on se chargeait des commissions de tous ses amis, on se mettait ainsi dans l'obligation de ne pas reculer; et, quand tout retardement eût compromis l'honneur, on montait en voiture et on se mettait en route, le cœur gros, sans trop regarder derrière soi, pour ne pas faiblir au dernier moment.

Le 9 juin 1782, le chevalier de Kerpoisson, Mme de Kerpoisson, M. et Mme de Rouaud quittent Guérande qu'ils habitent, afin d'accomplir, sans autre motif que leur amusement, le traditionnel voyage à Paris. M. de Rouaud se charge de tenir

le journal de l'expédition, et il s'y astreint fidèlement[1]. Le premier soir, les voyageurs s'arrêtent à Donges, après avoir parcouru six lieues ; ils s'y reposent durant cinq jours : le 14 juin, ils traversent la Loire, passent à Paimbœuf et arrivent à Nantes, — lourde étape de dix lieues. Là, ils louent, à raison de cent dix livres, une chaise de poste qui doit les porter jusqu'à Paris, et les voilà s'acheminant, avec courage. La première couchée est à Ancenis, la seconde à Angers où, contrairement à leurs projets, ils ne peuvent séjourner dans la crainte de n'en pouvoir repartir, le comte du Nord, le futur empereur de Russie, Paul Ier, ayant retenu sur la route tous les chevaux de poste. D'Angers à Durtal, de Durtal à la Flèche, puis à Guécelard, au Mans, à Conneré, à la Ferté-Bernard... Ils se traînent ainsi sur les grands chemins, se querellant aux relais, logeant en de mauvais gîtes, un peu déçus des embarras qu'ils rencontrent, mais se réconfortant à l'espérance « des commodités qu'ils se procureront à Paris »... s'ils y parviennent jamais ! Il faut noter que l'usage autorise sur cette route très fréquentée, les voyageurs à se délasser de la voiture en chevauchant, sans supplément de prix, les bidets de la poste[2] ; mais, dans ce cas, ils doivent veiller personnellement à la

1. Comte L. Remacle. *Voyage de Paris en 1782. Journal d'un gentilhomme breton,* Vannes, 1900. Extrait de la *Revue de Bretagne, de Vendée et d'Anjou.*

2. *Souvenirs d'un nonagénaire*, publiés par Célestin Port. *Passim.*

monture qui leur est confiée et lui donner des soins en cas de blessure. Reichard abonde à ce sujet en conseils aussi minutieux que peu pratiques : « Ne jamais aller qu'au pas ; — ne pas laisser le cheval entrer à l'écurie quand il est en sueur, mais le promener aux environs de l'auberge en le tenant par la bride jusqu'à ce que tout son poil soit sec ; — lui frotter les cuisses avec de la lavure de vaisselle dans laquelle on aura fait bouillir de petits os concassés, du vieux lard et de la vieille graisse ; — envelopper les sabots dans des feuilles de chou salé cru à quoi on mêle de la bouse de vache..., » toutes opérations éminemment utiles, on n'en peut douter, à la santé du cheval, mais qui ne devaient rien ajouter à la satisfaction du cavalier.

M. de Kerpoisson, M. de Rouaud et leurs compagnes n'eurent point, d'ailleurs, à subir des contrariétés de ce genre : après quatorze jours de route, des « nuitées » à Mont-Landon, à Chartres et à Trappes, ils passaient enfin, le 22 juin, au pied des terrasses de Versailles et arrivaient le soir à Paris, but de ce voyage entrepris « sous l'étendard de l'amitié ». Nous les y retrouverons plus tard, ne nous intéressant, pour le moment, qu'à leurs procédés de pérégrination. Quand ils décidèrent de retourner chez eux, ils renoncèrent à la chaise de poste dont ils n'avaient point gardé bon souvenir, s'empilèrent bourgeoisement dans la diligence d'Orléans et, parvenus aux bords de la Loire, firent achat d'une « cabane », sorte de

bateau plat qu'ils chargèrent de provisions et qui les porta jusqu'à Nantes, après escales à Saint-Dié, à Blois, à Amboise, à Tours, à Langeais, à Saint-Martin de la Place, aux Ponts-de-Cé et à la Meilleraie... Huit jours de navigation avant d'aborder au quai de la Fosse : ces téméraires Guérandais se seraient charitablement employés à faire interner comme dangereux le devin assez clairvoyant pour leur prédire que, avant un siècle écoulé, ce même parcours s'effectuerait normalement en moins de trois cents minutes.

Qu'on courût la poste en simple particulier, ou qu'on circulât avec tout un train d'écuyers, de piqueurs, de courriers, de majordomes et d'estafettes, il ne fallait point ambitionner beaucoup plus de confortable ni moins de lenteur. En 1783, âgée de treize ans, Lucie de Dillon accompagne, de Paris à Montpellier, son oncle, l'archevêque de Narbonne, président des États du Languedoc. L'archevêque ne ménage pas la dépense : il a 510.000 livres de revenus, ce qui ne l'empêche pas « d'en être toujours aux expédients ». Outre le prélat et sa nièce, la grande berline à six chevaux contient la grand'mère de Lucie, Mme de Rothe, et un eccléasiastique, secrétaire de M. de Narbonne. Deux domestiques sont assis sur le siège extérieur. Une seconde berline également attelée à six est réservée aux deux valets et aux deux femmes de chambre. Une chaise de poste suit,

emmenant le maître d'hôtel et le chef de cuisine. Un courrier précède le convoi d'une demi-heure ; deux autres accompagnent les berlines. Le précepteur de Lucie voyage par la *Turgotine*. On se lève à trois heures du matin, on monte en voiture à quatre heures, on roule tant bien que mal jusqu'à deux heures, on dîne, on repart, on est cahoté jusqu'à la nuit, et l'on met pied à terre, brisé, exténué, moulu, malade de fatigue et d'engourdissement. Les routes de la vallée du Rhône sont en si mauvais état qu'on risque de verser à chaque tour de roue. Certain torrent qui court à travers la ville de Montélimar, et qu'il faut franchir à gué, est, pendant l'hiver et au printemps, si grossi par la pluie ou la fonte des neiges qu'on est obligé souvent d'attendre durant plusieurs jours que le passage soit praticable. Lucie de Dillon se souvenait, quarante ans plus tard[1], de la traversée de ce torrent : l'eau se précipitait avec tant de violence qu'elle soulevait les voitures, et il fallut ouvrir les portières « pour qu'elle pût passer au travers » ; on avait attaché aux ressorts des pièces de bois sur lesquelles se tenaient des gens armés de longs pics, pour empêcher l'équipage d'être entraîné ; la grand'mère et la fillette étaient grimpées sur les coussins, jupes retroussées ; les hommes, prélat compris, juchés sur l'impériale, et l'on navi-

1. Marquise de la Tour du Pin. *Souvenirs d'une femme de cinquante ans*, 1778-1815, publiés par son arrière-petit-fils, le colonel comte de Liedekerke-Beaufort, Librairie Chapelot, I, 48.

guait ainsi, au péril de ses jours, en pleine grande rue de Montélimar. Ce que Lucie ne dit point, — il lui arriva depuis lors tant d'autres et plus tragiques aventures ! — c'est l'état de la belle berline archiépiscopale, après un tel arrosage et comment on pouvait, le mauvais pas franchi, reprendre ses places sur ces banquettes soyeuses et sur ces oreillers de plume aussi bousculés, maculés, et imbibés que s'ils s'étaient trouvés entre les deux portes d'une écluse rompue, envahie par l'afflux des eaux. C'étaient là, manifestement, petits inconvénients habituels et avec lesquels on était si bien familiarisé qu'on ne jugeait pas qu'ils valussent la peine d'être mentionnés.

Les téméraires, — très rares, d'ailleurs, — qui, vers la même époque, formaient le dessein d'aller à Nice, se heurtaient à un obstacle bien autrement périlleux : l'exemple est d'autant plus démonstratif que cette excursion est aujourd'hui consacrée, en quelque sorte classique, et si communément réalisable dans des conditions de facilité et d'agrément qu'elle est promue au rang de « voyage de noces ». Or, de tous ceux de nos contemporains qui vont se délasser dans l'ensorceleuse capitale de la Côte d'Azur, combien peu se sont avisés que, avant de s'engager dans les faubourgs de la ville, le train passe sur un pont qui ne se distingue que par sa banalité des autres travaux d'art de la voie ! Le site n'a rien de « romantique » ; la plaine est

vaste ; les montagnes n'apparaissent qu'au loin et, le plus ordinairement, le cours d'eau qu'enjambent les arches ressemble si peu à un fleuve et si bien à un banc de sable qu'on le confond facilement avec le champ de courses tout voisin. C'est le Var, jusqu'en 1792, frontière de la Provence et limite du royaume de France ; le Var, barrière, sinon tout à fait infranchissable, du moins si unanimement redoutée qu'il fallait, pour en affronter le passage, porter autour du cœur le triple airain de l'homme d'Horace. Les relations de ceux qui l'ont effectué font frémir : une douzaine d'indigènes absolument nus sont à demeure sur les bords du fleuve : agréés et taxés par le gouvernement, ils ont pour mission de guider d'une rive à l'autre les voitures et les chevaux et de porter sur leurs épaules les voyageurs. Ils ne doivent passer personne de nuit, sous peine des galères, prennent leur poste dès l'aube et se disputent les arrivants : hommes ou femmes sont empoignés par ces tritons qui, se tenant enlacés deux à deux, vous les hissent sur leur dos et se lancent intrépidement à travers l'effroyable courant, en recommandant bien au patient de ne pas regarder l'eau, « si rapide que la tête tournerait et que porteurs et clients seraient engloutis ». Quelquefois, le torrent se précipite avec tant de fureur et de fracas qu'il faut attendre durant vingt-quatre heures, et davantage encore, que la hauteur du flot soit diminuée. Au vrai, ces gueyeurs exagèrent le péril et spéculent sur les craintes que

provoquent leurs hâbleries : une femme terrorisée par le tableau qu'on lui présente de « la fureur de ces eaux qui brisent les montagnes et charrient des rochers », n'hésitera pas à payer un louis, au lieu de six sous, les courageux Hercules qui vont risquer leurs jours pour la porter sur l'autre bord. Encore n'est-il pas bien sûr que, par astuce et pour ajouter à leur apparent mérite, ils ne choisissent pas l'endroit le plus profond et le plus dangereux, dût la voyageuse sortir de leurs bras trempée d'eau, percluse de peur et trop heureuse d'être en vie pour s'attarder à marchander sur le pourboire[1].

A ceux et à celles que rebutent de tels malencombres s'offre l'éventualité de gagner par mer l'inaccessible Nice ; mais l'entreprise est ardue : on trouve facilement, il est vrai, à Antibes, des felouques qui font la traversée, mais, pour peu que le passager tienne à ne point partager l'ordinaire peu appétissant des matelots, pour peu qu'il ne lui suffise pas, comme à Chateaubriand, de « souper d'un biscuit, d'un peu de sucre et d'un citron », il doit se pourvoir de provisions et se résigner à cuisiner ses repas tout le temps qu'il sera en mer. Les plus avisés se procurent un petit four de tôle et une marmite à esprit-de-vin : on vend même des « machines à rôtir très pratiques et peu encombrantes » ; mais il est de toute néces-

1. Dr A. Barety. *Le voyage de Nice autrefois*, extrait du *Nice historique* (d'après les relations de Lalande, de Papon, de Roland de la Platière, etc.).

sité d'emporter de l'eau potable, du pain, des œufs conservés dans la graisse fondue, des noix, des fruits confits et aussi, — car si l'on connaît à peu près le jour du départ, la durée du voyage est le secret de Dieu, — des moutons vivants, un ou deux porcs, des volailles, des légumes secs, sans oublier un boulet de canon de deux livres qu'on jettera dans la marmite pendant la cuisson de la soupe, afin que, mis en mouvement par le roulis, ce projectile fasse l'office de pilon et écrase les pois et les haricots qui refusent de s'amollir dans l'eau de mer. Tout cela pour aller d'Antibes à Nice? Six à sept lieues? Une promenade en barque? — Eh! oui, tout cela. Quand le capitaine Gal qui commande la felouque les *Ames du Purgatoire*, ou le capitaine Clerici, propriétaire de la *Vierge de la Garde*, vous ont admis à prendre place sur leur bateau et ont reçu le prix du trajet, fixé à quatre louis d'or (cent francs), ce serait se bercer d'un espoir fallacieux que de se croire assuré du voyage. Les vents de la baie des Anges sont contraires et les courants perfides : « tel qui part pour un an croit partir pour un jour », menace le proverbe, et il arrive bien souvent que, prenant la mer à Antibes pour arriver le soir aux rives du Paillon, on ne mette pied à terre, — après quelles secousses et quelles péripéties! — qu'à Savone, à Gênes, voire à Livourne ou à Bastia.

Quand, dans l'été de 1780, Mme de Genlis, accompagnant la duchesse de Chartres en escapade

sur la côte de Provence, s'embarqua à Antibes pour gagner Nice, elle attendit durant six jours les vents favorables : encore le commandant du port n'accorda-t-il l'autorisation de sortir des jetées que sous la condition qu'une felouque d'escorte « portant un régiment tout entier suivrait l'embarcation de la princesse pour la garantir des corsaires ». Il y a les corsaires d'Afrique, que j'allais oublier, et aussi le *Ciabattino* (le Savetier), gros écueil qui barre l'entrée de la rade de Nice et sur lequel le vent du Sud pousse invariablement les navires qui se dirigent vers le port. Certain voyageur italien a conté comment le bateau qui le portait faillit, par un gros temps, se briser contre ce rocher, aux yeux ravis de toute la population de Nice, massée sur les rives et bien persuadée qu'un équipage, assez aventureux pour s'engager en de tels parages par une mer aussi démontée, ne pouvait appartenir qu'à quelque pirate de Barbarie. En vain le patron agitait-il son chapeau en signe de détresse, en vain les passagers poussaient-ils des appels de désespoir, les Niçois, groupés là pour assister au naufrage des bandits africains, engeance détestée, s'obstinaient à ne point faire un mouvement. Ils ne reconnurent leur erreur qu'au moment où le navire allait se briser sur le Ciabattino : une barque, montée par vingt rameurs, fut lancée à son secours et l'amena heureusement au port[1].

1. *A journey from London to Genoa through England, Portugal,*

On parvenait donc quelquefois à Nice, — non sans peines, — mais, quelque délicieux que fût l'endroit, à moins d'y passer le reste de ses jours, il fallait bien se décider à en sortir et cette opération se hérissait de difficultés devant lesquelles reculaient les plus braves. La résidence des princes de Savoie présentait en effet cette particularité qu'elle n'était reliée au reste du monde par aucune route carrossable : le chemin de Turin était impraticable, si ce n'est pour les mulets, et l'on était forcé de démonter les voitures pour franchir le col de Tende. Vers Savone et Gênes la seule voie était un sentier qu'on appelait la *Corniche*, « si étroit qu'une personne y pouvait à peine passer », reste informe de la Voie Aurélienne établie par les Romains un siècle avant l'ère chrétienne et que personne n'avait réparée depuis le temps de Jules César. La description laissée par Mme de Genlis, qui se hasarda sur cette effrayante Corniche lors de son voyage en Italie, n'était point de nature à y attirer les touristes : « d'un côté, d'énormes rochers formant une espèce de muraille qui paraît s'élever jusqu'aux cieux, et, de l'autre, des précipices de cinq cents pieds au fond desquels la mer, se brisant contre les écueils, produit un bruit aussi triste qu'effrayant... Tout le pays est aride et affreux... L'horreur des précipices me fit faire plus des trois quarts du chemin à pied sur des

Spain and France, by Joseph Baretti. 4 vol. 1770. Cité par le Dr A. Barety. *D'Antibes à Gênes par la mer*, p. 11 et suivantes.

cailloux et des roches coupantes... » La malheureuse parvint à Gênes « sans souliers, les pieds enflés et pleins de cloches », déclarant que ce voyage est « le plus dangereux que l'on puisse faire »[1]. Saussure constate que même pour les mulets la Corniche est très périlleuse, « parce que la terre qui paraît solide manque sous les pieds de ces animaux et, s'ils tombent, ils sont perdus et roulent infailliblement dans la mer sans que rien puisse les retenir »[2]. Et Lalande, dans son *Voyage d'Italie*, conserve un souvenir tragique de ces rochers sur lesquels on passe en montant ou descendant alternativement des uns aux autres, faisant saillie sur les ondes effrayantes qui se brisent au bas avec un mugissement épouvantable »... Assertions qu'on ne peut suspecter, mais qui étonnent les gens d'aujourd'hui : la Corniche existe encore, elle a même conservé son nom : il n'y a pas de route en France qui soit plus parcourue, plus vantée, plus fameuse ; il n'y en a pas de plus belle, de plus facile, de plus douce, de mieux entretenue, — une allée de parc, — et les paysages « épouvantables » et « affreux », qu'elle domine ou qu'elle contourne, si attristants et repoussants au dire de nos pères, paraissent à nos yeux d'à présent les plus enchanteurs et les plus merveilleux qui soient au monde.

1. Genlis, *Mémoires* et descriptions similaires dans *Adèle et Théodore* du même auteur.

2. *Voyage dans les Alpes*, 1794.

*
* *

Une si complète modification des impressions optiques n'est pas aisément explicable. D'où provenait la répugnance unanime que témoignèrent les touristes d'autrefois pour les régions montagneuses ou d'aspect sauvage? Des peines dont il leur fallait payer le plaisir de les contempler? — Non point : ces peines mêmes sont un attrait ajouté au plaisir de l'excursion et dont s'amplifieront largement les relations qu'on en infligera aux sédentaires. — Nos pères étaient-ils à ce point férus de sage ordonnance, de mesure, de symétrie qu'ils appliquaient ce goût inné aux beautés naturelles et n'appréciaient point en elles les apparences indisciplinées et chaotiques? Qu'ils aimassent la campagne, cela ne peut être mis en question; mais ils la voulaient proprette, peignée, reposante et productive. Sans parler des châteaux; les maisons bourgeoises de la fin du XVIIIe siècle abondent aux environs de Paris : toutes sont des modèles de simplicité, de disposition et d'aménagement. Point d'ostentation ni d'étalage : sur la rue du village une rustique porte charretière entre deux pilastres qu'enguirlande une glycine ou que couronne un lierre; les vantaux pleins découragent l'indiscrétion ou la curiosité des passants; c'est presque l'entrée d'un couvent ou celle d'une ferme et il faut pénétrer dans la propriété pour s'aviser

qu'elle est un lieu de plaisance. La maison est grande, orientée savamment à l'est et au couchant de manière à ne rien perdre des rayons du soleil. Les pièces sont vastes et, le plus souvent, prennent jour sur les deux faces ; tout est riant, clair, attachant, intime. On peut vivre sans sortir de chez soi : il y a un puits dans la cour ; l'écurie du cheval, la remise, l'étable, le bûcher sont dans les communs ; le potager, de bonnes dimensions, se termine par une carpière ; dans le verger pâturent deux ou trois vaches, et il y a toujours une charmille bien taillée où l'on peut lire à l'ombre et dîner au frais.

On aurait trop beau jeu à comparer ces demeures rustiques avec les contrefaçons de « villégiatures » dont notre banlieue parisienne s'est peuplée depuis un demi-siècle : minuscules pavillons prétentieux, entassés, pressés dans une mitoyenneté besogneuse, hérissés de clochetons, plaqués de céramiques dissimulant mal l'indigence de la bâtisse. Le long d'avenues rectilignes et poussiéreuses où l'ombre est plus rare que sur les boulevards parisiens, une grille, un carré de fleurs, un cube de briques ou de béton aggloméré... et ces alignements de « lots », mesurés au mètre, sans aucune licence à la fantaisie ou à la personnalité, évoquent la lugubre pensée d'un cimetière de vivants, divisé, comme l'autre, en concessions provisoires, en attendant la perpétuelle, d'une disposition toute semblable : une grille, un carré de fleurs, un cube de maçonnerie.

Au XVIIIe siècle tous les Parisiens aisés possèdent dans les environs de la ville leur maison des champs; les moins fortunés ont, pour la grande majorité, une guinguette, un vide-bouteille, un « ermitage » où ils vont, en tapecu, passer le dimanche. Toutes les grandes villes de France se ceinturent de propriétés d'agrément : près de Tours, de Reims, de Rouen, d'Angers, les maisons d'été sont en nombre surprenant. « Ce ne sont ni manoirs, ni parcs profonds », mais une vieille baraque de vendangeoir, une bicoque, une « closerie » où « marchands, boutiquiers, artisans même » se rendent après la Fête-Dieu pour rentrer en ville vers la Toussaint[1]. Les Marseillais ont leurs bastides; autour de Montpellier les « campagnes » foisonnent ; près de Bordeaux « le pays en est couvert », toutes « plus jolies les unes que les autres et rivalisant de beauté et d'agrément »[2]. Aux entours de Lyon, chaque marchand, chaque boutiquier, chaque ouvrier de la ville possède un petit bien rustique : tout est là si bon marché « qu'un homme peut, avec sa femme et une petite famille, bien vivre de soixante livres par an »[3].

1 Daniel Mornet. *Le sentiment de la nature en France de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre.*

2. *Journal de mes voyages en France*, manuscrit. Bibliothèque nationale. — *Recueil amusant de voyages en vers et en prose*, 1787. — F. Martin, *Voyages en France et pays circonvoisins*, etc., cités par D. Mornet.

3. *Voyage d'un Anglais en France. Lettres du docteur Rigby*

Voilà qui explique pourquoi les Français voyagent peu. Iraient-ils courir les routes et enrichir les aubergistes, quand presque tous ont pour la durée des beaux jours un abri auquel ils sont attachés ? Ils préfèrent à tout la vigne qu'a plantée leur père, le potager où ils ont couru alors qu'ils étaient enfants. A quoi bon aller en Suisse quand on possède à sa portée la Brie, le Hurepoix, le Valois, la Beauce, la Touraine, régions les plus attrayantes et les plus policées du monde et où on ne risque pas de se casser le cou en roulant dans un précipice ? Aussi la montagne n'a-t-elle point de fervents : il semble qu'aucun de ceux qu'un mauvais sort y a conduits n'en a compris ni la grandeur ni le pittoresque. Montesquieu voyage dans le Tyrol : « sans cesse entre deux montagnes, sans rien voir qu'un petit morceau de ciel et il est au désespoir que cela dure si longtemps » ; Henault traverse le Jura : « toujours un ruisseau à côté de soi et des rochers qui font appréhender de se noyer ou de se précipiter » ; un autre, revenant de Suisse, garde l'impression d'une contrée « fort inégale et très désagréable à la vue ». On va à Plombières pour se soigner ; mais la reine Marie Leczinska a jugé que « c'était le plus vilain lieu du monde ». Le pays de Cauterets « ressemble à l'enfer comme si on y était, excepté cependant qu'on y meurt de froid ». Bagnères et Barèges sont « des

traduites de l'anglais par M. Caillet, avec une introduction et des notes par le baron A. de Maricourt.

lieux hideux au fond de gorges épouvantables », et certain abbé De La Porte, très méfiant, insinue que tous ces pays « où l'on ne voit que des précipices, des torrents, de la neige et des glaçons, pourraient bien n'être pas des séjours aussi charmants qu'on voudrait nous le persuader ». Ces « glaçons » surtout terrifient : de la neige en plein été ! Quelle horreur ! Voltaire lui-même qui, pourtant, s'est fixé en vue du Mont-Blanc, écrit à d'Argental que le pays de Ferney est délicieux, « à condition de ne point se tourner du côté des montagnes de glace... » Et nul n'éprouve le désir de parcourir ce « pays de loups-garous » quand paraît *la Nouvelle Héloïse*. Clarens est « immortalisé » ; subitement la mode exige qu'on parte en pèlerinage pour les bords du Léman et qu'on y pleure les malheurs de Julie. On promène aux abords de Vevey des âmes avides de s'émouvoir et des cœurs suffoqués par les soupirs : certains parcourent le pays épongeant leurs larmes d'une main et, de l'autre, tenant ouvert le livre de Rousseau qu'ils consultent comme un guide, empressés d'errer dans ces lieux où Saint-Preux et sa loquace amie ont respiré, pensé, aimé. — « Monsieur a sans doute lu la *Nouvelle Héloïse* ? » demandent d'un air narquois les paysans du Valais à l'étranger qu'ils rencontrent, les yeux rougis et un mouchoir trempé à la main. Et, une fois consolés, ces pèlerins profitent du voisinage pour pousser jusqu'en Savoie et s'égarer du côté de Chamonix ; on voit errer par là, dès

1777, de jeunes Parisiens « en culotte soufrée et manchettes de filet brodé »[1]. Bientôt, la vogue aidant, le beau monde voudra connaître ces « sublimes horreurs » et respirer l'air des montagnes ; mais il faudra attendre près d'un siècle avant que M. Perrichon s'y hasarde et que le bourgeois de chez nous quitte son vendangeoir ou sa closerie pour aller s'essouffler au Montanvert ou passer une nuit blanche au Righi[2].

La mer, chez nos paisibles aïeux, ne compte pas plus d'admirateurs que n'en ont les Vosges, les Alpes ou les Pyrénées. On la dédaigne ; personne n'en parle : Rousseau l'a vue et ne lui consacre pas une ligne[3]. Quelques Parisiens vont à Dieppe par curiosité ; mais il ne paraît pas qu'ils soient émerveillés, ni même intéressés par le spectacle de « cet élément ». Le prince et la princesse de Condé, avec une douzaine de compagnons, s'y rendent en partie de plaisir ; ils restent trois heures sur la jetée et s'en reviennent largement satisfaits[4]. A part quelques « âmes sensibles », dont l'émotion semble être plus artificielle et littéraire que sincère, le bourgeois terrien est dérangé de ses impressions coutumières en présence de ce grand spectacle qui ne lui est pas familier. Il juge la chose

1. Mayer, *Voyage en Suisse*, Amsterdam, 1786.
2. D. Mornet, *ouvrage cité*, *Passim*.
3. D. Mornet, *ouv. cit.*
4. *Mémoires du duc de Croy*, p. 146, cité par Mornet.

exagérée. Croyez bien que l'exclamation prêtée par Henri Monnier à *Monsieur Prudhomme :* « Une telle quantité d'eau frise le ridicule », est un mot de boutiquier parisien ébahi à la vue de l'Océan. Même ceux qui, comme l'Ariste du P. Bouhours, font le voyage exprès pour le contempler, paraissent n'en comprendre ni le charme ni la puissance. Deux Nancéiens, venus en 1787 de leur Lorraine à Paris, poussent jusqu'au Havre : dans le journal très détaillé qu'ils nous ont laissé de leur expédition, ils ne gaspillent pas une épithète à peindre ce spectacle qu'ils sont venus chercher si loin, et ne trouvent pas un mot qui sente le recueillement ou l'admiration : ils visitent une corvette, mangent des moules et de la raie, parcourent la ville et reprennent la diligence[1]. On les eût grandement surpris en leur prédisant qu'un temps viendrait où, dans la belle saison, plusieurs millions de Français iraient, chaque année, s'installer incommodément sur les plages et y vivraient durant des semaines et des mois, sans autre distraction que la contemplation du flux, la flânerie sur les galets ou la sieste alanguie sur le sable, en plein soleil.

*
* *

La montagne dénigrée, la mer sans attraits, où se rendent les gens qui arpentent le pavé du Roi ? Car, si l'on voyage peu, au sens propre du mot,

1. *La vie parisienne sous Louis XVI*, p. 123 et suiv.

on circule incessamment. A lire les mémorialistes de la fin du XVIIIe siècle, on constate que leurs contemporains sont toujours en course ; on entreprend rarement de longues randonnées ; mais, sous le moindre prétexte, on attelle la calèche, le cabriolet, la carriole ou la tapissière : ceux qui n'ont pas de voiture vont à cheval : s'ils sont chefs de famille, ils prennent la femme en croupe et les enfants trouvent place sur l'encolure. On va ainsi surprendre ses voisins de campagne, chez qui l'on séjourne ; consulter le notaire ou le procureur de la ville prochaine ; une fois dans l'année on se rend aux foires lointaines, le Landit, Guibray, Beaucaire, Lyon, selon la région. Les relais de poste fournissent des chevaux jour et nuit ; pour trente sous on a un bidet qu'on échangera contre un autre au relais suivant. On n'allait pas vite : deux lieues à l'heure étaient l'allure habituelle ; mais comme on cheminait plus lentement qu'aujourd'hui, le monde semblait à nos pères être beaucoup plus vaste qu'il ne le paraît à nos yeux blasés, et on était dépaysé dès qu'on perdait de vue son clocher. On n'avait pas besoin d'aller loin pour se donner l'illusion d'une expédition de découverte et tout était nouveauté après trois heures de route.

Il est manifeste que, de nos jours, s'il n'a pas au moins traversé l'Afrique ou exploré la Micronésie, nul ne se risquerait à publier ses « impressions de voyage ». Tel prend place dans le rapide au crépuscule et s'éveille avec le jour à trois cents lieues

de son point de départ ; mais il n'a pas, en quelque sorte, quitté son domicile : il n'a rien vu, il ne lui est rien arrivé qui vaille d'être noté, et il a traversé la France sans même savoir, s'il ne consulte l'indicateur, quelles sont les villes importantes devant lesquelles son train aura soufflé. Eût-il voyagé de jour qu'il en eût été exactement de même : comment et pourquoi s'intéresser à un pays que l'on parcourt à la vitesse de cent kilomètres à l'heure quand on est assuré qu'on n'a à se préoccuper de rien, qu'on franchira montagnes et fleuves sans même ralentir et qu'on touchera le but à la minute fixée ? A-t-on remarqué combien peu de gens, en express, « regardent par la portière » ? Ils lisent, ils fument, ils somnolent, ils causent, ils jouent aux cartes et si, par lassitude, ils vont se dégourdir dans le couloir du wagon, le nez aux glaces, ils contemplent d'un air consterné la fuite éperdue du ballast et le fascinant défilé des poteaux du télégraphe, sans paraître accorder un regard aux paysages incessamment changeants qui s'encadrent dans le châssis de la vitre. Soyez persuadés que si l'on n'écrit plus d'impressions de voyage, c'est que les voyageurs n'ont plus d'impressions : en ressentiraient-ils qu'elles seraient parfaitement semblables à celles d'autres indifférents qui, pour le même prix, dans les mêmes conditions, aux mêmes heures, ont effectué la veille le même parcours ou l'effectueront demain.

Au temps des grandes routes il en était autre-

ment : une côte à gravir faisait événement ; le relais ménageait toujours quelque incident, ne fût-ce que le manque de chevaux ou les discussions avec le maître de poste ; l'imprévu de l'auberge, le hasard de « la couchée », les rencontres de la table d'hôte offraient autant de surprises et d'amusements. Surtout, celui qui courait les chemins n'abdiquait pas toute personnalité ; il n'était pas un colis qu'on transporte et qu'on dépose en lieu convenu : il lui fallait s'ingénier de cent façons, combiner son trajet selon ses ressources, ses goûts, le temps dont il disposait : qu'il fût à cheval, en voiture, à pied, tout lui était spectacle, motif de curiosité ou sujet d'émotion.

Qui donc a dit que, grâce à la rapidité de nos moyens de transport, nous vivons « plus que nos pères » ? Le contraire paraît bien probable, si vivre c'est éprouver des sensations nouvelles et exercer son individualité. Ce qui est sûr c'est qu'ils avaient du temps pour tout, — comment s'y prenaient-ils ? — et que nous n'avons le loisir de rien. Le rapide, c'est reconnu, « supprime les distances » : eux se traînaient nonchalamment sur les routes et s'arrêtaient à tous les carrefours. Si nous écrivons, c'est à la hâte, deux lignes de griffonnage : ils traçaient posément des lettres de seize pages et attendaient durant trois mois la réponse. Nous restons vingt minutes à table : ils s'y attardaient joyeusement durant des heures. Grâce au téléphone, nous traitons en quelques instants des affaires qui exi-

geaient d'eux des semaines et des mois de rendez-vous, de visites et de pourparlers. Tandis qu'ils se complaisaient en de longues et cérémonieuses formules de politesse, nous avons réduit à la plus mince expression nos épanchements affectueux : — « Quoi de neuf ? — La santé ? — Bonjour chez vous ! » et nous passons, tout courants, sans même attendre la réplique. Nos demeures et nos rues sont, quand vient le soir, éclairées comme en plein soleil, ce qui nous permet de nous démener une bonne partie de la nuit : nos aïeux, dès le crépuscule, demeuraient forcément oisifs sous la lueur de la bougie vacillante ou d'un « creuse-yeux » fumeux. Et ils trouvaient cependant le moyen de s'acquitter comme nous, mieux que nous peut-être, de leurs devoirs de vivants : ils lisaient les classiques, tenaient minutieusement les comptes de leur maison, faisaient « des extraits » des bons auteurs, suivaient assidûment les offices, assistaient à de longs sermons, écoutaient consciencieusement des tragédies, traduisaient Horace ou mettaient leur vin en bouteilles ; et lorsqu'ils arrivaient sans fièvre au terme de leurs jours, ils ne laissaient ni plus ni moins que les hommes d'aujourd'hui leur tâche inachevée. Encore une fois, comment faisaient-ils ? C'est la question qui harcèle quand on lit leurs récits de voyage. Personne n'est pressé ; le but n'est pas, semble-t-il, d'arriver, mais de flâner et de prendre plaisir à la lenteur du trajet. Quand on quitte la grand'route pour s'engager sur

les chemins de traverse, non desservis par les voitures publiques, — et c'est le plus fréquent, — le moindre parcours exige une singulière provision de patience. Sous la Restauration, pour aller de Segré à Angers, — onze lieues, — il faut deux jours : on part, au matin, dans une charrette sur laquelle on a placé des chaises et que tirent des bœufs; on s'arrête, le soir, au *Lion d'Angers* où l'on soupe et où l'on passe la nuit; une voiture à deux roues, traînée par un cheval, vous prend là le lendemain et vous dépose à Angers vers la fin du jour[1]. Rien de plus variable et de plus varié qu'un itinéraire de ce temps-là : chacun suit sa fantaisie. Sans qu'il soit permis de généraliser l'expédient très économique du pastelliste Latour qui, lorsqu'il voulait voyager, gagnait le bord de l'eau, se déshabillait complètement et, accroché à l'arrière d'un chaland, se laissait flotter jusqu'au point où il prenait pied, à moins que, pour changer de direction, il ne s'amarrât à quelque autre bateau[2], il paraît bien qu'on usait, la plupart du temps, d'une diversité de moyens de locomotion tout à fait récréative : pour aller de Paris au Havre, par exemple, deux jeunes gens, en 1787, se gardent de prendre la *Turgotine*, trop banale et trop rapide au gré de leur curiosité : ils partent à pied, par Marly et Saint-Germain, arrivent à Poissy, s'y

1. *Mémoires d'un Royaliste*, par de Falloux, I-16.

2. *Mémoires de Mme de Genlis.*

embarquent sur la galiote qui les descend à Rolleboise, vont à pied jusqu'à Bonnières, y dorment quelques heures ; à l'aube, ils prennent place sur le coche d'eau, le quittent au Roule, louent deux mazettes (bidets de poste) qui les portent au Port-Saint-Ouen, laissent là leurs montures et arrivent en barque à Rouen. Une autre galiote les conduit à la Bouille, d'où ils gagnent à cheval Pont-Audemer, puis Honfleur où ils s'embarquent pour le Havre [1].

La patache desservant Corbeil, — le Corbillard, — est d'allure si retenue que l'on a donné son nom aux chars funèbres qui portent les morts vers le cimetière, au petit pas des chevaux empanachés ; et si l'on fait usage des coches d'eau qui remontent la Seine et l'Yonne jusqu'à Auxerre et descendent la Saône et le Rhône de Chalon à Avignon, il convient de s'armer d'une sérénité angélique en désaccord apparent avec la traditionnelle impétuosité du tempérament français. Le coche d'Auxerre a son port d'attache au quai Saint-Paul : c'est « une arche immense, toute pleine, à l'arrivée, de raisiné, de futailles et de nourrices ». Les passagers s'entassent sur le pont, ou, moyennant un supplément de prix, s'abritent dans « la cabane », assis sur des sacs de laine ou de coton filé. — « En jetant les yeux sur le toit du bateau, il me sembla voir les restes mourants des Troyens fugitifs », écrit un ecclésiastique italien qui usa de ce mode de trans-

1. *La vie parisienne sous Louis XVI.*

port ; « parmi les cris des enfants et des femmes et le désordre de tous ces gens qui se disputaient un peu d'espace, je croyais passer le Styx sur la funeste barque de Caron... Assis avec mes compagnons sur des ballots de marchandises... j'eus grand'peine à terminer mon bréviaire »[1]. Et il tient son « journal de bord » : après trois heures de navigation et quatre lieues de parcours, escale à Châtillon pour dîner ; dans l'après-midi, trois lieues sans plus : on soupe et on couche au Coudray. Quoique les bateliers exigent des passagers qu'ils se lèvent à minuit, c'est le lendemain seulement que le coche croise devant Melun et, le jour suivant, on découvre Montereau... A chaque pose on descend à terre ; on boit, on mange, on festoie ; dans les bousculades du rembarquement, des femmes tombent à l'eau, — grande diversion ! — les mariniers les repêchent à l'aide de solides crocs de fer. Le dimanche, tout l'équipage et tous les passagers descendent à terre et se mettent en quête d'une messe à entendre. Voilà comment, après une traversée de cinq jours, si le vent est bon et le flot propice, on atteint Joigny, distant de Paris de trente-cinq lieues.

De Chalon en Avignon les coches se livrent au courant et leur marche est un peu plus rapide, ils sont, d'ailleurs, plus confortables ; Mme Cradock qui, en novembre 1784, se rendit par ce moyen en

1. *Voyage en France de Sébastien Locatelli*, 1664-1665, traduit et publié par A. Vautier, 1905.

Provence, parle du « joli bateau à voiles » où elle prit passage : « il y avait, à peu près, trente passagers et les cabines, nouvellement tendues de soie, ressemblaient à de petits salons ». La « diligence d'eau » qui fait le service du Rhône est beaucoup plus vaste et moins élégante : « les cabines sentent mauvais, elles sont sales, petites, sombres, les passagers trop nombreux ». On embarque humains, bagages, volailles, marchandises, bestiaux, chaises de poste, pêle-mêle ; les gens fortunés qui voyagent en berline, peuvent, une fois à bord, s'isoler dans leur voiture et y passer la nuit. Plusieurs fois par jour l'embarcation s'échoue sur un banc de sable : en voilà pour des heures : il faut que les bateliers gagnent le rivage, aillent requérir dans des villages souvent éloignés du fleuve, toute une cavalerie : trente chevaux sont nécessaires pour désensabler la pesante machine qui, à peine à la dérive, va heurter quelque autre îlot... Au total, malgré la force et la rapidité du courant, cinq jours pleins de Lyon à Avignon[1].

Eh bien, malgré cette lenteur dont la pensée seule nous est exaspérante, pas trace d'une plainte ou d'une critique dans les récits ou journaux de voyage ; pas l'ombre de maussaderie, d'impatience ou d'ennui. Chacun met en pratique ce sage précepte que n'a pas encore formulé Töpffer : « il est très bon d'emporter, outre son sac, provision de

1. *La vie française à la veille de la Révolution*. Journal inédit de Mme Cradock, traduit de l'anglais par Mme O. Delphine-Balleyguier.

gaîté, de courage et de bonne humeur ; il est très bon de compter, pour l'amusement, sur soi et ses camarades plus que sur les curiosités des villes ou les merveilles des contrées. » Ceux que véhiculaient des chars à bœufs ou que portait le somnolent coche d'eau nous imaginons qu'ils s'affectaient de la monotonie du trajet, qu'ils trépignaient d'impatience ou se désolaient du retardement apporté à leurs affaires... Pas du tout : ils jouissaient avec exubérance de cette diversion au trantran de leurs habitudes, saluaient d'exclamations admiratives les paysages variés de cette douce France dont tous portaient au cœur l'amour inné ; ils se sentaient fiers de la découvrir ; ils chantaient des chœurs et, par la pluie battante ou le soleil cuisant, amoncelés sur le toit de la galiote, ils s'amusaient de tout ce qui, à l'idée des actuels « bouffeurs de kilomètres », donnait à leur voyage une ressemblance marquée avec celui de galériens à la chaîne traînés vers le bagne. Les étrangers, auxquels les inconvénients du transport plaisaient moins, restaient confondus de cette joyeuseté : « Vivre est un art où le peuple français n'a pas d'égal », a dit un Anglais. Aussi fallait-il voir, quand, l'heure de la « nuitée » venue, le coche ou la patache s'arrêtaient à quelque bourgade, avec quel entrain ces nomades épanouis se mettaient en quête d'un solide souper et d'un logis quelconque où ils s'installaient pour peu d'heures comme s'ils y devaient passer le reste de leurs jours.

*
* *

Ces auberges de France, réjouissant souvenir des anciens qui les avaient pratiquées, regret de ceux qui ne les connurent que par ouï-dire, gloire et attrait de nos grandes routes jadis grouillantes et maintenant délaissées, quelle réputation elles avaient conquise; comme elles ont porté loin le renom de l'hospitalité française, des accueillantes et expertes ménagères de chez nous et de la cuisine abondante et délicate, monopole de notre pays! C'est merveille de suivre, à travers les âges, leurs transformations et leurs efforts vers l'idéal du genre, idéal qui n'est point, comme on l'imagine à présent, d'offrir au passant l'abri d'un simili-palais où s'impose une étiquette d'apparente et banale élégance, mais, bien au contraire, de suggérer au voyageur, à force de cordialité et de prévenances, qu'il a retrouvé son chez soi, ou, tout au moins, qu'il est personnellement l'objet d'attentions particulières.

Si l'on écrit un jour l'histoire, déjà tentée, des auberges françaises, on constatera que tel était le but vers lequel tendait, depuis l'origine, l'ingéniosité des hôteliers et plus spécialement celle des hôtelières. D'abord leurs maisons furent des lieux de refuge, presque des abris de charité où seuls fréquentaient les nomades douteux, trop peu recommandables pour se permettre de frapper à la

porte d'un monastère ou d'un château, ménétriers, pardonneurs ou marchands de reliques, joueurs de dés, jongleurs, trouvères et autres « malandrins »[1]. Promiscuité louche et lieux si peu sûrs que, dès le début du XVe siècle, l'autorité imposa aux tenanciers l'obligation du registre d'entrée et de sortie. Cette formalité, toujours en vigueur, est l'une de nos plus vieilles institutions : elle date de 1407; elle eut pour heureux effet de former aux hôteliers une clientèle et de distinguer les maisons honnêtes des bouges mal famés. Dès Henri IV, il y avait dans nos provinces des auberges où l'on fréquentait, sinon par plaisir, du moins en sécurité et, dans le cours du XVIIe siècle, l'hospitalité s'y manifeste à ce point accueillante qu'elle y devient quelque peu suspecte.

A l'époque dont nous cherchons à fixer quelques traits, c'est-à-dire dans les cinquante années qui précédèrent le premier établissement des chemins de fer, l'auberge de France est respectable comme un lieu familial; on y est accueilli non en étranger, presque en ami. L'hôtellerie est habituellement au relais, le plus souvent dans la maison de poste; ce n'est point une construction babylonienne à balcons et à dômes, mais une bonne maison campagnarde, avec un banc près de la porte, une enseigne pendue à un bras de fer ouvragé, un grand porche, une vaste cour encombrée de voi-

1. *Comment on voyageait autrefois*, par H. de Gallier, *La Revue*, 1er juin 1907.

tures et des écuries profondes où s'alignent devant les râteliers, sur la paille fraîche, trente ou quarante chevaux, — de ces robustes chevaux de poste à lourde queue, à longue crinière, aux pieds pattus[1]. Rien à l'intérieur de l'auberge ne vise à l'apparat : s'il y a une salle à manger, ce qui n'est pas commun, sauf dans les villes, elle est des plus modestes ; les chambres à coucher sont ordinairement, en revanche, d'un luxe sérieux, tendues le plus souvent de tapisseries, parfois même d'étoffes plus somptueuses : à l'*hôtel Gallère*, à Blois, sur le quai de la Loire, en aval du pont, Mme Cradock est logée, en 1786, dans un appartement dont « les portes, les fenêtres et le plancher sont d'une chaumière, mais dont les murs sont couverts d'un brocart ancien tissé de soie et d'argent ; le sofa est de velours vert, richement brodé »[2]. Partout les pièces sont vastes : à Rochefort, dans l'*hôtel du Grand Bazar*, pas une chambre ne contient moins de quatre lits ; dans l'auberge d'un petit village de Vendée, la pièce la plus exiguë contient trois lits et elle est de telles dimensions qu'on y peut sans embarras dresser, en outre, une table pour de nombreux convives[3]. Car c'est une habitude dont nul ne s'offusque : on partage la chambre, voire le lit d'un inconnu. Quelquefois on est gîté dans un dortoir : à Toulouse, au *Griffon d'Or*, en 1784, sept

1. *Lettres du Dr Rigby*, p. 8.
2. Cradock, 293.
3. *Idem*, 245.

« messieurs » couchent dans la même chambre. Encore est-on entre hommes ; mais quand le hasard ou l'affluence oblige à l'empilement, il se joue des scènes étranges : Mme de Nouaillé arrive à Niort et descend dans une hôtellerie fort encombrée, au moment même où s'y présente un jeune homme nommé Patrot ; les gens mettent les hardes du voyageur et de la dame sur l'unique lit demeuré libre. Cela fit contestation. Patrot dit : — « Je coucherai dans ce lit-là. — Je ne dis pas que vous n'y coucherez point, riposte Mme de Nouaillé, mais j'y coucherai aussi. » Par point d'honneur et, pour ne pas céder, ils y couchèrent tous les deux [1]. Tard, dans le XIXe siècle, il y avait encore des auberges et non des moindres où, sans gêne ni protestation, on faisait chambre commune avec des compagnons de rencontre : le comte de Puymaigre rapporte que, à Nuits, il fut logé dans une pièce contenant deux lits : « Le second était occupé par deux jeunes époux mariés depuis peu et d'un physique fort agréable. Ils dormirent si peu que je ne dormis pas du tout [2]. »

Si, pour les Français dont la bonne humeur est inaltérable, cette promiscuité devient motif à plaisanteries ou prétexte à gaillardise, elle paraît à certains étrangers importune et désagréable. Ils

1. *Comment on voyageait autrefois*, par H. de Gallier. *La Revue*, 15 septembre 1907.

2. Comte Alexis de Puymaigre. *Souvenirs sur l'Émigration, l'Empire et la Restauration*, p. 99.

ont, pour tout dire, d'autres griefs : glissons sur la vermine dont sont infestées certaines régions de l'Ouest de la France ; mais, en général, même dans les plus pauvres villages, l'hôtellerie est « propre et bien tenue ». Mme Cradock, fort sévère sur cet article, et dont les appréciations sont par conséquent très précieuses, descendant à Amboise dans une auberge de rouliers, — *Au Cheval bardé*, — constate que le gîte est attrayant et la nourriture excellente. A Mortagne, en bas Poitou, l'*hôtel Louis-le-Grand* dont l'extérieur est « minable » la séduit par les mêmes avantages, et aussi l'*hôtel de la Poste*, à Saint-Herman, « modèle de propreté et de confortable », et encore à Langon l'*hôtel des Princes*, qu'elle ne peut mieux louer qu'en le comparant à une auberge anglaise, et pareillement à Castelnaudary, le *Lion d'Or*, « vieil hôtel propre, gens attentifs et nourriture bonne », et même dans un simple hameau, situé au bord du canal des Deux-Mers, hameau dont elle ignore le nom et où elle trouve « des chambres parfaites et un souper délicieux, preuves, ajoute-t-elle, que « la maîtresse préside elle-même à tout »[1].

L'hôtesse, en effet, est la magicienne grâce à qui « l'hospitalité de l'auberge perd quelque chose de sa laideur d'hospitalité payée ». Elle a de ces fines attentions de femme, « qui voilent la vénalité de l'accueil ». Au vrai l'hôtesse est admirable : son

1. Cradock, 169, 170, 198, 242, 291.

mari s'occupe des chevaux ou boit avec les rouliers ; elle « va, vient, ébauche tout, achève tout, complète tout, talonne les servantes, mouche les enfants, chasse les chiens, complimente les voyageurs, stimule le chef, sourit à l'un, gronde l'autre, surveille un fourneau, porte un sac de nuit, accueille celui-ci, embarque celui-là [1] »... Jour et nuit, à toute heure, les voitures s'arrêtent à sa porte ou s'engouffrent sous sa voûte ; il lui faut tenir toujours prêts son sourire avenant et des repas chauds. Des Anglais, en novembre 1784, décident de courir la poste sans désemparer ; le premier jour on n'a pas dîné, et, dans la nuit, l'appétit réclame compensation. Un relais. Où est-on ? A Arnay-le-Duc. Quelle heure ? Une heure du matin. « On réveilla le maître de poste et sa fille, qui nous introduisirent dans la cuisine ; là, j'aidai de mon mieux la jeune fille à confectionner une omelette, à griller des côtelettes de mouton et à rôtir un canard ; puis, assis autour du feu, nous fîmes un repas des plus amusants [2]. » A Villeneuve-le-Roi, à cinq heures de l'après-midi, tandis qu'on change les chevaux, les voyageurs, dans la cuisine, se restaurent « d'un délectable pot-au-feu ». A Moret, après un excellent café au lait, l'hôtesse empressée met dans la voiture « un pot de confitures d'abricots de sa façon » ; ailleurs, « à la suite

1. V. Hugo. *Le Rhin*. Lettre III.

2. *La vie française à la veille de la Révolution*. Journal de Mme Cradock, 95-96.

d'un succulent dîner dans une salle très modeste, et la note acquittée, la maîtresse de l'auberge les presse d'accepter des pêches magnifiques pour qu'ils se rafraîchissent durant la route ». Et à ces passants succèdent d'autres passants : pas d'heures pour les repas, point de table d'hôte ; et c'est miracle de trouver en ces villages isolés, à tous instants de la journée et de la nuit, pareille abondance improvisée, poissons frais, gibier à point, fruits savoureux, laitages candides et volailles grasses ; et c'est miracle plus grand encore de rencontrer chez ces hôtelières, à qui ne sont permis ni sommeil, ni loisir, ni repos, de si infatigables prévenances, une si affable activité. L'une est « une enfant de seize ans, qui est partout et qui mène merveilleusement cette grosse machine, tout en touchant, par moments, du piano[1] » ; une autre « s'occupe de tout et trouve encore le temps de filer elle-même tout le linge de la maison »[2] : femmes de France, incomparables, prodiges d'adaptation, de résistance et d'aménité !

Le domaine de l'hôtelière est sa cuisine ; c'est là aussi le cœur de l'auberge : on s'y réunit, on s'y tient, on y mange, on y vient aux nouvelles, on y discute le trajet à effectuer, la route à suivre, le nombre de chevaux imposé ou indispensable. Des

1. V. Hugo. *Le Rhin*, *loc. cit.*
2. Cradock, 242.

rouliers, des étrangers, des bourgeois du pays, des marmitons, des servantes, des postillons s'y coudoient, s'y démènent, s'y disputent, y boivent ou s'y repaissent vingt-quatre heures par jour. Rien de l'appentis, exigu et obscur, niché au bout d'un couloir sombre où, trop souvent, est de nos jours reléguée l'officine des petits hôtels provinciaux. La cuisine de l'ancienne auberge n'est pas la coulisse, c'est la scène : tout s'y prépare au grand jour; qui ne connaît la description qu'a notée Victor Hugo d'un de ces honnêtes et rutilants laboratoires de bonnes choses, au temps béni des feux de bois où les sauces blanches étaient sans tromperie et les « liaisons » sans mystères ? « Une salle immense : un des murs occupé par les cuivres, l'autre par les faïences. Au milieu, en face des fenêtres, la cheminée, énorme caverne qu'emplit un feu splendide. Au plafond, un noir réseau de poutres magnifiquement enfumées, auxquelles pendent toutes sortes de choses joyeuses, des paniers, des lampes, un garde-manger, et, au centre, une large nasse à claire-voie où s'étalent de vastes trapèzes de lard... L'âtre flamboyant envoie des rayons dans tous les coins... et fait resplendir l'édifice fantastique des casseroles comme une muraille de braise... Des marmites gloussent, des fritures glapissent... Le couperet cogne, la lèchefrite piaille, la fontaine pleure, les bouteilles sanglotent, les vitres frissonnent, les diligences passent sous la voûte comme le tonnerre... Cette forge

à indigestions... est, jour et nuit, pleine de vacarme[1]... »

C'est qu'on y doit se prémunir contre de terribles appétits : ce qu'on mange en France, au XVIIIe siècle, depuis la table de Versailles où le Roi s'assied presque toujours tout seul, jusqu'à celle autour de laquelle s'empile toute une famille d'artisans, bisaïeuls, grands-parents, papa, maman, oncles, tantes, cousins, marmaille, ce qu'on mange est invraisemblable. On n'est plus, certes, au temps où l'on engouffrait n'importe quoi en quantités formidables, sans ordre, sans choix, sans méthode, comme, par exemple, à ce dîner maigre, servi, un jour de carême, chez l'archevêque de Paris et où paraissent sur la table quatre grands saumons frais, dix turbots, douze homards, cinquante livres de baleine, deux cents tripes de morue, un panier de moules, neuf aloses fraîches, dix-huit truites d'un pied et demi, dix-sept brochets, soixante-deux carpes, dix-huit lamproies, deux cents grosses écrevisses, deux cents harengs blancs, deux cents harengs saurs, vingt-quatre saumons salés, dix-huit barbues, trois paniers d'éperlans et six cents grenouilles[2]. Je suppose que Monseigneur n'était pas seul et avait convié quelques chanoines à faire abstinence avec lui ; n'importe, après les tripes de morue et les deux cents harengs saurs, un Fran-

1. V. Hugo. *Le Rhin*. Lettre III.

2. H. de Gallier. *Usages et mœurs d'autrefois*.

çais d'aujourd'hui se serait avoué vaincu. Au XVIIIe siècle, on procède avec plus de mesure, et une sage ordonnance préside à la conduite d'un repas : on sait distinguer une entrée d'un rôti, et, si le menu débute par les hors-d'œuvre, il se termine par les entrémets. Ces hors-d'œuvre et ces entremets n'étaient pas ce que vous pensez : le premier de ces termes éveille aujourd'hui la perspective de trois ou quatre olives ou d'une coquille de beurre grosse comme noisette ; le second évoque quelque mousse de blancs d'œufs, une crème légère... Attention : les hors-d'œuvre de nos pères, — et, sans être centenaire, on peut s'en souvenir, — consistaient en boudins, saucisses, côtelettes et andouilles; comme entremets, on admettait des jambons ruisselant de graisse sous le couteau, des pâtés de nouilles baignant dans des sauces présentant la consistance du bitume en fusion, ou des hures embaumées, dressées sur un coulis d'oignons, d'échalotes et de laurier. Entre cette préface et cet épilogue... on dînait.

Il serait facile de terrasser les incrédules en reproduisant ici l'un des menus de la table de Louis XVI lors d'un repas du Petit Trianon, menu qui compte environ vingt pages pleines et comprend sept à huit cents plats. L'argument pécherait précisément par son énormité : il est évident que, à ces repas de Cour, les convives ne touchaient qu'à certains mets préparés à leur intention ; le surplus passait au *Serdeau :* on sait que

tout Versailles vivait de l'opulente desserte du château. En se tenant dans l'ordinaire, on peut citer des exemples moins suspects et, partant, plus saisissants. M. de Védel invite, en 1760, Mme de Saint-Vincent à dîner au restaurant : deux couverts seulement, deux convives venus là bien plutôt pour causer à l'aise que pour faire bombance. Voici le menu de cette agape : bisque d'écrevisses, caneton à la Provençale, grenade de laitances de carpes, petits pigeons innocents, anguille à la rémoulade, hure de saumon, un turbot, une poule de Caux, truffes au Champagne, asperges, artichauts, pommes à la Charlotte... Le chevalier d'Eon, un sobre celui-là, affectant d'être petit mangeur et de se contenter d'un rien, déjeune seul : il commande un melon, une matelote d'anguille, une carpe, deux poulets, une noix de veau à l'oseille, une compote de quatre pigeons, un lapin à la poulette, un aloyau à la sauce, une tourte à la frangipane, des haricots verts, poires, pêches, cerneaux, échaudés[1]. — J'estime d'un admirable scrupule l'échaudé survenant après cet entassement de nourriture. D'ailleurs, une telle abondance est si bien passée dans les habitudes et considérée comme indispensable que, au même chevalier d'Eon, détenu à Dijon en 1779, l'administration des prisons sert, chaque jour : potage et bouilli, truite ou

1. Regnault de Beaucaron, *Souvenirs anecdotiques et historiques d'anciennes familles champenoises et bourguignonnes*. Cité par H. de Gallier, ouvrage indiqué.

saumon, écrevisses, poularde ou bécasse, légumes, asperges, café, eau-de-vie, une ou deux bouteilles de Clos-Vougeot[1].

Ce sont donc des appétits de ce genre auxquels les cuisines d'auberge doivent satisfaire, avec cette aggravation que, en voyage, on est plus exigeant qu'à la table de famille : le cheval, la marche ou la voiture « creusent » et c'est une tradition de bien manger quand on est en route. Il faut compter que, en ce temps-là, un bourgeois de France absorbait régulièrement dans sa journée quatre à cinq livres de viande et quatre bouteilles de vin ; vous pensez bien qu'il ne faisait pas abstinence lorsqu'il passait par l'hôtellerie. Voilà pourquoi, d'un bout de l'année à l'autre, sans un répit, actionnées par des barbets encagés et toujours en mouvement, tournent dans la cheminée profonde trois ou quatre étages de broches garnies de dindonneaux, de poulardes, d'oies suantes de graisse, de gigots joufflus et de pièces de bœuf qu'arrosent continuellement des marmitons accroupis ; voilà pourquoi bouillonnent au croc des crémaillères des pots-au-feu gigantesques, mijotent dans les cendres brûlantes des ragoûts onctueux et rôtissent sur des braises de sarments les perdreaux, les cailles, les bécasses et les ortolans.

Certains jugeront qu'il est cruel de rappeler, en l'actuelle période de restrictions, ces époques for-

1. H. de Gallier, *Ouvrage cité.*

tunées ; mais il n'est pas sans intérêt pour l'histoire économique de constater l'extraordinaire et habituelle abondance dans laquelle vivait l'ancienne France : nos compatriotes n'en étaient pas surpris et n'en parlaient guère, mais les étrangers s'extasiaient. Sir John Carr passe à Mantes à huit heures du matin ; il s'arrête à l'auberge et demande à déjeuner : la table est dressée et, sur les réchauds sont placés un potage, un quartier de viande, une volaille... Non sans difficulté l'Anglais fait entendre qu'il ne déjeune pas de cette façon et que du café et une flûte lui suffisent. Tandis qu'il discute avec l'hôtelier consterné, ses compagnons de diligence, tous Français, se sont joyeusement installés, serviette au cou, et font large brèche aux mets consistants qu'on leur présente. « Quel heureux peuple ! » écrit John Carr : « toujours prêt et à toute heure ! Il n'a même pas l'idée de ce qui peut le gêner[1]... » Locatelli n'a-t-il point parlé des voyageurs qui « par habitude des privations ou par économie, se *contentent*, le matin, de jambon, de viande salée et d'œufs ? » Que dévorent donc ceux qui ne regardent pas à la dépense ? Il est vrai que les déjeuners d'auberge sont bien alléchants : partout en France on trouve d'excellent lait, le beurre « sortant de la baratte » est un enchantement ; partout l'hôtellier s'ingénie et excelle en quelque

1. *Impressions de voyage en France de Sir John Carr*, traduites par A. Babeau, correspondant de l'Institut. (*Les Anglais en France après la paix d'Amiens*, p. 125.)

plat inimitable : « ragoût d'œufs de carpe avec des champignons, des truffes, des pistaches et des câpres », ou « tourtes de queues d'écrevisses au beurre de noisette », chaque province, chaque ville, chaque bourgade a sa « spécialité » dont les ménagères locales se transmettent pieusement le secret ; et comme la réputation de ces bonnes choses n'est pas « industrialisée », on n'en peut goûter les délices qu'à leur lieu d'origine : pâtés de Chartres ou de Toulouse, madeleines de Commercy, saucisson de Lyon ou d'Arles, cassoulets variés, bouillabaise légendaire, macarons de Nancy, andouilles de Vire, de Troyes ou de Cambrai, langues de Valenciennes, pieds croquants de Sainte-Menehould, rillettes de Tours... c'est par les auberges que se sont établies ces renommées européennes qui contribuent, plus qu'on ne le pense, au prestige de notre pays.

Dans le récit du voyage de Mme Cradock, document précieux touchant ces matières, reviennent à chaque arrêt ces mots : « excellent souper, vin délicieux ». La dame note avec attendrissement certaine auberge où lui furent servis des ortolans dont elle aperçoit, dans l'office, « un amoncellement ». A Toulouse, un jour de fête, elle compte dix-sept plats au dîner de l'auberge, et s'effraie d'un voisin de table — un Français — qui n'en laisse point passer un seul et dont elle s'attend à voir craquer le beau gilet de soie bleue brodée d'argent[1].

1. Cradock, 173.

A l'auberge de Bessay, la cave était si riche en vins parfaits et la broche sans cesse si opulemment garnie de volailles et de gibiers de choix, qu'il y eut parmi les voyageurs de la diligence une émeute certain jour où les conducteurs prétendirent relayer ailleurs[1].

Comment procédaient les hôteliers du vieux temps pour s'approvisionner, avec tant d'exactitude et de profusion, de victuailles à ce point recherchées? A quel marché se les procuraient-ils? Eh! Ils les avaient sous la main et n'avaient pas besoin de recourir à des intermédiaires onéreux ou à des commissionnaires cupides ; toute maison d'auberge possédait son étable, son « toit à porcs », sa basse-cour; toute ménagère était laitière et battait son beurre, lequel, destiné à être consommé le jour même, n'exigeait ni lavage, ni mixture d'aucun genre. Le ruisseau, la rivière, le torrent ou l'étang voisin foisonnait de brochets, de truites, de carpes, d'anguilles et d'écrevisses; le gibier pullulait en toutes les régions de France et n'était pas l'apanage des « plaisirs seigneuriaux »; sinon on ne pourrait expliquer la débauche qui s'en faisait à la table des moindres hôtelleries. La production de chaque coin de France suffisait plantureusement aux besoins de ses régionaux et aux fantaisies des étrangers de passage. Mais ce qui devient mystère — du moins pour qui, s'étant

1. *Comment on voyageait autrefois, loc. cit.*

aiguillonné l'appétit aux souvenirs émerveillés des voyageurs d'autrefois, a souffert par sa propre expérience de la pénurie de nos modernes auberges de campagne où, dans les années qui précédèrent la guerre, l'œuf frais devenait une rareté et où l'on ne trouvait à peu près rien que du vermouth et de l'absinthe — ce qui reste mystère, ce sont les causes qui ont amené l'abolition de ces richesses locales. Les droits de pêche et de chasse, tant enviés, dit-on par nos ancêtres, sont accordés à tous moyennant des rétributions minimes ; avec une sollicitude méritoire, les pouvoirs publics ont créé des milliers d'emplois attribués à des fonctionnaires chargés de veiller au repeuplement de nos cours d'eau, de « protéger » notre gibier, d'enseigner aux paysans, dès l'école, les raffinements de l'élevage et de la culture maraîchère, d'inspecter, de garder, de diriger, de perfectionner tout ce qui se rapporte aux productions de notre sol prodigue... et c'est depuis ce temps-là que nous avons été réduits à réclamer de l'étranger ce que nous possédions jadis en pléthore : au temps qui précéda le coup de tonnerre de 1914, nos faisans venaient de Hongrie, nos lièvres de la Forêt Noire, nos écrevisses étaient nées dans la Havel ou dans la Sprée, et la France de la Seine, de la Loire, de la Garonne et du Rhône achetait annuellement pour dix millions de brochets, de truites et de saumons au Weser, à l'Elbe et au Rhin ! Les économistes allèguent qu'il ne convient pas de

confronter notre époque aux jours d'autrefois, les conditions de la vie ayant totalement changé depuis cent ans, argument chétif auquel les esprits simples seront toujours en droit de répondre : « C'est bien dommage ! » jusqu'au temps où l'expérience les aura convaincus que leurs regrets ne sont pas justifiés. Encore faudrait-il expliquer pourquoi tous les étrangers qui avaient des loisirs et de l'argent à dépenser ne venaient jadis que chez nous : notre France était l'hôtesse sans rivale, même sans concurrente ; elle n'a point perdu ce renom, certes, mais peut-être l'a-t-elle, par insouciance paresseuse, quelque peu compromis. Aussi n'est-il pas superflu de rêver un peu maintenant à ce qui le lui avait valu et pour quelles séductions les oisifs, curieux de se procurer, ainsi que disait Montaigne, « une continuelle exercitation à remarquer des choses nouvelles », se figuraient découvrir en elle un coin de l'Éden et ne la quittaient point sans lui vouer un sentiment fécond de respect, de gratitude et d'amour.

VI

LE PARADIS DES VOYAGEURS

Si grande que soit l'indulgence attendrie avec laquelle on considère les choses du passé, on outrerait le paradoxe à soutenir que la façon dont nos pères voyageaient était préférable à la nôtre, et on atteindrait le ridicule en préconisant le retour aux moyens de locomotion dont ils disposaient. S'ils en avaient eu le choix, ils auraient abandonné la *Turgotine* ou le coche d'eau et pris l'express. Il ne s'agit donc pas de dénigrer témérairement et de parti pris la prodigieuse modification apportée par la multiplicité des « voies rapides » ; mais il n'est pas interdit d'exprimer un regret platonique : lenteur, fatigues, chevaux étiques, postes mal pourvues, pas dangereux, postillons indociles, voitures versées, auberges pleines, tant de difficultés, de retards et d'embarras seraient sans charmes pour nos gens d'à présent, et peut-être bien nos pères eux-mêmes trouvaient-ils à ces inconvénients moins d'attraits que nous nous plaisons à l'imaginer.

Cette manière de courir les routes présentait du moins un agrément prééminent qui nous est inconnu : celui de la diversité et de l'imprévu. Le spectacle se renouvelait à toute minute : « on avait le temps de voir le pays, de remarquer les mœurs et les costumes, bien plus variés que ceux d'aujourd'hui[1] ». A peine descendus du paquebot, les Anglais, au temps de Louis XVI, sont étonnés d'être tout à coup « dépaysés » et de découvrir un monde nouveau, peu d'heures après avoir quitté leur île : l'un d'eux s'extasie « du coup d'œil qu'offre la place du marché, à Calais, avec ses femmes aux corsages singulièrement fastueux, aux bonnets à grandes ailes, portant presque toutes des chaînes, des colliers, des croix d'or, et, toutes, même les enfants et les vieilles, des pendants d'oreilles[2] ». A l'hôtel Dessin, gloire de la ville, les servantes « uniformément mises à la dernière mode, ont toutes le bonnet à barbes flottantes et de longues boucles d'oreilles »[3]. Le colonel Thornton admire, à Dieppe, les corsages bleus ou rouges que portent les femmes, leurs sabots couverts de peau de mouton et surtout leurs bonnets normands qui « par le luxe de leurs dentelles vaudraient de soixante à cent louis[4] » ; à

1. Adolphe Vautier. *Voyage en France, relation de Locatelli*, préface, xxxv.

2. Frances Burnet. *Diary and Letters*, cité par Babeau, *ouv. cit.*

3. *Idem*, p. 25.

4. *Idem*, p. 22.

Bolbec, Sir John Carr est ravi d'un déjeuner « servi par des bonnes en costume cauchois complet » ; à Rouen l'hôtesse chargée, elle aussi, d'énormes boucles d'oreilles qui paraissent être un emblème corporatif, « est habillée à la grecque ». A Béziers, Mme Cradock note que, « suivant la coutume du pays, toutes les servantes de l'auberge sont nu-pieds ; la maîtresse du logis seule est chaussée[1] ».

Si l'on a la chance de traverser une ville au jour d'une fête, tout enchante, tout surprend, tout est pittoresque et « local », cavalcade ou procession, commémoration de quelque fait d'histoire ou de quelque miracle des vieux âges : rien ne ressemble à ce qu'on verrait ailleurs. Il y a le *Graouli* à Metz, la *Tarasque* à Tarascon ; chaque bourgade, presque chaque village a sa « réjouissance » annuelle, prétexte à dévotions et à bombances dont prennent leur part les étrangers de passage. Fêtes pour les vendanges, fêtes pour les moissons, fêtes patronales des abbayes somptueuses qui, à cette occasion, ouvrent toutes grandes leurs portes, visite des Trésors, exposition des reliquaires, toutes causes d'énormes afflux de pèlerins et de curieux. A Fère-Champenoise, les touristes nancéiens assistent, d'une fenêtre du *Lion d'Or*, « où ils sont bien régalés et à bon compte, à une fête solennelle pour l'anniversaire d'un incendie qui avait jadis con-

1. *La vie française*, p. 167.

sumé presque entièrement le bourg[1] ». A Agen, la foire de Juin s'ouvre par une grande procession de la magistrature, proclamant l'ouverture de la fête à tous les carrefours ; durant quinze jours on vit en plein air, on chante, on danse sous trois avenues d'ormes superbes. A Bordeaux, il y a la Saint-Jean, date où toute la ville s'éclaire de feux de joie ; « les quais, les rues, les promenades s'emplissent d'une foule en habits de gala ; tous, même les mendiants, tiennent un bouquet, des fleurs ou des croix de feuillage à la main, talismans contre le mauvais sort ; on enflamme des barils de goudron sur lesquels, aussitôt qu'on y a mis le feu, les gens du peuple se bousculent pour tracer un signe de croix ; puis on lance ces brûlots à la rivière, au bruit du canon, des coups de fusil, des fusées, des pétards, de la musique, des cris de joie : ces incendies mouvants, descendant le courant, illuminent le fleuve et les navires en rade, « spectacle rare et magnifique[2] ». A Toulouse, la Fête-Dieu se prolonge durant huit jours ; « toutes les maisons de la ville sont ornées de tapisseries, de draps de lit piqués de roses, de toiles tendues ou froncées, de soies unies ou à fleurs » ; d'une extrémité à l'autre, les plus longues avenues sont bordées d'arcades en branchages « enguirlandées de fleurs, de rubans de soie, d'étoffes de différentes

1. *La vie parisienne sous Louis XVI*. p. 8.

2. *La vie française*, p. 207.

couleurs, de petits drapeaux taillés en forme de feuilles de palmier ». On se presse avec recueillement pour assister au passage des Capitouls, en grand costume, la traîne de chacun d'eux portée par quatre ou six pages, magnifiquement habillés; des prêtres revêtus de chapes « d'une richesse inouïe »; des petits enfants effeuillant des fleurs; du dais « admirablement brodé » et empanaché, avançant lentement sous les verdures triomphales parmi les fumées de l'encens[1]. La ville regorge d'étrangers : plus une mansarde vacante dans les hôtels; les tables d'hôte sont « composées de la meilleure société » et chacun, en l'honneur de la fête, revêt ses plus beaux habits. Mme Cradock voit, à la table du *Griffon d'Or*, une auberge modeste, « des toilettes flamboyantes, en étoffes tissées d'or et d'argent », et une élégance, des façons, une politesse qui dépassent tout ce qui l'a, en ce genre, le plus frappée à Paris.

Hélas! A lire ces choses, on songe à nos mornes fêtes de sous-préfectures, dont l'invariable attraction est une manœuvre du corps des pompiers, sans que personne ait encore pu discerner en quoi le déroulement de longs tuyaux peut contribuer à la joie populaire : si la cérémonie est d'importance, il y a une tribune drapée de velours rouge, — partout semblable, — et un député, — toujours le même, — et l'horrible bousculade devant les

1. *La vie française*, p. 188.

baraques, rebut de Neuilly ou du Trône, dans l'épouvantable odeur des fritures foraines, mêlée aux gaz asphyxiants des flammes d'acétylène et le tonitruant fracas des orchestrions munichois à vapeur qui sifflent, hurlent, beuglent, rugissent de tous leurs tuyaux frémissants. Le touriste, égaré à la recherche du pittoresque, fuit ces banalités bruyantes et empestées, gagne en quatrième vitesse quelque lieu plus tranquille où il sait trouver, non l'auberge propre et plantureuse qu'il désespère de rencontrer, mais le Palace, ou soi-disant tel, où le poursuivra le « déjà vu » : le portier solennel à redingote et casquettes allemandes, le chasseur à veste rouge et à toque anglaise, le « serveur » en habit, la porte de glaces tournante, la salle à manger style Foyer de l'Opéra, la petite table à abat-jour rose, le couvert dressé comme partout, les mêmes nappages, les mêmes porcelaines, les mêmes cristaux, le même dîner qu'ailleurs, et des convives épars, silencieux, ayant si peu de choses à se dire et d'impressions à échanger que, le plus souvent, un orchestre joue, sans répit, dans un coin de la salle pour les retenir à table jusqu'à l'entremets, écrasés sous le poids de leurs déceptions de voyageurs, découragés de tant rouler pour ne rien voir que ce qu'ils ont chez eux sans peine et à meilleur compte. Nos pères ont fait un beau rêve et un grand effort : chacun peut, de nos jours, pour la même somme d'argent, s'offrir le même bien-être et la même

jouissance étiquetés suivant le tarif. Mais s'ils ont cru, par là, conquérir l'égalité, ils se sont grandement leurrés : c'est l'uniformité qu'ils nous ont léguée, et, dans le seul vers qui survive de son œuvre, Lamotte, un de nos poètes les plus oubliés, assure que c'est d'elle que naquit l'ennui, mal terrible, épouvantail du Français en particulier, désespoir des voyageurs en général. C'est peut-être pour cela que tant de gens, rencontrés sur les quais des gares ou dans le salon d'un *Terminus*, vous ont des mines tristes de naufragés et semblent avoir oublié, comme le recommandait Töpffer, « d'emporter le plaisir avec soi pour être sûr de le trouver partout ».

L'ancienne France n'était point banale : ses charmes étaient bien à elle et l'idée n'y serait venue à personne de copier ce qui se faisait autre part, fût-ce en mieux. A quoi bon? Son prestige ensorcelait si bien le monde que tout, en elle, était déclaré délectable; l'Europe entière, asservie par ses grâces, proclamait sa pacifique hégémonie. Quant au Français, il jugeait très équitable cette adulation; on l'eût bien fait rire en insinuant qu'il ne la méritait pas et on l'eût indigné en essayant de lui persuader que d'autres nations égalaient la sienne et que celle-ci aurait avantage à se modeler sur les étrangers. Depuis qu'il a entrepris de se gouverner lui-même, il a essayé de tant de régimes, acclamé un si grand nombre de favoris, et connu en ce genre tant de déceptions que, peut-être, n'a-

t-il plus en la compétence des maîtres qu'il se donne cette foi robuste propice aux convictions inébranlables, sachant, par de trop fréquentes expériences, que l'élu d'aujourd'hui sera demain discrédité, et jugeant d'ailleurs inutile de bâtir un temple durable à une idole qui n'en a que pour quelques jours, — ou quelques mois, — de vogue. Ce sentiment de l'éphémère est peut-être ce qui nous sépare le plus de nos ancêtres : ils avaient, comme nous, des engouements et leur mobilité de goûts n'était point sensiblement inférieure à la nôtre; mais tous partageaient une croyance si forte et si profondément affermie que, en dépit des discoureurs et des philosophes, elle retarda d'un demi-siècle les révolutions, contraintes d'abord de lutter contre elle et de l'extirper avant d'entreprendre leur œuvre de renouvellement. Cette croyance était la persuasion intime, atavique, traditionnelle, naïve, si l'on veut, mais touchante et singulièrement féconde, que rien n'était plus beau, plus parfait, plus envié des autres peuples que le gouvernement du roi de France. « Le plus grand avantage de la royauté, a dit Sénèque, c'est que les peuples sont obligés, non seulement de souffrir, mais de louer les actions de leur maître. » Jusqu'au plus humble des paysans, tout Français s'estimait heureux et se montrait fier « d'appartenir » à un tel souverain; on se plaignait des abus, des ministres maladroits, des fermiers généraux trop rapaces, on ne discutait jamais le Roi : sa per-

sonne était sacrée, son nom respecté comme celui d'un père, parfois mal servi, toujours vénérable. Mercier, qui fronde assez souvent et se plaît à des « bougonneries » de paysan du Danube, remarque que « dans le langage du petit peuple, *à la Royale* signifie bon, excellent, excellentissime, parce que nul n'imagine et ne suppose que le médiocre, en quelque genre que ce soit, puisse avoir la témérité d'approcher de la Cour. « On dit *Bœuf à la Royale*, *gâteaux à la Royale, décrotteur à la Royale*, entendant par là que telle est la marque suprême, la perfection en tout genre et que rien ne peut être supérieur[1]. »

On comprend comment il n'est pas un Français dont le rêve ne soit d'approcher, au moins une fois en sa vie, le monarque chéri auquel le pays doit son bonheur et sa gloire et de connaître le palais fabuleux où vit Sa Majesté. Les Parisiens ne s'éloignent pas volontiers de leur ville : c'est parce qu'ils sont en camaraderie avec leur souverain. Ils vont fréquemment à Versailles; ils auraient beau parcourir toute la terre, ils ne verraient rien de comparable à ce qu'ils ont là ; rien qui parle davantage à leur sensibilité, à leur goût, à leur orgueil de bons Français. C'est pourquoi les provinciaux qui entreprennent le voyage de Paris placent tous au premier rang des attractions dont ils sont friands, une visite au Château royal et plus

1. *Tableau de Paris*, CCCCVI.

encore l'espoir de considérer à loisir le souverain et sa famille. Je crois qu'on chercherait en vain un mémento de voyageur, — à quelque rang qu'appartienne son auteur, — où ne soit consigné comme l'obligation la plus pressante, le désir de contempler ce roi qu'on n'abordera pas, auquel, on n'adressera pas la parole, mais dont on emportera pieusement l'image au cœur, comme celle d'un parent auguste auquel mille liens attachent et dont l'aspect seul est une cause de fierté et de joie.

*
* *

Nous avons laissé M. de Kerpoisson, M. de Rouaud et leurs compagnes au relais de Trappes, à la porte du grand parc de Versailles. Ils sont bien fatigués, cahotés depuis quatorze jours, désireux d'entrer dans Paris où ils comptent se reposer enfin. Mais on leur annonce que le Roi va passer, allant à Saint-Hubert, rendez-vous de la chasse du jour. Aussitôt tout est oublié : « Le désir de voir ce monarque, le premier de l'Europe et notre souverain bienfaisant, nous arrêta jusqu'à onze heures... » Le Roi ne paraît pas ; les voyageurs se décident à pousser jusqu'à Versailles, dans l'espoir de croiser sur la grande route le cortège royal : ils arrivent au château sans l'avoir rencontré, et apprenant là que Sa Majesté n'est pas encore sortie de ses appartements. Plus d'affaires, les Bretons se font descendre à la grille et, gagnant

du terrain parmi les gardes françaises et les Cent-Suisses alignés dans la cour, ils se faufilent jusqu'au carrosse « dont, » note dans sa dévotion admirative M. de Rouaud, « le détail est inutile à rapporter quand on sait que c'est celui du Roi ». L'attente des provinciaux ne fut pas déçue : avec une émotion dont l'expression nous touche par son ingénuité, le narrateur ajoute : « Nous eûmes la satisfaction de voir le monarque monter en voiture. » Et seulement alors les Guérandais regagnent la leur et poursuivent leur chemin.

Ils reviendront à Versailles au cours de leur séjour, et consacreront à la visite du château et du parc deux journées : un Suisse les conduit dans tous les appartements ; mais ce ne sont point ces splendeurs qui les attirent, car ils ne leur accordent pas une ligne : ce qui les retient et les émeut, c'est de voir passer, à midi, le Roi se rendant à la messe. « Il était accompagné de Monsieur, de ses aumôniers et de différents seigneurs... Il causait familièrement avec M. de Coigny. » Les voilà suivant le cortège, entrant dans la chapelle et prenant place dans une galerie « d'où ils peuvent jouir pendant tout l'office de la vue de Sa Majesté ». Ils reviennent à la tribune pour revoir le bon Roi lorsqu'il rentrera chez lui ; ils y restent, afin d'apercevoir Madame, Mme la comtesse d'Artois et Mme Adélaïde gagnant, à leur tour, la chapelle ; puis, à une heure et demie, ils assistent au dîner du Roi et de la Reine, remarquant que Louis XVI

« a faiblement mangé », Marie-Antoinette « point du tout » ; mais ils ne s'en inquiètent pas, sachant que « la famille », après le repas d'étiquette en public, se retire chez Madame pour y dîner sérieusement. « La famille... » ce terme vient naturellement sous la plume du gentilhomme breton : il sent manifestement qu'une sorte de parenté morale l'unit à ses princes et qu'il n'est pas un étranger chez eux. La visite des jardins le réclame, mais sa curiosité de ces merveilles fameuses est moindre que son intérêt pour « la famille ». Il veut la connaître tout entière ; il rentre dans la galerie où on lui montre M. le duc de Chartres avec quantité d'autres seigneurs, cordons bleus, rouges, verts, noirs, « dont on ne paraissait faire aucun cas, la présence de Sa Majesté attirant et méritant tous les regards ». Il court ensuite à Trianon : ce qui l'y charme, c'est « la satisfaction d'y rencontrer Madame Royale, âgée de trois ans, qu'on y promène » ; enfin, bonheur suprême, il aperçoit aussi Monseigneur le Dauphin, qui a neuf mois et que « les dames qui prennent soin de lui tenaient à la fenêtre d'un des appartements ». La joie du bon Rouaud est d'autant plus complète qu'il juge que « les enfants » ont bonne mine : « ils portent sur une très jolie figure les caractères de la majesté royale ». — A neuf mois ! — « C'est-il ça de l'amour ? » aurait dit Figaro [1].

1. *Voyage à Paris en 1782.*

N'imaginons pas, dans notre scepticisme, que ce gentilhomme guérandais est flatté de se trouver à la cour et que la vanité du hobereau, au frôlement de ces grands personnages, est cause de son enthousiasme. Ne croyons pas davantage à de la simple curiosité. Pas un mot, dans son récit, qui ne soit inspiré par un sentiment très tendre et, pour employer son mot, très « familial » ; pas une tentative de description des Salons, de la Chapelle, des Bosquets, des Bassins, de la Terrasse superbe, du Grand Canal ; rien que le contentement intime et presque religieux d'approcher cette royauté dont la grandeur est si étroitement mêlée à celle du pays et dont l'histoire se confond avec son histoire. La curiosité, nous la trouverons dans les relations des étrangers qui, eux aussi, viennent à Versailles et notant également ces passages du Roi dans la galerie, ce mouvement continuel de la cour, les rapportent en simples badauds, sans l'émotion pieuse qui étreint le provincial en présence de ces princes au bonheur et à la prospérité desquels son sort est attaché.

La même impression se retrouve chez tous nos compatriotes accomplissant le même pèlerinage et dont l'adoration ne peut être suspecte, demeurant absolument désintéressée. Les étudiants nancéiens dont il a déjà été fait mention, visitant, vers la même époque, les jardins du Petit Trianon, avisent, au détour d'une allée, la Reine se promenant seule, vêtue d'une simple robe de linon et coiffée d'un

bonnet de dentelle. Leur guide les pousse en hâte dans la laiterie où ils restent, le cœur battant, comme en extase : « Notre Reine passa tout près du lieu où nous étions et nous eûmes tous trois comme un désir de fléchir le genou au moment où elle passait, nous sentant partagés entre l'espérance d'être aperçus et la crainte d'être surpris[1]. »

Si l'on s'étonne de la facilité avec laquelle tous ces inconnus pénètrent et se promènent dans le palais des Rois, il n'est pas inutile d'insister à nouveau sur cette liberté qui est peut-être de tous les traits de mœurs de cette époque lointaine, celui qui nous surprend le plus et déconcerte davantage l'image de la Cour telle que l'ont déformée nos légendes et nos préjugés démocratiques. Le Roi ne s'appartient pas : il sait que sa personne est, en quelque sorte, un drapeau, un emblème de ralliement, et tous ses sujets ont des droits sur elle. Les portes de Versailles sont ouvertes à tous ; la résidence royale est le domaine de tous les Français : on y entre sans formalités, sans permission, comme en une église. La Galerie, centre du château, et qu'on ne peut atteindre sans traverser les grands appartements, est, aux jours de fête, remplie « d'une foule de monde de chaque état, chacun étant admis : tous les rangs sont confondus », écrit

1. *La vie parisienne sous Louis XVI.* Ce charmant récit de voyage a été écrit par l'un des trois étudiants nancéiens, François Coguel, alors âgé de vingt-cinq ans et qui mourut conseiller honoraire à la Cour de Nancy en 1844.

un provincial[1]. Il n'est point d'appartement privé, point de cabinet même qui ne s'ouvre devant la requête d'un visiteur ; mais ce qui étonnera plus encore, c'est que le premier venu se mêle à l'intimité de la Cour. Un certain « faiseur de bas » d'Avignon, Martin, est venu à Paris en touriste. Voilà notre homme à Versailles ; on est au milieu d'août 1789, c'est dire que la Révolution montre déjà ses griffes ; la Bastille est prise depuis plus d'un mois ; le comte d'Artois a passé la frontière ; les meneurs excitent le peuple et le poussent à la bataille : certaines précautions seraient justifiées et la prudence exigerait quelques restrictions au libre accès des appartements du château. Eh ! non ; rien n'est modifié dans la demeure royale : le faiseur de bas y circule comme chez lui. Sur la terrasse il voit le Dauphin et sa sœur, « dans l'endroit carré où il y a une balustrade ». Martin s'y promène une partie de la soirée, puis il monte aux appartements, « car le jeu de la Reine est commencé ». Un valet de chambre du Roi, M. Diet, à qui l'Avignonnais remet un mot d'un de ces compatriotes, lui détaille les splendeurs du local : c'est la chambre à coucher de la Reine : « le lit et les autres meubles sont vraiment dignes d'un roi ; sur la table, il y a un vase d'or massif qui a coûté cent mille écus ; à côté de la cheminée, un meuble appelé corbeille, en nacre et bronze d'un prix

1. *La vie parisienne sous Louis XVI.*

immense et d'une sculpture fine ; sur la cheminée une agate de six pouces de diamètre[1], ovale, avec un lézard, le corps gris, partie du col et de la tête blanc et le bout de la queue en or de quatre lignes : on estime cette pièce plus que le vase d'or massif ; on la regarde sans prix par l'impossibilité morale d'en trouver une autre qui pût en approcher ». Martin pénètre, sans être accompagné du valet de chambre, dans le salon de jeu (le salon de la Paix) ; personne ne s'informe ni de son nom ni du motif qui l'amène là, et sa description vaut d'être citée textuellement, car c'est un document d'une précision photographique ; je le crois, d'ailleurs, peu connu : « La Reine avait à son côté droit Monsieur et huit dames assises autour d'une table ronde : on jouait au loto-dauphin ; Monsieur payait ; Mme Élisabeth faisait une partie de cartes avec trois dames dans un coin du salon, près de la fenêtre. La Reine avait une robe d'indienne ou de toile des Indes parsemée de fleurs ou peintes ou brodées ; les dames étaient en noir. Quantité de seigneurs regardaient jouer. La Reine parlait de temps en temps à différentes personnes qui paraissaient très contentes et qui recherchaient ce moment avec avidité. La Reine regardait tout le monde avec cette assurance qu'on lui connaît et, de temps à autre, elle fronçait ses sourcils. J'en fus regardé ; mais je détournai les yeux comme on me l'avait recom-

1. Seize centimètres et demi.

mandé. Je la regardais aussi souvent qu'il me fut possible. Elle a la figure belle mais très hautaine; elle a la main divine. Nous restâmes plus d'une demi-heure. » De là Martin, sans avoir soupé, va dormir à l'auberge où il a retenu, pour lui et ses deux compagnons, Vinay et Gaucher, une chambre à trois lits; le lendemain, il se fait montrer les appartements privés du Roi pendant que celui-ci est à la chasse : il touche « le chapeau, l'habit simple, les bas, la chemise qu'on préparait pour Sa Majesté à son retour[1] »... Notez que l'ouvrier avignonnais n'est point du tout un fervent de la monarchie ; il a la tête chaude, se dit démocrate et relate avec un sang-froid approbateur les pendaisons de Foulon et de Bertier et le dépeçage de leurs corps[2]. Mais comme il vient de loin et qu'il veut tout voir, il ne prend pas le soin de classer ses impressions : il se réjouit, avec autant de sincérité, d'assister aux discussions de l'Assemblée sur la rédaction de la Déclaration des droits de l'homme, qu'il s'émeut, le même jour, au dîner de son ami Dumignan, d'entendre au début du repas, l'amphitryon, son fils et ses trois filles entonner le *Benedicite* à cinq voix; et c'est pourquoi, après avoir recueilli dans son *Journal* les plus ordurières

1. *Voyage à Paris en 1789 de Martin, faiseur de bas d'Avignon*, avec introduction et notes explicatives, par P. Charpenne. Avignon, Roumanille, 1890.

2. *Voyage à Paris en 1789 de Martin, faiseur de bas d'Avignon*, p. 43.

injures contre la Reine, il va, suivant la coutume, en bon Français, rendre ses devoirs à la majesté royale et toucher, comme un fétiche, la chemise et les bas du souverain.

*
* *

Ces traditionnelles dévotions accomplies, sur quoi se fixait la curiosité de nos ancêtres lorsqu'ils étaient en voyage? Quels objets retenaient leur attention? En ces points encore, ils différaient sensiblement de nous : on a constaté que la mer et les aspects montagneux restaient pour eux sans séductions ; ils préféraient les routes bien plates et bien droites aux défilés les plus sauvages et aux pics les plus sourcilleux. Ils marquaient également un certain dédain pour les « vieilleries » et le disparate. Si les monuments de la domination romaine, surtout lorsqu'ils étaient « interprétés » par un Hubert Robert, charmaient leurs souvenirs classiques, ceux du moyen âge leur paraissaient barbares ; ils ne se seraient pas détournés de leur chemin pour contempler une cathédrale gothique, demeuraient indifférents en présence d'une ruine des temps féodaux et n'appréciaient, en réalité, que le neuf et le régulier. Il a fallu que les poètes romantiques imposassent le culte des crédences, des bahuts, des dressoirs, des vieilles faïences, des encorbellements et des poivrières, pour que se propageât parmi le public moutonnier un goût si

général et si avide que vingt mille marchands de prétendues curiosités et cinq cents fabriques toujours en action ne parviennent plus à le satisfaire. N'y aurait-il pas dans cette tendresse furieuse pour « l'ancien », dans cet engouement à vrai dire psychologiquement inexplicable pour tous les styles éclos avant la Révolution, à l'exclusion de ceux qui apparurent après elle, une sorte d'amende honorable, de remords inconscient, peut-être, provoqué par la vague intuition de tout ce que, dans cette grande convulsion sociale, la France a saccagé, profané et détruit de merveilles, de raretés et de richesses ? Ne serait-ce point, non des bibelots, mais des reliques que nous tentons de recueillir, et ces épaves, ne les recherchons-nous pas avec tant de piété parce qu'elles nous parlent à l'esprit et aux yeux d'un temps que notre atavique bon sens, — malgré les calomnies et les dénigrements systématiques, — nous montre grand, glorieux et purement français ? Ce dont sont friands les touristes d'aujourd'hui, c'est d'anciennes villes à rues étroites, à pignons penchés, à toits de tuiles, de masures à pans de bois nichées entre les contreforts d'une vieille église, de tours lézardées, de remparts embroussaillés, de tout le tohu-bohu croulant de jadis. Il se dégage de ces choses une mélancolie qui ressemble à un repentir. Avant 1789, les Français ignoraient cette impression ; ils aimaient tout ce qui datait de leur temps et se conformait à leur mode : un philosophe morose en pourrait con-

clure qu'ils avaient la sécurité du présent, la confiance en l'avenir, tandis que nous nous cramponnons désespérément au passé.

Toujours est-il que l'on peut citer maint exemple de leur insensibilité archéologique. Blois qui nous ravit, paraît, à un touriste de 1782, être « une ville vieille, mal bâtie, sans commerce, n'offrant rien d'intéressant. Le fameux château est dans le goût gothique et les décorations de l'intérieur sont du même style que l'architecture du dehors [1] ». Notre-Dame de Paris ne mérite pas une description, même sommaire : « Le portique est décoré par des colonnes à différents étages qui s'élèvent très haut : le corps de l'église est très leste en dedans... » — A la cathédrale de Chartres, ce qui frappe davantage le visiteur, c'est que « dans l'église et au milieu est un rond figuré sur lequel marchant on fait une lieue [2] », et à celle de Tours « une horloge d'un travail très compliqué... quand l'heure sonne, une cavalerie vient faire un tour et deux anges frappent sur le timbre [3] ». En revanche, le voyageur s'étend, avec une complaisance extasiée, sur le pavillon de Mme du Barry à Louveciennes ; il admire sans réserve Bagatelle, l'École militaire, les châteaux de Chanteloup et de Ménars. Ce touriste n'est pas un sot, il voit avec les yeux de tous ses contemporains : le gothique les déroute et ne les émeut

1. *Voyage à Paris en 1789*, p. 44.
2. *Idem*, p. 12.
3. *Idem*, p. 47

pas. Même quand, manifestement stimulés par l'enthousiasme intéressé des bedeaux, ils s'efforcent d'admirer quelque monument du moyen âge, il est évident que cela leur paraît bien « démodé ». Les vieux logis ne les retiennent pas davantage : « Ce qui est à noter, à Rouen, consignent les Lorrains, c'est que les maisons sont beaucoup plus étroites par le bas que par le haut : chaque étage avance au-dessus de celui qui le précède, de sorte que les toitures se touchent presque et, en marchant contre les murailles, on est toujours à l'abri de la pluie. Les connaissances doivent se faire facilement, car il n'est guère possible d'être chez soi quand la maison d'en face est aussi rapprochée ; nous nous laissons conter que les amoureux pénètrent chez leurs belles par ce moyen : les signes de vis-à-vis s'échangent d'abord, puis les paroles et enfin le reste[1]. » Pourtant, ils reconnaissent que la façade du Palais de Justice est « très noble » et rendent hommage aux dimensions des églises.

Les étrangers ne sont pas plus touchés par ce genre de pittoresque. Le docteur Rigby dit d'Avignon : « Tout ce qu'on y peut remarquer, c'est que les rues sont très étroites et sales par suite des habitudes malpropres des habitants. » Du palais des papes, de l'enceinte fameuse, du pont légendaire, pas un mot. Cependant celui-là est, par goût, un précurseur du romantisme : il y a des

1. *La vie parisienne sous Louis XVI*, p. 127-128.

ruines qu'il juge « magnifiques »[1] et des sites qu'il admire au passage, sensations très rares chez les voyageurs du XVIIIe siècle. Presque tous passent sans s'attarder devant les plus beaux paysages; ils ne louent dans les villes que les rues neuves et les constructions récentes, parlent avec horreur des vieux quartiers et de leurs masures, « dont l'aspect ne prendra de la valeur pour l'œil que lorsque leur nombre ira diminuant »[2]. L'un des compatriotes de Rigby, parcourant la France pour son plaisir, traverse Amiens sans voir la cathédrale, dont il n'ignore pas l'existence, puisqu'il note : « on dit que c'est un des plus beaux monuments gothiques qu'il y ait en Europe »; il s'intéresse bien davantage à « une halle au blé que l'on construit dans cette ville sur un plan somptueux et très étendu ». Quand, un demi-siècle plus tard, Victor Hugo passera par Cologne, il décrira la cathédrale durant cinquante pages, ne faisant grâce au lecteur ni d'un clocheton ni d'une ogive. Il est donc avéré qu'un déplacement s'est produit, à la suite du 1830 littéraire, dans les appréciations et les préférences des amateurs; il s'est notablement accentué depuis lors : avis aux villes et bourgades de France qui, ayant l'heureuse fortune de posséder encore quelque mur d'enceinte ou quelque donjon de château fort, s'évertuent à niveler ces

1. *Lettres du docteur Rigby*, 110.

2. *Idem*. Note de M. le baron de Maricourt.

vestiges de leur passé pour créer des boulevards attendrissants de mesquinerie et dont l'aspect désolant met le touriste en fuite. Qu'elles conservent leurs toits de tuiles, voire de chaume, leurs tours, leur cloître déjeté, leur pont de guingois : qu'elles ne livrent pas leur église à un maçon et sauvegardent pieusement le peu qui subsiste du trésor de pierres qu'avaient accumulé nos pères. Ceux-ci n'en comprenaient pas la valeur lorsqu'il était intact; depuis que nous l'avons inconsidérément dilapidé, ses parcelles devront nous être d'autant plus précieuses que les Barbares se seront acharnés contre cet héritage en lequel leur haine sent palpiter ce qui survit de l'âme de la vieille France, objet de leur convoitise et de leur jalousie rancunière.

*
* *

S'ils étaient réfractaires à la beauté des cathédrales et au charme des pignons à tourelles, nos ancêtres marquaient, en revanche, une inclination prononcée pour les jolies femmes et les aventures galantes. Au vrai, c'est une tendance qui ne s'est guère modifiée depuis l'Éden, et quoique la matière soit délicate, quoique les indiscrétions laissées par les voyageurs venus à Paris pour « prendre l'air de la grande ville » demeurent sur ce point très laconiques, on perdrait trop à n'y point glaner de quoi esquisser, non point la physionomie du monde

où se rencontraient les bonnes fortunes sans lendemain, mais les impressions produites par le contact passager de cette société légère sur les nouveaux débarqués, frais émoulus de leur vertueuse province. Nous garderons ici pour guides les trois compagnons de route auxquels nous avons emboîté le pas : le hobereau guérandais, l'étudiant de Nancy et le faiseur de bas d'Avignon ; en suivant au pays du Tendre ce noble breton, ce jeune bourgeois lorrain et cet artisan provençal, nous discernerons sous trois aspects divers les plaisirs qu'offrait la capitale à ses hôtes de passage. Mais il faut, auparavant, exposer le cas lamentable d'un Anglais dont le nom n'est point venu jusqu'à nous celui-là même qui, en 1788, passe par Amiens sans se détourner pour honorer d'un regard la cathédrale. Cet insulaire, qui paraît être un clergyman, se montre, dès Calais, sévère pour notre pays : tout lui paraît mesquin et désordonné ; sa rigidité prend ombrage des costumes seyants de nos villageoises, son libre examen s'offusque de « l'ignorance systématique » et de la grossière superstition dans lesquelles croupissent les Français : il est révolté du sans-gêne de nos postillons, choqué de l'incorrection orthographique de nos enseignes et indigné du prix, — six sous, — qu'une bonne femme d'Écouen lui fait payer une assiette de pommes, « exemple des exactions auxquelles doit s'attendre le voyageur » ! Il juge les jardins de Chantilly « trop réguliers et compassés » et déclare que

« l'eau n'y est pas assez largement répandue » ; il trouve nos rues boueuses, nos comédiens burlesques et nos femmes sans modestie. Paris se devait de prendre une revanche malicieuse de la morosité d'un si atrabilaire visiteur.

Il faut dire que l'un des grands étonnements des étrangers en arrivant chez nous était la liberté accordée aux femmes et de les voir sortir seules, causer et se promener familièrement avec les hommes. Notre Anglais s'en montre choqué, certes; mais il est prémuni contre tout péril par le tendre souvenir d'une épouse adorée, restée en Angleterre. Pour être certain de ne pas l'oublier, il avait même gravé sur la boiserie du garni qu'il avait loué rue de Richelieu, ce vœu solennel de fidélité : « *En Angleterre, en France, en quelque lieu que je porte mes pas, les chers désirs de mon cœur sont demeurés dans ma maison... Au milieu du bruit d'une ville tumultueuse, mes pensées sont fixées sur toi, mon épouse charmante...* » Par malheur, étant allé passer la soirée au Palais-Royal, ce mari modèle pénétra au théâtre des *Variétés amusantes* où l'on jouait *Jérome Pointu*, puis une féerie dont il avoue n'avoir pas suivi l'intrigue, car un « objet plus intéressant attirait son attention ». — « Dans la loge voisine, une dame était assise qui fit sur mon cœur une impression que je n'avais pas ressentie depuis longtemps : elle était divinement belle. Sa physionomie exprimait une animation douce et délicieuse ; les yeux montraient que son âme était

aussi aimable que ses formes étaient charmantes. » L'Anglais engagea la conversation avec sa séduisante voisine, laquelle, sans morgue aucune, fit preuve « d'un esprit remarquablement cultivé et d'une intelligence puissante et nette ». Elle ne fit point mystère de sa situation ni de son âge : elle comptait vingt-quatre ans, et avait été mariée, très jeune, « à un monsieur qui se trouvait pour le moment à Saint-Domingue ». Le lendemain l'Anglais adressait à la dame des vers, ce qui était un peu naïf :

Votre image en tous lieux sans cesse me poursuit...

Ce fut le prélude « d'une active correspondance », bien superflue apparemment, et d'une liaison qui paraît avoir exercé un très salutaire effet sur l'hypocondrie du voyageur. Il se donnait comme excuse que, « se trouvant dans un pays catholique romain, on y doit honorer les anges devant leur image », et, s'adressant à sa chère épouse, il l'assure qu'elle ne peut être blessée de ce qu'il ait été frappé « de trouver chez une autre femme la beauté et les vertus dont elle-même est ornée ». Il proteste qu'il lui garde son affection tout entière : la boiserie de son garni de la rue de Richelieu n'est-elle point là pour en témoigner? Là-dessus s'arrête brusquement le manuscrit de l'Anglais anonyme : on ne saura jamais comment prit fin son voyage ni ce qu'il advint de la dame vertueuse qui allait, seule, passer ses soirées au théâtre du

Palais-Royal, en attendant que son mari revînt de Saint-Domingue[1].

Nos provinciaux, tout de même, montraient moins d'ingénuité. En quittant Guérande, M. de Rouaud, on s'en souvient peut-être, avait mis dans ses projets de s'initier aux délices du paradis parisien ; Mme de Rouaud méditait d'acheter une toilette et de consulter un médecin. Dès l'arrivée elle s'appliqua à réaliser ces deux rêves, s'occupant « d'emplettes de goût » et essayant des chapeaux mirobolants. Le médecin, « un petit homme de grande réputation », diagnostiqua que « c'était nerveux » et ne conseilla rien d'autre que « de la gaîté, des bains tièdes et de l'exercice ». La résolution qu'avait prise M. de Rouaud réclamait plus de prudence : il se rendit, d'abord, pour voir, à la Foire Saint-Laurent. Émerveillé de la *Redoute chinoise*, il remarqua que la plus excellente société y était confondue avec la moins bonne ; tout se passait le plus décemment et le plus simplement ; « les femmes honnêtes ne paraissaient pas du tout souffrir du voisinage des autres » : il constata aussi que celles-ci, « reconnaissables à leur toilette et à leur élégance », étaient familièrement accostées par les hommes « qui les quittaient sans conséquence » ; on lui en montra une qui était riche « de plus de vingt mille livres de rente » et une autre qui, « en quatre

1. *Voyage d'un Anglais à Paris*, 1788. *Revue rétrospective*, 1889.

mois, avait mangé deux cent mille écus ». Ainsi documenté, après huit jours de boulevard, il se lança courageusement dans l'incartade, sous prétexte d'un pèlerinage à Nanterre, et son journal mentionne cet exploit : « J'ai dîné à Chatou chez une jolie femme dont j'ignore le nom comme la naissance ». Dans l'après-midi, il va visiter la machine de Marly et le pavillon de Louveciennes, contemple avec ferveur, dans le vestibule de Mme Du Barry, la Vénus d'Allegrain, et note que « quarante des plus jolies femmes de Paris ont servi de modèle au sculpteur pour réunir dans cette œuvre les plus parfaites proportions du corps ». Puis, il ajoute : « Je n'ai quitté ce temple de la Volupté que pour m'aller coucher à Chatou et rejoindre mon aimable hôtesse. » Dès le lendemain, il rentrait à Paris et conduisait Mme de Rouaud au Jardin des Plantes, où il lui fit admirer les minéraux du cabinet d'histoire naturelle.

Ce qui surprend, ce n'est point l'anecdote en elle-même, mais la narration qu'en fait l'heureux Céladon, d'un ton de détachement qui fleure son Richelieu ou son Létorière. L'éditeur de son *Journal* présume « que M. de Rouaud le rédigea pour s'épargner, quand il fut de retour à Guérande, de recommencer trop souvent le récit de son séjour dans la capitale ». L'état du manuscrit original « semble indiquer qu'il a circulé en de nombreuses mains »[1].

1. Comte L. Remacle. *Voyage de Paris, 1782. Journal d'un gentilhomme breton.* Avant-propos.

Le trait de mœurs est assez curieux de cet homme d'âge mûr entreprenant, ainsi qu'il l'écrit, le voyage de Paris « dans le dessein de procurer de la satisfaction à sa femme » et qui relate une aventure dont les lecteurs guérandais, auxquels le récit fut largement communiqué, durent se repaître avec commentaires malicieux et force mines scandalisées.

Le jeune Nancéien Coguel est plus réservé dans ses confidences ; sa relation n'en est pas moins très précieuse : il rapporte comment, à l'heure de la sortie des spectacles, les filles du Palais-Royal, en costume de gala, viennent sous les arcades « exercer le pouvoir de leur charmes ». Elles déambulent « avec un tel air de décence que l'étranger, qui n'est point au fait de leurs habitudes, leur accorde tous ses respects ; mais, dès que le but de leur promenade est atteint, elles emmènent « leur proie » dans des grottes souterraines où l'on sert des soupers délicieux « tellement chers que, si l'on n'y est attentif, on vide sa bourse sans s'en douter ». Le pudique Lorrain « tire le rideau » sur la suite du tableau ; mais il lui arriva, quelques jours plus tard, de rencontrer dans un café où il s'était réfugié à cause du mauvais temps « une femme fort aimable dont la conversation était aussi variée qu'instructive, car elle connaissait les seigneurs de la Cour et nous raconta sur plusieurs d'entre eux des anecdotes et des par-

ticularités intimes qui nous firent apprécier le néant des grandeurs ». Quant au camarade Thiry, il lui advint de lier connaissance avec « une petite bourgeoise fort avenante, rencontre qui lui rapporta, paraît-il, quelque agrément, et ne lui coûta qu'une galette et une bouteille de limonade »[1].

Les distractions galantes du faiseur de bas méritent plus d'attention et nous ouvrent, sur la facilité des relations et la confusion des classes à la fin de l'ancien régime, des aperçus assez déroutants. Cet artisan n'est pas un naïf, quoiqu'il ait complété le récit de son voyage de 1789 par la liste de tous les numéros sortis des tirages de la loterie, à dater du 13 frimaire an VI jusqu'à l'an XIII inclusivement ; il n'est pas illettré, encore que son orthographe soit, paraît-il, des plus personnelles ; sans être artiste, il prétend se connaître en peinture, en dessin et en musique ; il n'est point riche, puisqu'il voyage très économiquement et se prive de souper quand personne ne l'invite ; mais il n'est pas du tout « regardant » ; les affaires sont le dernier de ses soucis et il cherche à jouir, en dépensant le moins possible, des amusements de Paris ; il n'est qu'un ouvrier, mais il fréquente la bourgeoisie et se frotte volontiers à la noblesse ; au résumé, le type du Français de ce temps-là, ami des plaisirs, tenant sa place partout où il va, sans

1. *La vie parisiennne sous Louis XVI*, 15, 16, 17.

servilité et avec aplomb, sachant sa valeur et se l'exagérant un peu, content de son sort, satisfait de soi-même, enthousiaste des « idées nouvelles » et très respectueux de la tradition.

Ce qui est pour nous difficile à comprendre et nous montre que nous possédons une connaissance fort inexacte et très incomplète de ce qu'était alors la vie parisienne, c'est de voir cet Avignonnais se démener si bien, une fois sur le pavé de Paris, relancer ses compatriotes, s'insinuer de si habile façon, que le voilà, au bout de quelques jours, soupant avec des actrices, se prélassant dans la loge de M. de Marbeuf aux Italiens, régalant d'une matelote — à six livres par tête — aux Champs-Élysées, dix-neuf amis et amies parmi lesquelles nombre de danseuses, dînant chez le beau-père de M. de Choiseul-Gouffier « avec lequel il fait trois poules au billard », et promenant dans la banlieue, en fiacre, Mlles Manette et Solange qui chantent dans les petits théâtres. Au lendemain de ces réjouissances intimes, il fait réparer son chapeau « pour ôter la tache d'huile », opération qui lui coûte 1 livre 4 sols, ou charge un tailleur de « remettre un derrière à son gilet, des manches et des boutons à son habit, — ci : 28 l. 16 sols ». Quand il est seul, il dîne d'un pot de vin, — 15 s., — et de 3 sols de pain ; à moins qu'il ne se régale à huis clos. Notons ce singulier repas qu'il prend « dans son appartement » : « Pain, 7 s. ; vin, 15 s. ; tourte à la confiture, 1 l. 4 s. ; bœuf à la braise,

10 s. ; une bouteille d'huile chimique... » Il veut tout voir, les théâtres, les bals parés, — il achète un domino ! — les faiseurs de tours, l'Assemblée nationale, les grands cafés, les boutiques, la Cour et la Révolution ; il se rembarque enfin dans la guimbarde, ayant au chapeau une belle cocarde tricolore payée 1 l. 4 sols, et aux pieds des cors douloureux pour le traitement desquels il se procure, moyennant 12 sols, « une feuille de papier de Hollande ». Après cinq mois d'absence, dont quatre de séjour à Paris, il rentrait chez lui ayant dépensé, au total, pour sa nourriture, son logement, ses plaisirs, ses fiacres et ses petites danseuses 376 l. 4 sols, — plus 222 livres absorbées par les frais du trajet [1].

Nous n'imaginons pas, on peut en être assuré, avoir tracé en ces quelques lignes d'ébauche un tableau achevé du monde de la galanterie à la fin du XVIIIe siècle, ni même en avoir donné un lointain aperçu ; il nous suffit de discerner seulement pour quelle part la fréquentation en était, par les étrangers et les provinciaux, comptée au nombre des attractions parisiennes. Or, en cela encore, nos anciens paraissent garder une mesure et une modération, juste milieu entre une affectation pudibonde et le dévergondage. Il est aisé de cons-

1. D'Avignon à Paris : 108 livres. De Paris à Avignon : 114 l. *Voyage à Paris en 1780 de Martin, faiseur de bas d'Avignon*, avec introduction et notes explicatives par P. Charpenne.

tater que le « plaisir », au sens particulier du mot, n'entrait dans le programme du voyage que comme une escapade : il n'usurpe rien du temps réservé à des investigations moins badines. Ceux qui recherchent ces rencontres, dont la banalité est suffisamment déguisée pour laisser l'illusion d'exceptionnelles bonnes fortunes, ne bornent pas à ces expériences leur étude de Paris ; ils ne ressemblent en rien à ce type moderne de l'Allemand qui vient ici pour « s'en fourrer jusque-là », ni à ces observateurs d'Outre-Rhin si souvent débarqués chez nous, bien déterminés à ne voir que les tripots et les guinguettes, et qui s'en vont persuadés que la Babylone moderne est un lieu de perdition, sans même avoir la perspicacité de se rendre compte qu'ils sont pour beaucoup plus de la moitié dans la démoralisation qu'ils nous reprochent.

*
* *

A en juger par ce qu'ils nous en disent, nos aïeux apportaient donc en leur dissipation une discrétion courtoise. Si la France passait alors pour être l'Olympe des voyageurs dont Paris était l'Empyrée, ils ne devaient point ce renom à la liberté des mœurs et à la facilité des plaisirs à tous prix, mais à toutes les satisfactions qu'y trouvaient le goût, les curiosités intelligentes et la délicatesse de l'esprit. Je ne vois point les voyageurs s'attarder en des endroits mal famés ; certes ils fréquen-

taient beaucoup au Palais-Royal; c'était alors « la capitale de la Capitale »; mais aucun d'eux n'élit domicile en une maison de jeux, comme le fit, en 1814, le Prussien Blücher : ils visitent assidûment les monuments et les institutions qui sont la gloire du Royaume : la Monnaie des médailles, Sèvres, les Gobelins, la Bibliothèque, — et je ne suis pas bien sûr que ces attractions soient comprises dans l'itinéraire de tous les provinciaux, nos contemporains ; — ils assistent aux leçons de l'École des sourds-muets qu'a fondée l'abbé de l'Épée, — surprenant miracle ! — et ne manquent pas d'aller, et de retourner, aux galeries du Muséum. Soit que l'Industrie s'agrémente pour eux du charme de la nouveauté, soit qu'ils professent pour leur époque une admiration telle que tout leur en semble aimable et attrayant, ils sont très friands des « manufactures », consacrent de longues heures à celle des glaces au faubourg Saint-Antoine et aux fabriques de papiers peints, innovation en plein succès : on va beaucoup aussi à la raffinerie de sucre de Bercy et, dans le carnet d'impressions, on détaille toutes les opérations auxquelles on a assisté [1]. Mme Cradock pousse plus loin la curiosité : elle s'introduit dans une fabrique de cire, afin de se rendre compte des procédés de fabrication des bougies et des chandelles, flairant les chaudrons où bouillonne la graisse de mouton et de sanglier,

1. *La vie parisienne sous Louis XVI*, p. 54.

se penchant sur les bassines où refroidit la nauséabonde mixture[1]. Les usines de treillages en fil de laiton, de produits chimiques, les ateliers de tissage, voire les fabriques de conserves de fruits et de légumes, prodige tout récent d'un savant qui a su « fixer le printemps », connaissent la même vogue : les *Guides* les signalent et les recommandent aux amateurs[2]. C'est à penser que tout le monde est studieux et prend intérêt aux « inventions ».

Il est probable que, en aucune époque, fût-ce en notre temps, si actif pourtant et si fiévreusement entreprenant, la France du travail n'a produit un effort comparable à celui des vingt dernières années qui précédèrent la Révolution. Ce règne de Louis XVI que, dans les récits de l'histoire, écrase et efface son terrible dénouement, fut un âge de prospérité laborieuse qui n'a point de similaire. L'ancien ordre de choses s'empressait, avant l'ouragan, d'épanouir ses dernières fleurs ; elles furent les plus charmantes de toutes celles dont s'enjoliva en douze siècles le jardin de la royauté. Le style délicat, né dans les boudoirs de la Dauphine, se mariait si parfaitement à l'élégance et à la simplicité des mœurs, qu'il fut adopté avec ravissement. De grandes villes se renouvelèrent et se parèrent à la nouvelle mode : des témoignages irrécusables

1. *La vie française à la veille de la Révolution*, p. 149.
2. Thierry, *Guide de l'amateur et de l'étranger*, 1787.

dévoilent ce qui dut être alors remué de moellons, taillé de pierres, forgé de ferrures, sculpté de bois. Dans la plupart de nos capitales de province, des rues, des quartiers entiers ont surgi de terre à cette époque : quant au mobilier décoratif, les trente millions de Français se seraient exclusivement employés à sa fabrication que cela n'expliquerait pas encore le foisonnement de sièges, de fauteuils, de lambris, de consoles, d'appliques et de cadres, aujourd'hui répartis par le monde entier et qui portent l'empreinte, sinon la marque authentique, du temps dont ils se réclament. Soyons prudemment sceptiques et admettons les plus complaisantes proportions de contrefaçons : il n'en reste pas moins que, en ces vingt ans de communications lentes et difficiles, les ouvriers de France surent créer tant de délicieux modèles et propager si activement le goût nouveau que, un siècle et demi après cette éclosion, « le Louis XVI » s'exporte encore par trains et par flottilles jusqu'aux extrémités du globe.

On voyait alors, cheminant sur les routes, les ouvriers d'art, la musette en sautoir contenant les outils et l'album à dessin, le havresac sur l'épaule et le bâton à la main. Menuisiers, décorateurs, tailleurs de pierre, ciseleurs, plâtriers, ébénistes, marbriers, tapissiers, tous devaient, fidèles à une admirable tradition corporative alors à l'apogée de son organisation, terminer leur apprentissage par

le *Tour de France*. Ils allaient à pied, de villes en villages, apprenant autant qu'ils enseignaient, visitant les églises et les châteaux, recueillant ici un croquis d'ornement, là une idée qui leur semblait heureuse ou le conseil d'un vieux praticien local, s'employant à l'occasion, s'offrant à sculpter un lambris, à tailler une tête de Bacchus à la porte d'une cave, à décorer, suivant la mode nouvelle, un salon ou un boudoir, répandant partout où ils passaient des germes d'art et de beauté et récoltant pour leur part ce qu'avaient semé leurs prédécesseurs. Comment vivaient-ils au cours du voyage ? Ils se souciaient peu des gains d'aubaine et ne travaillaient qu'à se perfectionner, sans ambition de salaire et encore moins d'épargne. Le fonctionnement de cette fertile institution des Compagnons du Tour de France est resté longtemps un mystère, — un secret, pour dire mieux : — au cours du XIXe siècle seulement fut révélé l'occulte groupement de ces travailleurs nomades, liés par des engagements et des statuts très anciens et qui trouvaient en chaque ville de notre pays, non seulement aide, protection auprès des spécialistes de leur métier, mais une *Mère* empressée à réconforter les énergies chancelantes et à remonter les défaillants. Miracle d'organisation, œuvre des siècles, dont l'histoire est trop belle et trop complexe pour n'être qu'effleurée. C'est à l'influence de ces artistes ambulants qu'il faut attribuer la rapide diffusion du gracieux style en faveur à la fin

du XVIIIe siècle et le nombre de jolis motifs qu'on retrouve dans les maisons les plus modestes des bourgs les plus écartés : bas-reliefs d'Amours à la Clodion, trumeaux de paysanneries, cadres de glaces délicatement enroulés, boiseries à gerbes, à faucilles et à paniers de fleurs enrubannés, grilles de fer ouvragé, marbres de cheminées à larges rinceaux, moulures enguirlandées, rampes d'escalier, peintures en grisaille ou en camaïeu, « trompe-l'œil » habiles, « morceaux » laissés par les Compagnons en reconnaissance de l'hospitalité reçue tandis qu'ils étudiaient quelque monument de la région ou entrepris « au pair » pour le plaisir de se faire la main. Ces échantillons du dernier goût devenaient modèles aux ouvriers locaux et stimulaient leur routine provinciale. Aussi n'y avait-il guère en France de bourgade si perdue où ne se rencontrât, en chaque profession, un artiste : on trouve de belles armoires à panneaux sculptés en plein bois, qui sont signées d'un menuisier villageois et portent comme lieu d'origine le nom de quelque localité ignorée, et on s'étonne de découvrir, dans des chefs-lieux de canton à présent réfractaires à toute influence artistique, des dessus de portes d'un pinceau léger, et des bouts de boiseries dont les harmonieux chantournements décèlent la gouge d'un amoureux.

Il est extrêmement rare, de nos jours, que l'ouvrier de province ne soit pas un simple manœuvre confiné dans sa besogne coutumière, sans idées,

sans goût, sans connaissances autres que les plus rudimentaires. Pour le moindre travail décoratif, il faut avoir recours au spécialiste du chef-lieu : il feuillette des albums de photographies, étale d'offensants chromos, le tout offrant l'horrible image de « ce qui se fait de plus joli en ce moment », et où figurent pêle-mêle des chambres à coucher gothiques établies en quelque scierie mécanique et des chaises « Trianon », arrivant par douzaines de grosses de Nuremberg ou d'ailleurs, portant au dossier, — « à preuve d'authenticité », — les initiales entrelacées de la reine ! — voisinant avec le fauteuil de Dagobert et une suspension à électricité Louis XII... Car c'est le grand chaos, la ronde désordonnée des styles, la désolante promiscuité du sans choix, du sans âge et du sans mesure : le « toc » allemand, importé chez nous par trains quotidiens, a trouvé en France des millions d'appréciateurs, tandis que nos ouvriers, réduits aux besognes fastidieuses et sans profit, perdent peu à peu le sens du délicat, du personnel, du sincère et de l'inédit. Ils ne voyagent plus : à quoi bon ? Des prospectus illustrés, trop souvent imprimés à Leipzig, ne leur enseignent-ils pas ce que réclame la clientèle ? Se déplaceraient-ils qu'ils ne verraient en notre France que « l'article » banal, partout répandu, la redoutable camelote dont le bas prix de fabrique décourage tout effort particulier et résulte de procédés mécaniques réservés à des industries « colossales ».

Resterait à diagnostiquer les causes de cette perversion du penchant naturel que montraient les Français d'autrefois pour le beau, le simple et le solide : j'entends les Français du négoce et du peuple. Cet abaissement singulier ne résulterait-il pas de l'absence de tout contact avec les classes supérieures de la société ? Aujourd'hui la scission est complète ; chacun se meut dans l'espace restreint que lui assigne sa situation mondaine : une sorte de méfiance, imperceptible, il est vrai, à Paris et dans quelques grandes villes, mais très accentuée dans nos provinces, sépare le riche du modeste bourgeois, le bourgeois de l'artisan. Si l'on voyage, — circonstance qui, jadis, impliquait une grande liberté d'allures et un effacement tout au moins momentané des différences sociales, — on n'est présentement en rapport qu'avec des fonctionnaires, employés de tous grades, chefs de gare, conducteurs de trains, porteurs de bagages et autres, que les règlements obligent à certaines fonctions délimitées par le devoir professionnel. On peut traverser la France d'une mer à l'autre sans avoir jamais recours à l'obligeance d'un paysan, sans adresser la parole à un seul « indigène ». S'il ne crée point la haine, un tel isolement n'amène pas l'union. S'est-on demandé parfois quelles peuvent être les réflexions d'un laboureur poussant sa charrue non loin d'une voie de chemin de fer et qui voit, dans le crépuscule, le train de luxe, passant à toute allure, avec ses stores de soie

flottants, ses longs wagons-salons communiquant entre eux par des plates-formes bien closes, ces salles à manger roulantes, étincelantes de lumière, si fascinantes du dehors, si étriquées quand on est dedans, et qui semblent au pauvre hère ébahi un palais magique emportant en un tourbillon de splendeurs les heureux de la terre pressés d'atteindre quelque endroit de plaisir? Quelles révélations erronées d'existences inconnues! Quelle conception fausse de jouissances auxquelles jamais il ne participera: ces gens-là n'ont pas besoin de lui ; rien de commun entre sa vie de peine et leur nonchalance insolente. Le rapide qui les entraîne est si dédaigneux qu'il ne s'arrêtera pas même au chef-lieu pour y reprendre haleine : il lui faut des capitales pour qu'il condescende à y stopper un instant : il va loin et vite, vers des lieux de délices insoupçonnées du petit monde et dont l'imagination des humbles se crée des images dangereusement fantastiques.

Quand, tirés par les haridelles de la poste, les riches se traînaient sur les routes, fût-ce en berline à ressorts et à coussins moelleux, leur voyage était une occasion constante de relations avec les habitants des pays qu'ils traversaient; on fraternisait à chaque auberge ; le hasard de la couchée égalisait les rangs. Si, par exception, les villageois étaient d'abord un peu troublés par le grand train ou le haut titre d'un passant de distinction, ils se familiarisaient vite en s'avisant que celui-ci

n'était qu'un homme comme tous les autres, ayant faim, pressé de dormir, buvant avec entrain le clairet local, reconnaissant d'être bien traité, complimentant l'hôtelière sur un ragoût réussi, se pliant sans façon aux habitudes du lieu, réclamant, en cas d'accident, une assistance qu'on s'empressait à lui prêter avec d'autant plus de zèle que son rang élevé rendait l'aventure moins banale et plus flatteuse. Ce serait une erreur grossière de se représenter le paysan de l'ancien régime, timide, farouche, obséquieux, redoutant les grands et prenant vis-à-vis d'eux des mines de chien battu ; il avait son franc-parler et la richesse ne l'impressionnait guère : n'entrait-il pas au château de son seigneur comme et quand il voulait? N'était-il pas en rapports constants avec « la dame de l'endroit » ? Ne constatait-il pas, à les voir de si près, que ses maîtres étaient sujets à des soucis, à des chagrins, à des peines autres que les siennes propres, mais tout de même pesantes? Aussi, quelle indépendance d'allures et quelle rondeur de manières! Reprenons pour un instant le récit de Mme Cradock, l'Anglaise au précieux *Journal* qui, entrée en France en 1783, non sans méfiance, en sortit, deux ans plus tard, conquise et ravie. Elle suit, en bateau, le canal des Deux-Mers : sa berline et ses gens sont à bord, — car elle voyage luxueusement. Pour attendre l'heure de la marée, le chaland s'arrête devant Rions et l'étrangère met pied à terre : en se promenant aux alentours, elle entre dans une

grande ferme qu'elle prend pour une auberge : « Les braves gens à qui elle appartenait, note-t-elle, nous engagèrent à nous reposer et, avec la plus gracieuse hospitalité, nous offrirent de leur bon pain bis, des cerises. La femme nous dit être heureuse de nous savoir Anglais : elle-même nous raconta avoir été une fois à Londres conduire son fils, à son départ pour l'Amérique... Vers huit heures, selon le désir de nos aimables fermiers. nous retournâmes chez eux : on nous reçut dans la salle où nous rencontrâmes les voisins en grand nombre... Ma toilette, — j'avais mon habit d'amazone, — fut l'objet des observations d'une de ces femmes qui me demanda même si je portais en dessous des jupons; je crois réellement qu'elle eût voulu pousser la curiosité jusqu'à me déshabiller afin d'être plus sûre de son fait. Elle me questionna avec détails sur nos voyages... on lui avait assuré que Londres était plus beau que Paris. Je lui répondis de mon mieux ce que je pensais de la France; mon appréciation ravit si bien la vieille dame qu'elle m'embrassa et me dit que certainement je devais être une bien bonne femme... Nos aimables hôtes nous pressèrent de rester chez eux pour la nuit et de reprendre un autre bateau le lendemain; mais nous refusâmes : ils ne voulurent rien accepter; nous donnâmes seulement trois livres à la servante, qui parut très contente[1]. »

1. *La vie française...* p. 198 et suiv.

Quelques jours plus tard, à La Rochelle, M. et Mme Cradock, surpris par la pluie, se réfugient sous un hangar où travaille un charpentier : cet homme leur fait « force politesses, mais aussi force questions », et bientôt leur abri se remplit d'autres curieux : ils firent l'éloge de l'Angleterre, les Anglais répondirent par l'éloge de la France, et « quand la pluie cessa, on se quitta fort satisfaits les uns des autres »[1]. A Saint-Herman, la voyageuse cause avec l'hôtelière : elle complimente sur sa toilette la bonne femme qui, enchantée, prend l'Anglaise par le bras et, l'emmenant dans sa chambre, lui montre toute sa garde-robe. « Elle me fit même passer par-dessus mon habit sa robe de noces, assez large pour me servir de redingote. »

Cette fraternisation entre riches et petites gens n'avait pas seulement pour effet de rectifier et d'élargir les idées des uns et des autres ; elle était pour les passants un précieux moyen d'informations : quelle lecture de *Guide* égale une histoire, contée dans le pays même par des narrateurs à l'esprit simple qui la tiennent de leurs aïeux? Histoire fantaisiste, dira-t-on. Mieux vaut-elle déformée par la légende qui embellit que par l'esprit de parti qui déshonore? Il n'est du reste pas question, au cours d'un voyage, de recueillir des documents en vue d'une thèse à soutenir ; mais seule-

1. *La vie française*.... p. 240.

ment de fournir thème à l'imagination, de s'imprégner du caractère des sites et des monuments, de doubler du plaisir de l'esprit celui des yeux : nous ne saurons jamais par les livres ce qu'apprenaient, en causant avec leurs compagnons de voiture ou les piétons rencontrés, les voyageurs à petites journées de ce temps-là, en notre France où tout ce qui rappelait un fait du passé était religieusement conservé. Les citations probantes entraîneraient trop loin ; mais je ne puis m'empêcher de songer à certains passages du journal d'un étudiant se rendant de Bordeaux à Paris, vers 1792 : il a pris la voiture publique ; il n'arrive dans les villes qu'à la tombée de la nuit, remonte en diligence à deux heures du matin, et il se plaint d'aller « trop vite », de ne rien voir. Pourtant, ses voisins de coupé ne laissent pas de le bourrer des traditions du pays : en approchant de Poitiers, par exemple, on lui montre « le poteau qui marque la place où Clovis tua Alaric et les plaines où Jean le Bon fut capturé par les Anglais[1]... » Alaric ?... Jean le Bon ?... Qui est-ce ? Combien de voyageurs de l'express Paris-Bordeaux, en traversant la gare de Poitiers, donnent un souvenir à ces oubliés ?

Si, à l'imitation des Compagnons du Tour de France, on allait à pied, la récolte s'enrichissait à

1. Gaston Maugras. *Journal d'un étudiant* (Edmond Géraud) *pendant la Révolution*, p. 4.

chaque pas : les gens de distinction, à la fin de l'ancien régime, n'avait guère prisé ce moyen primitif de parcourir le monde : sa vogue se dessina seulement dans les premières années du XIXe siècle. Certains émigrés en avaient usé, durant leur exil, plus par économie que par goût et il faut esquisser au moins la silhouette de celui qui peut être, à bon droit, — proclamé le premier ancêtre et l'initiateur du Tourisme. C'était un certain chevalier de la Tocnaye, originaire des environs de Nantes ; en 1791, il passa la frontière, comme bien d'autres gentilshommes, s'enrôla dans l'armée de Condé, prit part à la campagne de l'Argonne... Mais, malgré ses bonnes résolutions, la politique l'assommait : il jugeait, en philosophe, que tous ces énergumènes, républicains, prussiens, prolétaires, royalistes, princes, jacobins, autrichiens et gentilshommes étaient bien fous de ne point employer un moyen d'entente plus efficace que l'égorgement réciproque : il résolut de se désintéresser de ces luttes fratricides jusqu'au jour où, le monde ayant retrouvé la raison et repris son assiette, il pourrait, lui, regagner sa gentilhommière pour y vivre et mourir en paix. Il passa la mer, se rendit à Londres et décida d'aller droit devant lui ; il était bon marcheur; mais comme il lui déplaisait de porter le sac et qu'il tenait cependant à se ménager la possibilité de se présenter sans affront dans la « bonne société », il se fit confectionner un habit à six poches : dans l'une il glissa un sac à

poudre fait d'un gant de femme ; dans l'autre fut placée une paire d'escarpins de bal contenant rasoir, ciseaux, peigne et autres objets de toilette ; la troisième poche reçut des bas de soie ; la quatrième recéla une culotte d'étoffe légère, grosse comme le poing quand elle était roulée ; dans les deux dernières cavités de l'habit, l'ingénieux touriste enfouit deux chemises très fines, trois cravates et trois mouchoirs. Le voilà en route : il tient à la main une canne de son invention qui se transforme en épée dans le cas de mauvaise rencontre et, s'il pleut, en parapluie. A-t-il atteint quelque ville ? il flâne par les rues, la canne sous le bras et les mains derrière le dos ; est-il invité chez quelque particulier d'importance où lui donnent accès sa bonne mine et sa qualité de Français ? il se présente en culotte courte, en bas de soie blancs, l'épée au côté, aussi pimpant que s'il sortait de la plus confortable chaise de poste. Il traverse à pied l'Angleterre, puis l'Écosse, s'arrête à Édimbourg où il prend le loisir d'écrire le récit de ce premier voyage : il cède, moyennant une bonne somme, le manuscrit à un éditeur, traite avec celui-ci pour de prochains volumes qu'il se propose d'écrire, et, bien muni d'argent et de lettres de crédit, repart, passe en Suède, traverse la Dalécarlie, arrive en Laponie ; toujours à pied, avec ses bas de soie en poche et sa houppe à poudre dans un gant de femme ! Il grelotte bien parfois, mais, du moins, il n'entend plus parler de

politique : c'est à peine si, tous les six mois, il lit une gazette... Il apprend ainsi, après huit ans de voyages, qu'un certain Bonaparte a enfin mis le holà et que l'Europe est pacifiée. Aussitôt La Tocnaye fait demi-tour et poursuit sa marche, non plus vers le Nord, mais vers sa Bretagne où il parvint après deux ans de route, retrouva intacte sa maison et ne la quitta plus[1].

Sans avoir, bien probablement, entendu parler de cet original, les peintres et les écrivains, dans le bouillonnement du romantisme, l'imitèrent : ces novateurs « découvraient la France » avec ravissement, sac au dos, bâton à la main. Les églises gothiques et les vieilles maisons à façade de bois ou d'ardoises connurent d'étonnantes revanches. En retour, les trois derniers styles de la monarchie tombaient dans le suprême mépris : toute pierre qui ne datait pas, pour le moins, du temps de Henri IV, était déclarée moellon informe : le « rococo » exaspérait les artistes singulièrement chevelus qui ne parlaient que barbacanes, échauguettes, beffrois et gargouilles : Versailles était considéré comme un « jardin de curé » et la délicieuse place de Nancy couramment traitée de « chicorée ». Cela nous valut quelques récits charmants : les *Impressions de Voyage* d'Alexandre Dumas, que publiait la *Revue des*

1. *Le chevalier de la Tocnaye et ses promenades dans l'Europe du Nord*, par M. Baldensperger. *Bibliothèque Universelle ou Revue Suisse*, mai 1914.

Deux Mondes[1], procuraient des frétillements aux plus sédentaires et les invitaient à la pretentaine. Victor Hugo parcourait la France, en carriole et à pied, passait en Belgique, gagnait Cologne et publiait *le Rhin :* « Il fut, sans doute, écrivait récemment un critique, l'un des derniers voyageurs intelligents parce qu'il eut la chance d'arriver encore, mais très juste, avant les chemins de fer : le moins de cicérones possible, des visites de monuments et des excursions solitaires, en interrogeant et examinant les gens du pays, en revivant l'histoire qui s'est passée là ou a pu s'y passer[2]... » Une ère de renouveau semblait naître; les routes de France allaient connaître une prospérité et bénéficier d'un engouement sans précédent en leur histoire... Eh ! non : c'était l'heure fatidique marquée pour leur ruine.

On a conté bien souvent la résistance que certains hommes éminents opposèrent à l'envahissement des voies ferrées, soit qu'ils exprimassent leur conviction, soit qu'ils fussent gros actionnaires des Messageries Lafitte et Caillard. Ce qu'on sait moins, c'est l'accueil fait par le public au nouveau genre de locomotion : il faudrait relire les pages ajoutées en appendice par les éditeurs à l'*Histoire*

1. Voir dans la *Revue*, du 15 février 1833 au 1er avril 1836, les articles d'Alexandre Dumas sur Jacques Balmat, la mer de glace, le pont du Diable, Gabriel Payot, etc.

2. *Les sources de V. Hugo et le Zeppelin humanitaire*, par Louis Arnould, correspondant de l'Institut. *Le Correspondant*, 25 juin 1918.

de Paris, de Dulaure, vers l'époque où était inauguré le chemin de fer du Pecq : elles reflètent l'opinion des partisans résolus du progrès, bourgeois utilitaires et vaniteux de leur époque. La première locomotive, grêle chaudière mobile, si ridicule d'aspect avec son haut tuyau de tôle et ses maigres roues, est décrite comme un monstre puissant, roulant avec un bruit terrible, vomissant la fumée et la flamme ; et le tunnel des Batignolles dépasse en hardiesse tous les ouvrages fameux laissés par les Romains. Il était entendu que la nouvelle invention allait supprimer les frontières, rendre la guerre impossible et amener la fraternité universelle. Les poètes et les artistes la déclaraient, au contraire, « ridicule et inutile » et se lamentaient d'assister à l'agonie des vieilles choses. Alphonse Karr plaida hardiment la cause des diligences condamnées à mourir : il prononça l'oraison funèbre du plaisir aboli du voyage. La satire, qui date de 1844, est piquante ; il l'avait intitulée : *de Paris à Rouen par le chemin de fer, impressions de voyage*. D'abord, c'est le départ dans le coupé de la voiture des Messageries : il convient, en effet, de rappeler que, à cette époque, pour voyager en chemin de fer, on prenait la diligence aux bureaux de la rue Notre-Dame-des-Victoires : elle vous portait à la gare Saint-Lazare ; là, soulevée avec ses occupants, au moyen d'une grue, la caisse était placée et fixée à l'aide de chaînes sur un wagon plat : le conducteur

restait perché sur son siège, comme s'il eût eu encore des postillons à surveiller. Les chevaux et les roues s'en retournaient honteusement à l'écurie et sous la remise.

« D'affreux sifflements, des bruits étranges et épouvantables se font entendre : on part. Quel plaisir de voir un nouveau pays, de traverser les bois et les campagnes vertes, de reconnaître les villes et les hameaux semés sur la route, les uns rappelant des souvenirs historiques, les autres faisant rêver la solitude et la paix ! » Le voyageur s'est muni d'un *Guide* pour ne rien laisser passer inaperçu : « Les Batignolles, d'abord. Voyons les Batignolles... Malheureusement nous passons dessous, cent vingt pieds plus bas que le pavé... Ah ! voici la lumière : l'itinéraire annonce que l'on approche de Maisons, « village assis sur un coteau pittoresque ». Karr se penche, désireux de contempler le coteau pittoresque : il ne voit que la rotonde d'une autre diligence Lafitte et Caillard, attachée à une toise devant celle où il se trouve emprisonné lui-même et qui est tout son horizon. Au moment où on arrête à la station de Maisons, une voix lamentable sort de la rotonde et appelle le conducteur. Le conducteur n'entend pas et la machine se remet en marche. Un peu plus loin, on ne voit pas Poissy, mais à cette gare la voix de la rotonde a été déchirante : un grand homme sec auquel appartient cette voix a passé la tête par la portière, ce qui a un peu varié l'horizon ; le con-

ducteur n'a pas paru et la voiture roule maintenant vers Triel. « La situation de Triel et de Verneuil est des plus agréables, affirme le *Guide :* l'église élégante au sommet du coteau, ornée de beaux vitraux, possède un admirable tableau... » Karr s'agite : il n'aperçoit ni Verneuil, ni Triel, mais seulement la rotonde de la diligence ; à droite, un hangar peint en gris, à gauche un gamin qui graisse les roues. La tête du monsieur sort violemment : « Ouvrez-moi, je veux descendre ! » Un coup de sifflet. Le train glisse sur les rails. — Station de Meulan... En face, la diligence : à droite, un hangar gris ; à gauche, un tas de cailloux. La tête irritée sort : « Conducteur !... » Le sifflet répond seul. — Mantes, « bâtie sur le bord de la Seine, au milieu de sites variés et des plus belles promenades ». Rien que la diligence, toujours. L'homme qui l'habite réussit enfin à ouvrir sa portière, mais au moment où elle cède à ses efforts, la voiture se remet en route pour Rolleboise, « village escarpé où vous trouverez une ruine célèbre, et à Rosny un magnifique château »... Non seulement, on ne distingue pas la ruine ni le château, mais on perd même l'aspect de la diligence parce que, pendant trois quarts de lieue, — la plus belle partie du trajet, au dire de l'*Indicateur*, — le convoi roule sous terre. A la gare suivante, l'homme de la rotonde descend sur le marchepied ; mais un cantonnier lui adresse des signes menaçants et l'oblige à rentrer au plus vite dans sa cage. Avant d'ar-

river à Vernon, qu'on ne voit pas, on ne voit pas non plus la Roche-Guyon. — Station de Gaillon : nouvelle tentative de l'homme de la rotonde ; il s'avance sur le marchepied et appelle ; le conducteur l'entend, descend avec empressement de son siège élevé, repousse le malheureux dans sa geôle dont il referme violemment la porte, et remonte sans écouter ses gémissements... — Rouen, enfin ! La voiture est de nouveau saisie par un treuil, enlevée et replacée sur les roues ; Karr retrouve des chevaux avec bonheur ; il établit le bilan de ses impressions : il a vu des talus de terre jaune, un tas de pierres, un tas de charbon, quelques hangars peints en gris, et l'homme de la rotonde qui, au reste, depuis Tourville, n'a plus paru, s'étant résigné ou ayant pris un parti désespéré... Et l'auteur des *Guêpes* conclut : « en chemin de fer, on va, on ne voyage pas[1] ».

On juge bien que des protestations de ce genre demeurèrent absolument inaperçues. Qui aurait écouté, dans le grand tumulte des spéculations suscitées en foule par l'établissement des voies ferrées, le cri d'un artiste se lamentant qu'on le privât de la contemplation du paysage ou de la visite d'une vieille église ! On n'entendait même pas la plainte lointaine exhalée par tant de bourgades et de villages de France que leur route royale faisait opulents et qui présageaient l'arrêt de mort. Les voya-

1. *Les Guêpes*, février 1844.

geurs riches disparurent les premiers ; un jour, la diligence ne passa plus ; puis les rouliers devinrent rares ; les piétons eux-mêmes firent défaut. A l'auberge naguère fourmillante, la broche cessa de tourner ; dans l'âtre, pour la première fois depuis des centaines d'années, le grand feu de bois s'éteignit ; la ménagère, du seuil de sa porte, considérait le chemin désert à perte de vue et suivait, d'un regard désespéré, un petit flocon de fumée passant dans la campagne, loin, vite, entraînant vers les grandes villes des cohues entassées. Pauvres hôtelleries de France, si plantureuses et si accueillantes !

Le monde où vous viviez s'est arrangé sans vous...

et si vous n'avez plus sur vos dressoirs que des litres d'alcools meurtriers destinés aux assoiffés de passage, c'est que vous ont abandonnées ceux qui dégustaient vos bons vins et pour qui rôtissaient vos poulardes.

*
* *

Comment conclure ces songeries sans cohésion à travers des aspects d'autrefois, sans prétention non plus à l'apologie, sans velléité de dénigrement ? Ou, pour dire mieux, pourquoi conclure ? Un sage enseignait que « la meilleure preuve de respect qu'on puisse donner à l'intelligence du lecteur est de lui laisser quelque chose à imaginer ». Ce lec-

teur ne supposera point, j'en ai confiance, qu'on préconise ici le retour aux coucous ni aux carabas, ni qu'on a entrepris une croisade aussi téméraire qu'intempestive contre les modernes moyens de locomotion. J'espère aussi qu'un vague regret naîtra en son esprit à l'évocation des âges reculés, où l'on voyageait libre de contraintes sur la route de son choix, à l'heure qui plaisait, s'arrêtant à sa guise et flânant suivant son caprice. Je souhaite qu'il n'infère pas de ces esquisses incomplètes que rien n'est bien à l'époque actuelle ; mais je désirerais qu'il reconnût que tout n'était point mal au temps de nos pères. Ceux-ci chérissaient la France un peu moins que nous peut-être, car elle ne leur procurait que des joies tranquilles et des émotions sans secousses, et notre amour s'est singulièrement accru de toutes les convulsions dont elle a souffert, de tous les périls dont elle a triomphé depuis plus d'un siècle : ils jouissaient d'elle plus que nous pourtant, parce qu'ils la connaissaient mieux et savaient prendre le temps et se donner la joie de découvrir en elle des charmes qui nous sont ignorés.

Le jour ne viendra-t-il point où nous aurons le loisir de les imiter en cela ? Après la victoire, notre pays dont les plaies longtemps saignantes attireront, des points les plus lointains de la terre civilisée, les pèlerins désireux de rendre hommage à cette France dont le nom est, depuis quatre ans, sur les lèvres et au cœur de tout homme épris de justice,

notre pays peut conquérir pacifiquement le monde rien que par la grâce accueillante et l'hospitalière courtoisie auxquelles il a dû jadis la réputation d'être le paradis des amoureux de la route. Dans un manifeste récent dont il importe de se pénétrer, M. Ballif, président du Touring-Club, exposait comment, en quelques années, sans rançonner nos visiteurs, ce qui serait le plus sûr moyen de les mettre en fuite, nous pouvons récupérer les milliards jetés par centaines au creuset dévorant de l'horrible guerre[1]. Ce point de vue économique est, certes, à considérer ; mais un résultat beaucoup plus important doit être atteint : c'est de faire aimer notre France lorsqu'on la connaîtra de près, autant que de loin on l'admire aujourd'hui. Et pour cela, il lui suffira d'être elle-même. Qu'elle ne néglige rien des apports constants du progrès, mais qu'elle ne renie pas ses séculaires traditions ; qu'elle se garde de son penchant à l'imitation, elle n'y réussit guère, et ce n'est pas se rajeunir que se maquiller ; qu'elle ne s'engoue plus de l'exotisme, des Palaces cosmopolites, du personnel hôtelier austro-boche dont la voilà débarrassée ; elle n'a qu'à reprendre son honnête tournure avenante pour charmer et pour recouvrer sa suprématie. Qu'elle redoute surtout, s'efforçant de tirer des événements une leçon qui serait plus néfaste que profitable, de se modeler sur certaine organisation trop vantée,

1. *Lecture pour tous*, 1er juillet 1918.

sur une « culture », dont il est à craindre qu'on trouve encore chez nous des prôneurs, bien qu'elle n'ait porté comme fruits que désastres, cruautés et retour à la barbarie. Pour finir sur un mot de celui qui, parmi tous les voyageurs passés, se montra le plus pénétrant et le plus perspicace, n'oublions pas que Sterne écrivait, revenant de flâner chez nous : « Je suis d'avis que le plus sage est de prendre sur soi de vivre content, sans science étrangère ni progrès étranger, spécialement dans un pays n'ayant absolument besoin ni de l'un ni de l'autre. »

FIN

TABLE

I. Au printemps de nos bisaïeules 1
II. « La douceur de vivre » 39
III. Le chemin des Écoliers 93
IV. Les mauvaises fées 147
V. Sur les routes de la douce France 205
VI. Le paradis des Voyageurs 263

ÉVREUX

IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY

4, RUE DE LA BANQUE

DC
33
.4
G66

Gosselin, Louis Léon Théodore
Gens de la vieille France

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY